

U d'of OTTAWA



39003002591724





CE

CHRISTIAN

OU

L'ANNÉE ROMAINE

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ
à 200 Exemplaires sur papier vergé.

EXEMPLAIRE N° 93

et

CHRISTIAN
OU
L'ANNÉE ROMAINE

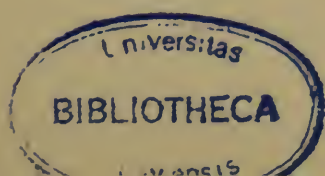
PAR
JEAN-JACQUES AMPÈRE

OEUVRE POSTHUME

PARIS
IMPRIMERIE QUANTIN

7, RUE SAINT-BENOÎT, 7

1887



DM

806

A45

1887



PRÉFACE

En 1856 J.-J. Ampère écrivait à M. Alexis de Tocqueville : « Avant de retourner cet été en France, je voudrais finir un travail dont le but est de conduire l'histoire d'un sentiment, à travers la peinture des différents aspects de la ville de Rome aux différentes époques de l'année. Il y a ici le monde de l'amour, de la religion, de la science, de la politique; je mets dans cet ouvrage la quintessence de tout ce que j'ai vu en ce lieu, observé, senti, rêvé à tous les âges. »

De cet ouvrage intitulé *Christian ou l'An-*

née romaine qui n'est point achevé, nous avons pu transcrire quelques chapitres entiers et plusieurs fragments épars. Improvisées à la hâte, au retour d'une promenade, ou bien à la suite de soirées passées en famille, ces pages auraient eu besoin d'être corrigées.

C'était ordinairement sur les premières épreuves que Jean-Jacques terminait ses livres; il comptait revoir soigneusement *Christian* en le livrant au prote. Mais pour relire ces chapitres si doucement ébauchés, auprès de ses amis heureux autrefois, malheureux alors, le courage lui a manqué; il retardait de jour en jour, quand la mort est venue subitement le surprendre.

Le manuscrit est resté tel quel, écrit au crayon, déjà assez effacé et très difficile à déchiffrer; le lecteur rencontrera donc des traces de négligence ou de rapidité, des répétitions, etc.

Depuis un demi-siècle Rome a beaucoup changé; mais ni la ville transformée ni les mœurs modifiées ne rendront moins curieux les souvenirs de Jean-Jacques. Après dix-sept

voyages en Italie, il a su voir et expliquer ce que tant d'autres n'ont pas su regarder.

Est-il nécessaire de rappeler, non seulement à ceux qui l'ont connu, mais à ceux qui ont lu ses œuvres, de quelle vie son inépuisable érudition, la délicatesse, la pureté de son goût, sa vive et charmante imagination, et enfin l'aimable familiarité de son style animaient ses récits?

Sur un carnet de Jean-Jacques, fermé à Rome en 1862, nous trouvons ces lignes : « J'étais ici, il y a trente-huit ou quarante ans ; j'y ai apporté les mélancolies de ma jeunesse, j'y ai éprouvé les ivresses, les agitations d'un sentiment violent, de passion sans règle. La *via Babouino*, malgré sa physionomie insignifiante et son nom grotesque, est une de celles que je préfère : c'est là, en face de l'église grecque, que demeurait M^{me} Récamier, alors que je voyais pour la première fois cette ville, qui me causait déjà des impressions très vives, dans lesquelles la science et l'art n'entraient pour rien, mais que coloraient et poétisaient mes vingt-trois ans.

« Sous les ombrages de la *villa Pamphili*, je m'asseyais aux pieds de M^{me} Récamier : livré à mes folles exaltations, je lui faisais la description des jardins d'Armide dans la Jérusalem, en les comparant avec ceux qu'embellissait pour moi cette Armide d'un Renaud enivré, mais pas heureux....

« De la *villa Pamphili* à la *villa Borghèse*, où je me suis fait conduire ce matin, que de fois j'ai vu fuir les arbres que je voyais fuir aujourd'hui ; que de fois mes yeux se sont arrêtés avec enchantement sur l'élégante ombrelle de ces pins si gracieusement ondulés ! Que d'émotions passaient à travers mon âme, à mesure que je passais moi-même à travers ces lieux ! »

En 1826, ce « Renaud toujours enivré, mais pas heureux », voulant essayer de reconquérir son cœur et sa raison, part pour l'Allemagne et s'arrête à Bonn :

« J'espère revenir digne du nom de votre ami, écrit-il à M^{me} Récamier. Depuis six ans, un sentiment que vous connaissez avait développé chez moi une irritabilité malade

dont j'ai horriblement souffert; il me fallait un temps de solitude et d'épreuve pour me délivrer de ces susceptibilités nerveuses, de ces humeurs extravagantes. Ce serait une drôle de chose que le bon sens me vînt d'Allemagne..... Mais je ne veux pas chanter trop tôt victoire! »

Un dépaysement complet, la curiosité, l'intérêt que lui inspirent les hommes et les choses, quatre cours à suivre par jour, de l'exégèse pour son carnaval et, par-dessus tout, le désir d'entreprendre un grand travail : *l'Histoire des littératures*, apaisent enfin son esprit; il n'abandonne l'Université de Bonn que pour aller en Suède, en Norvège, en Danemark, en Laponie..... Alors, le voyageur ne s'était pas encore épris des ruines et de la lumière de Rome; mais déjà il se passionnait devant les antiquités du nord et travaillait à ces déchiffrements archéologiques de pierres gigantesques qui devaient l'entraîner jusqu'au tombeau de Sésostris.

En quittant Drontheim, Upsal, Stockholm et Copenhague, où il a découvert les docu-

ments qu'il cherche, l'imagination pleine du chant des scaldes, des légendes des rois de la mer, des héros de l'Edda, la mémoire tout empreinte des feux d'une aurore boréale, des longs crépuscules, des clartés mystérieuses favorables à l'apparition des fantômes, Jean-Jacques compose une Nouvelle scandinave, où lui-même se met en scène, sous le nom de Christian, achevant de guérir ses orageuses exaltations en les racontant.

Trente ans plus tard, alors qu'Ampère écrit son *Année romaine* et mêle ses impressions de jeunesse à celles des jours présents, il conserve le nom et le caractère de son héros scandinave au Christian des bords du Tibre. C'était donc dans une fiction romanesque, sorte de confession discrète et d'autobiographie légèrement voilée, qu'il voulait encadrer ses descriptions de Rome. Aurait-il mieux réussi que M^{me} de Staël dans sa *Corinne*? — C'est ce qu'il ne nous appartient pas de décider, vu l'état inachevé du manuscrit. Peut-être cette histoire d'amour eût-elle ralenti l'intérêt de l'ouvrage; peut-être, au contraire, lui eût-elle donné un degré de

vivacité de plus, dans un temps tel que le nôtre, où l'on est si avide des moindres aveux de tout homme qui a laissé un nom et qui se survit dans ses œuvres.

Mais, au fond, il n'importe guère, puisque nous avons pris sur nous de sacrifier la fiction, de retrancher ou de réduire à une simple analyse les pages consacrées au roman, pages moins étudiées que le reste ¹.

Les voyages lointains de Jean-Jacques lui suggèrent l'idée de faire naître Christian et les dames de Wédel dans les régions du nord; il veut ainsi rendre plus vive l'ordinaire impression que produit Rome sur les étrangers, en la faisant éprouver par des Norvégiens ou des Suédois, dont l'intelligence et la sensibilité diffèrent absolument de celles des races latines.

L'étonnement d'un Espagnol ou d'un Français en présence de la basilique de Saint-Pierre et des manifestations de la

1. Dans les chapitres qui formeront ce livre, on distinguera facilement les analyses et le texte même de J.-J. Ampère, les analyses étant imprimées en un caractère plus petit.

piété en Italie n'approchera jamais de l'étonnement d'un Allemand ou de celui d'un Danois.

Nous espérons que les amis d'Ampère, auxquels ce volume est dédié, ne nous accuseront pas d'avoir fait tort à sa mémoire en le sauvant de l'oubli.

Avant d'arriver au premier chapitre de Christian, regardons un peu Jean-Jacques Ampère à Rome, à Rome sa seconde patrie, où nous l'avons vu si longtemps heureux et si populaire.

Au nombre des bonnes fortunes ménagées en Italie à quelques étrangers, aucune n'était comparable à celle d'accompagner Ampère dans ses promenades à Rome et aux environs. Cette faveur rare et enviée, ceux qui l'ont goûtée une fois ne l'ont pas oubliée. Que de souvenirs ne devaient donc pas laisser à des amis auxquels Jean-Jacques se donnait sans partage, ces courses renouvelées chaque jour !

Quand il s'était attardé, de minuit à trois heures du matin, soit à poursuivre l'histoire

des Césars, soit à combiner quelque incident sentimental ou dramatique de Christian, le lendemain on allait choisir un site solitaire dans cette campagne romaine, dont il disait en écrivant encore à M. de Tocqueville : « C'est une poésie perpétuelle qui me charme plus que jamais. »

..... Chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Souvent Hébert, Baudry, Bénouville, Gumery, se joignaient aux promeneurs et devant l'horizon romain, au pied d'une ruine, Ampère offrait à des cœurs sympathiques les prémices de ses travaux, le fruit de sa dernière veillée.

Toujours appelé dehors par l'attrait du soleil et du pittoresque, Jean-Jacques en s'éveillant, sans souci du déjeuner, sortait de sa cellule de bénédictin, emportant avec lui, comme le nomade emporte ses armes, l'attirail peu compliqué de ses études. Couvert d'un large paletot, dont les poches gonflées de brochures, de cahiers, faisaient l'office d'une bibliothèque portative, il marchait au

hasard selon l'impression du moment, jouissant de tout ce qui se passait sous ses yeux, ou bien, si parfaitement absorbé dans ses pensées, qu'il ne voyait rien, absolument rien et justifiait alors les paroles que lui adressait à son tour Alexis de Tocqueville en 1857 : « J'espère, mon cher ami, que le Dieu, qui vous suit toujours en voyage, vous aura accompagné jusqu'à Rome. Je dis quelquefois que c'est le même Dieu qui veille sur les ivrognes. Vous avez dû passer entre deux tempêtes. O Dieu des ivrognes et des distraits, que vous êtes grand ! »

En effet, les distractions complètes et fréquentes de Jean-Jacques, héritage paternel, signe de race, impossible à nier comme tant d'autres, le jetaient quelquefois dans des difficultés, des embarras inextricables, des émois d'imagination dont il n'aurait su comment sortir sans l'intervention d'autrui. Il était ainsi devenu en tous pays, héros d'aventures dont jamais, par bonheur, le dénouement n'a rien eu de tragique.

A Rome, un industriel qui gagnait sa vie en se faisant aveugle au Corso douze heures

sur vingt-quatre, et qui appréciait son personnel de *forestieri*, comme tout bon négociant doit apprécier ses clients, s'intéressait particulièrement aux courses matinales du *cavaliere* Ampère.

Régulièrement apostés sur le passage du promeneur, le mendiant et son chien suivaient sa trace un instant, guettaient le mouchoir qui s'échappait à moitié d'une poche entr'ouverte; puis, doucement, sans se presser, surtout sans se cacher, l'aveugle préludait aux bénéfices de sa journée en enlevant au voyant, chaque jour à la même place, le foulard tentateur offert à sa convoitise. Le distrait s'apercevait quelquefois du larcin, s'en étonnait naïvement, jurait qu'on ne l'y reprendrait plus, et, le lendemain, s'exposait au même danger.

Tout le monde à Rome connaissait *il cavaliere* Ampère : pauvres ou princes, dignitaires de l'Église, militaires, savants, habitants des pays divers. Qui ne l'avait rencontré, errant par la ville, les yeux fixés sur le fronton d'un temple, étudiant une inscription, appuyé sur le tronçon d'une

colonne, ou penché sur un vieux débris de mur, constatant l'empreinte des siècles dans les substructions de différents âges, dans le *péperin* ou la *puzzolane*, dans des fragments de ciment, de marbre ou de briques grossières? Là, il lisait l'histoire des Étrusques, des rois, de la république, de l'empire et découvrait les traces du passage de Bélisaire. Qui ne s'était arrêté à travers les rues pour saluer l'homme aimable, recherché de tous, tantôt crayonnant en plein air ses petits papiers, sur le perron de Saint-Jean-de-Latran, au Forum, au Colisée; tantôt gravissant à pas lents la rampe du Capitole ou celle du Pincio? Rien n'interrompait le studieux rôdeur; s'il pressait sa marche, c'est qu'il allait chercher un refuge contre la pluie ou la tramontane, sous la voûte d'un porche, à l'abri d'un pan de monument, au fond d'une guérite déserte. A la tombée du jour on le voyait encore empruntant à la Madone la lumière qui brille à ses pieds pour ne pas perdre les dernières lignes d'une page de son histoire romaine, de saint Paul, d'Alexandre, ou l'impromptu en vers

sur Napoléon III que venait de laisser échapper sa verve.

L'effroi du *home* chez Ampère fut si vif, jusqu'au moment où il voulut bien accepter celui de ses amis, qu'il disait : « J'aime tout à Rome, excepté la vue de ma porte ; pour éviter cette rencontre funeste, si je puis m'y soustraire, un kilomètre de plus ne me coûte guère. »

Dix-huit mois après sa nomination de bibliothécaire à la Mazarine, il donna sa démission pour retourner en Italie, au grand scandale de ceux qui s'intéressaient à sa fortune. A ce propos, le voyageur incorrigible avouait franchement qu'à l'appât d'un prochain départ, à la joie véritable de voir son excellent et savant ami Daremberg lui succéder, venait s'ajouter une autre satisfaction : celle d'abandonner un bel appartement, un domestique attaché à son service, qui l'attendait les bras croisés dans une antichambre solennelle. « En entendant tirer tous mes verrous, je me croyais en prison, ou marié, murmurait-il malicieusement ; une pareille situation ne pouvait durer longtemps. »

Cette passion de marcher en avant, de courir le monde, ce besoin impétueux de liberté avaient bien changé. Quelques années plus tard si le curieux, insatiable naguère, consentait à changer de place, c'était à la condition de suivre ceux qu'il appelait *les siens*.

En 1863, au mois de novembre, revenant à Pau : « Quel bonheur ! me voilà, chers amis, disait-il ; une semaine d'absence, c'est tout ce que je peux supporter aujourd'hui. O mes pénates, vous êtes bien vengés ! »

Une faculté rare lui permettait de goûter à la fois le plaisir du travail et celui de la conversation. On le voyait apporter autour de la table à ouvrage des dames ce qu'il nommait aussi sa tapisserie. C'étaient encore de petits papiers à classer, énigmes qu'il étalait aux yeux des profanes sans craindre de livrer ses secrets, car lui-même ne reconnaissait pas du premier coup, à ces sortes d'hiéroglyphes, la date ou le fait inscrit de sa propre main...

Ampère disait la veille de sa mort, en se frappant le front : « J'ai encore là le plan de

dix volumes nouveaux. » Après l'histoire romaine à Rome devait venir Rome aux temps modernes. Tous ses travaux le ramenaient à la ville éternelle. Certains passages de Christian rappellent son ingénieuse manière d'éclairer l'histoire par les monuments et les portraits, et, dans cette fiction qu'il nomme *son roman*, la véritable souveraine de ses pensées, ce n'est pas la comtesse de Wédel, mais bien *Rome*, ou plutôt la campagne romaine. Au sein de cette lumière élyséenne, sous ce climat hospitalier, tout exerce sur l'esprit, l'imagination et le cœur de Jean-Jacques une séduction sans égale. Il ne jouit pas moins des amis qu'il y retrouve que de la nature et des antiquités.

A la fin d'un des chapitres de Christian, intitulé : Le monde, il dit : « Pour celui qui veut bien connaître ce lieu unique, rencontrer des admirations intelligentes et sympathiques, il n'y a rien de mieux à faire que de s'adjoindre à une colonie d'artistes. Quel vif intérêt on éprouve en s'attachant à un jeune homme dont le talent existe déjà et qui un jour sera célèbre; à voir de près ces nobles

âmes qui, dans une position modeste, ont senti l'aiguillon de la gloire, et que la gloire attend! »

En parlant ainsi, Ampère fait allusion à Paul Baudry, lauréat du grand prix de Rome en 1850.

Cédant au charme irrésistible de ce talent qui existe déjà, et qui bientôt sera célèbre, Jean-Jacques allait régulièrement fumer sa cigarette auprès du peintre vendéen, le regardant travailler au « Supplice de la Vestale ».

A tous les dons artistiques qu'avait reçus de Dieu l'enfant pauvre de la Roche-sur-Yon, s'ajoutaient une âme enthousiaste et profonde, un tact rare, un esprit qui s'ouvrait à tout, une modestie charmante. Discret, réservé, timide, Baudry était bien heureux de l'affection que lui témoignait l'auteur de l'*Histoire romaine*. La visite d'Ampère à l'atelier de Baudry attirait plus d'un pensionnaire de Schnetz¹, c'était fête

1. M. Schnetz était alors le directeur de l'Académie de France à Rome.

pour cette jeunesse d'entendre le causeur unique dispenser au milieu d'elle des trésors de science, de verve et de bonne humeur. Tant de grâce et de bienveillance paternelle pénétrait tous les cœurs de reconnaissance; celle de Baudry se révélait par une tendresse exaltée, une confiance absolue. Aussi, quand il dut rentrer en France, voir finir les belles et chères années de la villa Médicis, quand il fallut s'arracher à l'intimité du charmeur archéologue, du poète érudit, amoureux du passé, du soleil et des monts Albins, ce sacrifice fut pour le jeune artiste un des plus pénibles à accomplir.

Au jour des adieux, parmi les élèves de l'Académie, l'usage consacré est d'aller faire la conduite au camarade qui retourne chez lui. On va tous ensemble manger du jambon grillé à la Storta, première étape de ceux qui s'éloignent, dernière station des arrivants à Rome.

Baudry ne possédait rien, nous l'avons dit; son bagage de touriste ne le gênait guère; en revanche, il emportait avec lui la flamme qui sera du génie et une délicieuse toile re-

présentant « la Fortune et l'Enfant¹ ». Ces deux figures dignes d'être admirées à côté des chefs-d'œuvre italiens, il les eût données au moment du départ, non pour un sac de pommes de terre, comme fit André del Sarte livrant sa vierge immortelle aux moines du couvent de Saint-Marc, mais pour quelques misérables cent francs, car la route était longue, et sa bourse vide.

Ampère, malgré sa vie laborieuse, n'avait pas amassé grand'chose, il savait ce que coûtent d'efforts et de luttas incessantes les commencements d'une carrière d'artiste ou de littérateur.

Pour jouir plus longtemps de la présence de son jeune ami, il déclare vouloir se joindre au cortège qui se dispose à le suivre. Le voilà donc, par une brillante matinée d'avril, prenant place sur la banquette du véhicule dont la tradition romaine pouvait seule garder le modèle.

En dépit de la circonstance, les compagnons n'engendraient pas la mélancolie; le

1. Acheté par l'État; aujourd'hui au Luxembourg.

déjeuner, arrosé de vin d'Orvieto, fut très joyeux; les souhaits de succès, les toasts à l'avenir, à la gloire se répétaient, se croisaient; on se donnait rendez-vous à Paris, on jurait de s'aider en frères.

A la fin du repas, Ampère serre contre sa poitrine celui qu'il regrettait; Baudry, lui rendant son étreinte, sent un mouvement furtif vers la poche de sa veste; mais il n'a pas le temps de s'en rendre compte; des grelots retentissent, le voiturier l'appelle et s'impatiente; les bras se lèvent, les mains s'agitent, des voix s'écrient : « Bon voyage, bonne chance, au revoir, à bientôt » ; puis on n'entend plus que le clic clac du postillon et le trot cadencé des chevaux.

Baudry regarde tristement fuir cette campagne romaine dont le souvenir le dégoûtera désormais des droites allées de peupliers et des paysages verdoyants. Les derniers instants de la séparation l'ont ému; ses yeux se mouillent; il cherche son mouchoir, le saisit brusquement; un rouleau de mille francs tombe à ses pieds : la malice d'Ampère était découverte.

Ce trait nous a été révélé par une indiscretion du peintre de l'Opéra.

De l'indiscret ou de Jean-Jacques, quel est celui qui vous touche le plus?



CHRISTIAN



CHRISTIAN

CHAPITRE PREMIER

L'ARRIVÉE A ROME

Le 1^{er} octobre 1824, vers cinq heures du soir, deux voitures s'arrêtaient à la Porte du Peuple. Quelques *paoli* donnés au douanier, qui s'était présenté d'abord d'un air assez rébarbatif, permirent bientôt aux postillons d'entrer dans la ville éternelle.

La première de ces voitures était une calèche, dans laquelle se trouvaient deux femmes, l'une âgée, l'autre jeune. Celle-ci était belle, non de la beauté ardente et vive

du midi, mais de la beauté intelligente et pensive du nord ; le regard de ses grands yeux bleu foncé était limpide et profond ; le nez d'une pureté exquise ; des cheveux noirs, longs et soyeux, relevés par derrière, laissaient voir l'attache d'un col dont la grâce charmante semblait ne pouvoir appartenir qu'à l'adolescence ; sur ses lèvres errait un sourire doux et fin ; sa taille svelte et souple se penchait naturellement comme pour chercher un appui.

Sur tout cet ensemble d'une incomparable élégance, se répandait un mystérieux attrait, une nuance de mélancolie, qui attiraient et causaient une certaine émotion à l'observateur délicat.

Telle était la comtesse de Wédel, Suédoise d'une naissance distinguée, que les médecins envoyaient passer un hiver en Italie pour y rétablir sa santé, fort ébranlée par des épreuves de tout genre. Sa compagne la contemplait avec une affection maternelle qui cachait un peu d'inquiétude. C'était la tante de son mari, la baronne de Wédel, dont la pensée unique était la satisfaction de sentir sa chère Lina arrivée au terme d'un voyage très fatigant.

Dans la seconde voiture il y avait un jeune homme, Christian Olassen, fils d'un riche banquier de Drontheim. Il s'impatientait du retard que lui imposaient les formalités intéressées de la douane et maudissait pour la centième fois, cette fois sans beaucoup de raison, les vexations que les gouvernements italiens, celui du pape en particulier, font subir aux voyageurs.

Mettant la tête à la portière, les yeux du Norvégien tombèrent sur ces mots gravés au-dessus de la Porte du Peuple : *Felici faustoque ingressu*, « A l'heureuse entrée ! » inscrits là pour célébrer l'entrée de la reine de Suède, Christine. Ces mots paraissent un souhait de bon augure adressé à tous ceux qui arrivent.

En lisant cette inscription, Christian sourit amèrement comme un homme accoutumé à se défier des promesses et des espérances. Il se fit conduire à l'hôtel d'Allemagne, tandis que les deux dames allaient chercher, *via Fratina*, un appartement, bien exposé au soleil, que la baronne avait fait retenir d'avance.

A peine le voyageur eut-il dîné que, pour échapper à une conversation de table d'hôte,

il se mit à errer dans les rues que la lune éclairait.

Au Corso, qui n'avait alors ni gaz ni asphalte, se promenaient indolemment quelques familles romaines encore moins nombreuses qu'en été, parce qu'octobre est le mois de la villégiature. Il marchait au hasard dans la ville inconnue ; le hasard est souvent un cicerone bon à suivre qui vous conduit de surprise en surprise et qui a le grand mérite de ne vous rien expliquer.

Christian, comme bien d'autres, avait déjà vu les principaux monuments de Rome dans des tableaux ou des gravures ; avant de la connaître il la reconnaissait.

Ce qu'il n'avait pas pressenti, c'étaient les petites rues noires et tortueuses que nous décrivent Cicéron et Martial. Il se perdait dans ce dédale qu'éclairaient de loin en loin quelques pâles réverbères, ou la lampe suspendue près d'une Madone ornée de fleurs.

Le premier objet qui l'arrêta fut la fontaine de Trévi, œuvre gigantesque et bizarre de l'école de Bernini. Là, on voit des statues, des rochers, des feuillages en pierre, le rococo et le chaos tout ensemble, une nappe d'eau

magnifique coulant paisiblement et au-dessus, comme un torrent qui s'échappe d'un palais. Au clair de lune, l'aspect disparate de cette composition étrange s'effaçait et n'en laissait voir que le grandiose.

La colossale statue de Neptune, se détachant dans l'ombre, avait l'air de s'avancer fièrement hors de sa niche noire, comme le blanc fantôme d'un géant; l'immense rumeur de l'eau qui se précipite s'élevait majestueuse dans le silence universel.

En présence de cette fontaine maniérée, mais d'un grand effet (la manière ne détruit pas toujours la grandeur), Olassen pensa à ses cascades de la Norvège qui, sans art et sans nom, tombent solitaires à travers les sapins, et où l'on ne trouve ni faux rochers, ni feuillages en pierre, ni Tritons, ni Neptune sortant par les fenêtres d'un palais.

Il passa devant le noble portique du Panthéon, vit la masse crénelée du palais de l'ambassade de Venise, la basilique et la colonne Trajane. Si, pour la première fois, Christian eût regardé ces monuments à la lumière du jour, quand leurs détails mieux aperçus lui auraient rappelé davantage des images déjà connues, quand la foule, avec

tous les incidents de la vie vulgaire, se serait interposée entre eux et lui, ces monuments lui eussent apparu moins nouveaux et moins beaux. A cette heure ils étaient isolés du présent et n'avaient autour d'eux que les siècles.

Allant à l'aventure, livré à une rêverie qu'accompagnait sans la distraire ce murmure des fontaines qui, à Rome, s'élève de toutes les places publiques et sort de chaque maison, il arriva au Forum.

Débouchant par la rue Bonella, Christian découvrit tout à coup à sa droite les colonnes des temples étagées sur la pente du Capitole, la voie triomphale qui monte à travers ces colonnes, l'arc de Septime Sévère, dont la nuit effaçait les médiocres sculptures et ne laissait voir que la forme imposante. Vis-à-vis, les touffes d'arbres du mont Palatin étendaient leurs rideaux sombres. La colonne de Phocas se voyait solitaire. Plus loin, trois belles colonnes, dont les antiquaires n'ont pas encore bien déterminé les noms¹, étaient frappées en plein par la lune dont la splendeur dessinait avec netteté les entablements dans

1. Aujourd'hui le temple de Castor et Pollux.

toute la pureté de leurs profils. Les édifices antiques, les constructions modernes, les terrasses, les pavillons du jardin Farnèse sur le Palatin, s'élevaient avec un désordre sublime sous la voûte sereine du ciel.

Ce spectacle réveilla Christian de sa rêverie ; il se sentit à Rome, dans la vieille Rome, tête à tête avec ce passé que la lecture des anciens nous a rendu familier, mais qui, de loin, vu à travers les livres, demeure pour nous quelque chose de vague et de convenu jusqu'à l'instant où, par une belle nuit d'Italie, amenés devant ce passé devenu présent, nous le voyons se dresser debout et vivant encore dans ses débris ; pour la première fois alors un sentiment vrai de l'antiquité nous saisit et nous fait dire : Rome était cela !

Mais Christian avait aperçu au fond du tableau une grande ombre qui paraissait s'élever aussi haut que les monts qui avoisinent le Palatin et le Cœlius ; c'était, en effet, une montagne de ruine, le Colosseum, dont nous avons trop adouci le nom en l'appelant Colisée. Le devinant de loin, Christian fut ému ; pour lui comme pour beaucoup de voyageurs, Rome c'était avant tout Saint-Pierre et le Colisée. Plus entraîné vers l'an-

tiquité que vers les souvenirs chrétiens, il avait voulu voir d'abord les restes du cirque impérial pendant que la comtesse et la baronne, l'une avec une pieuse joie catholique, l'autre avec une curiosité protestante, un peu portée à la censure et au doute, étaient allées contempler la coupole et le portique de la plus grande église de la chrétienté, qui n'est peut-être pas la plus chrétienne des églises.

Ce portique à quatre rangées de colonnes montre que Bernini eut, cette fois au moins, le génie de la grandeur. Les étrangères regardaient onduler, au souffle de la nuit, le panache blanc des deux fontaines pyramidales entre lesquelles s'élève, muet, l'obélisque qui décorait le cirque de Néron. Elles foulaient l'emplacement de ce cirque qu'éclairaient autrefois les corps vivants des chrétiens, abominables flambeaux de l'Empire.

Ce souvenir les ramenait toutes deux au berceau du christianisme où leur foi se rencontrait. Elles l'eussent retrouvé également au lieu que parcourait Christian.

A mesure que celui-ci avançait parmi les ruines du Colisée, l'amphithéâtre découvrait de plus en plus à ses yeux ce pan coupé de muraille qui, tourné vers le Forum, présente

des lignes si belles et si sévères. Il remarqua en passant les trois arceaux énormes de la basilique de Constantin, ce monument des derniers jours dont il ne reste qu'un tiers et qui, ainsi réduit, est encore une des plus grandes ruines de Rome.

Les hautes voûtes pleines d'ombre laissaient traverser, par les crevasses, que le temps y a faites, de larges masses de lumière qui s'épandaient comme des taches blanches sur le sol noir.

Passant à la hâte sous le charmant arc de Titus, sans admirer les bas-reliefs, mis en saillie en ce moment, Christian descendit précipitamment la pente qui conduit de cet arc au Colisée, se plaisant à faire résonner sous ses pas les vastes dalles de la voie antique. Le cœur lui battait comme pour une première entrevue avec la jeune fille dont on a beaucoup entendu parler et qu'on doit épouser. Il n'y avait pas là de jeune fille, mais seulement de vieilles pierres et Rome que Christian voulait en effet épouser. Lassé de la passion et de l'activité, il s'était dit qu'il finirait ses jours à Rome, spectateur désintéressé des choses humaines.

Il entra dans le Colisée tout palpitant de

l'attente d'une vive émotion ; cette attente ne fut pas déçue. Il y a des voyageurs que rien ne surprend et dont l'imagination avait, assurent-ils, dépassé tout ce que Rome leur présente. Heureuses gens qui n'avaient pas besoin de faire tant de chemin et qui auraient dû rester chez eux !

Il n'en fut pas ainsi pour Christian ; ni ses rêves ni les beaux vers de lord Byron ne l'avaient préparé à la réalité. Il commença par suivre à l'extérieur l'enceinte du monument, marchant entre un champ de roseaux et la courbe majestueuse de l'amphithéâtre ; il revint ensuite sur ses pas et pénétra dans l'intérieur du Colisée. Il resta longtemps au sein de ce grand vide, ne considérant d'abord aucun détail, ne remarquant ni ce qui est antique ni ce qui est moderne, oubliant la destination du monument et son histoire, accablé par l'étonnement plus encore que par l'admiration.

Suivant l'axe du cirque, il en fit longuement le tour, respirant à peine, regardant à gauche le haut mur qui domine tout, comme le faîte immense d'un rocher ; à droite, les mille accidents qu'offre la partie démantelée de l'édifice. Il voyait les grandes herbes qui frisson-

naient au vent frais de la nuit, les broussailles débordant de partout, la forte végétation des ruines parmi lesquelles poussaient alors jusqu'à des arbres : on n'avait pas encore imaginé de nettoyer le Colisée, presque entièrement dépouillé aujourd'hui de son manteau de lierre et de lianes. (Il y a de jolis messieurs qui le trouvent infiniment plus propre ainsi !)

Arrivé près de l'extrémité opposée à celle par laquelle il était entré, Christian prit à gauche et s'enfonça sous les voûtes posées sur des piliers massifs qui soutiennent de ce côté les trois étages de l'amphithéâtre ; tantôt la blancheur éclatante de la lune illuminait les cintres robustes ; tantôt un mur noir encadrait comme une salle ténébreuse ; souvent ce mur, ouvert par le temps, laissait apercevoir des formes fantastiques, des arcades, des colonnes brisées, ressemblant à des spectres ; tout cela se mêlait d'une manière étrange et composait des tableaux nocturnes extraordinaires.

Enfin, Christian monta dans les galeries, ayant obtenu à grand'peine et à prix d'argent que le *custode* le dispensât de ses renseignements historiques et des effets calculés de sa torche, cachée ou montrée aux bons endroits ;

il atteignit seul le sommet du monument et vit à ses pieds le gouffre dans toute sa profondeur. Il demeura là longtemps assis sur un bout de pilier, regardant, écoutant le cri des chouettes.

Tout à coup, un sentiment douloureux se fit jour au milieu de son émerveillement : « Oui, cela est grand, dit-il ; mais cela est triste ! Ce n'est plus un monument des vertus romaines et des beaux temps de la liberté ! Ici on ne trouve d'autres souvenirs que ceux de la férocité et de la tyrannie ; quand il était intact, ce *Colosseum*, avec ses marbres, ses colonnes, ses voiles de pourpre, ses statues qui décoraient chaque arcade, ce n'était ni un temple pour la prière, ni un édifice consacré à la gloire : c'était une boucherie !... S'il rappelle un triomphe, c'est la sanglante prise de Jérusalem et les barbaries de Titus ; il doit son nom au colosse de Néron ; on ignore celui de l'architecte qui l'a construit et on sait encore moins tous ceux des milliers d'esclaves qui élevèrent ces blocs les uns sur les autres !

Le Colisée est le type de toutes les œuvres du despotisme ; leur grandeur est pleine de misères et la vraie grandeur, la grandeur

morale de l'homme n'y paraît pas. Chaque esclave apporte forcément sa pierre à un édifice sans intérêt pour lui, ouvrage de tous, qui n'est celui de personne ; que cela s'appelle pyramide, amphithéâtre, ou conquête ou gouvernement, nul de ceux qui y concourent ne peut s'en enorgueillir, car sa volonté ne compte pas dans le résultat. Tamerlan faisait élever des montagnes de têtes pour former un monument à sa gloire, de même qu'un despote entasse les efforts humains pour construire la pyramide au haut de laquelle il assied sa renommée. Je ne puis voir dans toutes ces choses qu'un magnifique témoignage de honte et de servitude ; dans le Colisée, une image de l'esclavage glorifiant le despotisme, image superbe à contempler ; mais sur laquelle il est triste de méditer !



CHAPITRE II

L'OCTOBRE A ROME

Rome a bien changé depuis l'année 1824, à laquelle remonte ce récit; elle a perdu beaucoup de sa physionomie et de son caractère. Cette ville, où l'on retrouve encore aujourd'hui, dans les monuments et les mœurs, des traits qui appartiennent à l'antiquité, se transforme rapidement, en cet âge de renouvellement universel, et sa séculaire immobilité est atteinte par la mobilité de notre siècle.

Malheureusement, ce n'est pas pour améliorer Rome que la civilisation y pénètre; elle la gâte. Les vieux abus demeurent, les vieux préjugés subsistent; mais les usages nationaux, les costumes pittoresques s'en vont; ainsi, on reconnaît à peine ce qu'était, il y a trente ans — *l'Octobre*; — ce mois à

Rome, l'un des plus beaux de l'année, était le temps des bacchanales modernes, qui rappelaient les bacchanales antiques ; alors on voyait des jeunes filles traverser la ville dans un char orné de pampres, elles-mêmes couronnées de feuillage ; on les voyait, debout sur leur char, frapper le tambourin, majestueuses et fières, dans le délire de la gaieté, comme les ménades des bas-reliefs.

Le monte Testaccio, cette colline artificielle, composée uniquement de vases brisés, devenait le théâtre de banquets et de danses ; l'impétueuse saltarelle y était renouvelée du matin jusqu'au soir par des couples infatigables.

On se rassemble encore à la villa Borghèse, près du petit lac, sous les chênes verts, dans la partie réservée que le prince livre au public ; on y fait des courses de chevaux, — un peu fastueusement appelées Olympiques, — autour du cirque charmant au-dessus duquel s'inclinent les cimes élégantes des pins. Les peupliers plantés dans l'arène représentent, par des obélisques de verdure, ceux qui décoraient les cirques romains.

Sur des tertres gazonnés sont assises un

grand nombre de femmes : les unes, à la figure matronale, rappellent les médailles antiques ; les autres, au profil moins imposant, à la taille moins robuste, vêtues de robes grises ou brunes, ont les cheveux nattés, piqués de longues épingles d'or, pareilles à celles qu'on trouve dans les tombeaux étrusques.

Les écuyers, qui s'élancent, semblent, par la diversité des couleurs de leur costume, simuler les factions politiques d'autrefois ; les amazones fuient sur les pelouses, rapides comme Penthésilée...

La lutte commence, le cheval qui dépasse son rival excite aussitôt des applaudissements frénétiques ou des sifflets étourdissants.

En ce beau lieu, la vue des spectateurs est plus curieuse que le spectacle ; ainsi, ce massacre qu'en Espagne on appelle par euphémisme courses de taureaux (*las corridas*) vous attire quoi qu'on en ait, parce que, si c'est un plaisir médiocre de voir égorger des taureaux, éventrer des chevaux, jeter à terre ou tuer des *picadores*, vingt mille Andalous et Andalouses, rugissant d'intérêt passionné, méritent qu'on les regarde, quand ce ne serait que pour se faire une idée des ivresses de l'amphithéâtre romain.

Le second dimanche d'octobre, la baronne de Wédel et sa nièce, voulant jouir de ce divertissement populaire, avaient pris place sur les gradins privilégiés et couverts ; Christian, au contraire, errait en liberté pour mieux voir l'ensemble de la fête.

Les jardins de la villa offrent partout des points de vue délicieux. Du casino on aperçoit une partie de l'enceinte d'Aurélien, ce manteau de briques jeté sur les épaules de la Rome antique, dont chaque siècle a tour à tour déchiré ou recousu un lambeau.

Si l'on redescend dans le parc, on y trouve de belles allées droites à la française, ce qui veut dire à l'italienne, des avenues tournantes où l'herbe croît sous les pieds, où le feuillage des yeuses répand sur le sable jaune de noires ombres que percent, çà et là, de lumineux rayons. A droite et à gauche, s'inclinent des prairies semées d'arbres plantés irrégulièrement ; quelques-uns montrent cette verdure vivace que l'hiver ne saurait altérer ; d'autres étalent les nuances pourpres et dorées de l'automne.

A une des extrémités de la villa, on arrive à de grands espaces entourés de barrières rustiques, semblables à des pâturages où,

pour compléter l'illusion, paissent des vaches aux cornes menaçantes qui fixent sur les promeneurs un regard étonné et farouche.

Cet air méchant n'est pas toujours trompeur, et celui qui décrit ici la villa Borghèse a failli y être tué par une de ces vaches, un jour de mardi gras ; danger réel, mais ridicule, dénouement qui eût fait une sottise figure dans l'épithaphe d'un auteur de roman.

La dernière course vient d'être terminée ; Christian, curieux de voir de près une jeune femme qu'il avait remarquée de loin, hâtait le pas, lorsque des cris s'élèvent de toutes parts : c'est une bande de malfaiteurs qui se précipite au centre de la foule et produit un véritable effroi. A Rome, on se croit sans cesse à la veille de quelque manifestation révolutionnaire, car le mécontentement y règne toujours et la vive imagination des Italiens leur fait vite soupçonner le péril. C'est peut-être pour cela qu'en ce pays où, comme ailleurs, on a du courage, la peur s'éprouve et s'avoue si facilement. Sous l'empire de cette peur, les gens, affolés, ballottés, se pressent, se heurtent et s'étouffent. Entraîné par le flot, Christian se trouve justement derrière la comtesse de Wédel (car c'était elle qu'il cherchait à atteindre), au moment où l'un des filous s'apprêtait à lui dérober sa montre. Le plomb dont la canne du Norvégien est armée s'abat sur la tête du bandit ; le désordre redouble ; la baronne épouvantée glisse à terre au risque d'être écrasée ; Christian la relève et, profitant d'un jour qui se

fait à travers la mêlée, il soutient les deux femmes éperdues et gagne avec elles un talus hors de la bagarre.

La pauvre tante reprend ses sens et peut bientôt marcher jusqu'à sa voiture. Les voyant en sûreté, accompagnées d'un domestique de place, Olassen, sans vouloir accepter de remerciements, salue et disparaît.

La panique calmée, notre voyageur demeure dans les allées désertes à écouter le murmure des fontaines, le roucoulement des pigeons ramiers, à contempler les splendeurs du soleil couchant : il ne quitte le parc qu'à la tombée du jour.

On sortait alors par une porte donnant sur le chemin qui longe les murs de Rome là où est le *muro torto*, ce pan de muraille qui s'est incliné et reste miraculeusement suspendu depuis le vi^e siècle. A cette époque, croyant en effet à un miracle, on négligeait de fortifier contre les Gètes ces fragments de remparts, persuadé que saint Pierre, qui jusque-là avait arrêté leur chute, saurait encore les défendre.

Le promeneur suivait ce chemin solitaire, rêvant à son aventure, étonné de l'émotion que lui inspirait encore la rencontre qu'il venait de faire. Comme il passait devant une de ces voûtes de soutènement,

débris des substructions de la villa des Domitius, un homme se jette sur lui un couteau à la main; la lame, dirigée vers la poitrine, pénètre dans le côté; le sang jaillit, Christian tombe!... Heureusement, le roulement d'une voiture effraye l'assassin qui se sauve.

Recueilli par des Français, le blessé est ramené à son hôtel.

L'auteur de cette tentative n'était autre que le voleur de montres, un Romain pardonne rarement un coup reçu, quelque mérite qu'il soit.

L'événement fit grand bruit parmi les membres de la colonie étrangère; les dames de Wédel en furent informées des premières. A la reconnaissance qu'elles ressentaient toutes deux pour le jeune homme qui les avait secourues, se joignait maintenant un sentiment d'intérêt et d'inquiétude extrême. Chaque jour, la tante et la nièce allèrent chercher des nouvelles à la porte du malade; la baronne voulut absolument parler au médecin; celui-ci ne tarda point à la rassurer et lui apprit que M. Christian Olassen appartenait à une des familles les plus honorables de Drontheim.

Dès qu'il fut guéri, Christian se présenta chez M^{mes} de Wédel.

On l'accueillit comme un sauveur.

En pays lointain, une sympathie naturelle rapproche bien vite des compatriotes les uns des autres; aussi Christian et M^{mes} de Wédel ont-ils bientôt fait connaissance, et c'est ensemble qu'ils vont commencer leurs excursions à Rome et aux environs.

CHAPITRE III

LES ENVIRONS DE ROME — LA NATURE DU MIDI
ET LA NATURE DU NORD

Il eût été dommage de passer les plus belles journées de l'automne dans des *studii*, des galeries et des églises, quand on apercevait tout près, à l'horizon, les belles et sévères montagnes de la Sabine; il fut décidé que ces dames, guidées par M. Olassen, parcourraient les environs de Rome; elles virent d'abord Frascati, les Cascatelles, le bois de Marino, le lac d'Albano réfléchissant dans une eau limpide les escarpements qui dominent la coupole de Castel-Gandolfo.

Christian et la comtesse s'éprenaient déjà de l'Italie; la baronne, au contraire, résistait au charme du ciel romain et défendait opiniâtrément les beautés sauvages de sa chère Suède.

Un jour que les voyageurs étaient à Tivoli, assis sur un tertre au coude de ce sentier, qui descend du temple de la Sibylle à la grotte de Neptune¹, pendant qu'ils écoutaient le bruit profond de la colonne d'eau tombant à quelques pas d'eux pour aller s'enfoncer sous terre dans la grotte des Nymphes, la baronne rompit le silence en disant :

« Cela est fort beau, sans doute ; mais j'aime mieux la cascade de Brolthelta, bien que ce nom veuille dire la bruyère des sorciers ; mais ce nom me rappelle notre vieille mythologie du Nord, laquelle a bien son mérite ; toute cette vallée des Cascatelles disparaîtrait avec les collines, qu'on intitule des montagnes, dans une de nos vallées, longues de cinquante lieues, qu'enserrent d'âpres et hauts sommets. Devant les mille cascades qui tombent de leurs parois immenses, celles de Tivoli ressembleraient à des chutes de ruisseaux.

— Mais, madame, dit Christian, la masse d'eau n'est pas tout dans une cascade, les vallées ne sont pas seulement remarquables

1. En Italie, les noms modernes des monuments et des lieux sont souvent restés païens.

parce qu'elles sont longues et les montagnes parce qu'elles sont hautes. Les proportions, l'harmonie, la netteté, la suavité des lignes, dans la nature comme dans l'art, me semblent faire l'enchantement de ce pays. Connaissez-vous rien de plus ravissant que le ravin où nous sommes, que le vallon des Cascatelles, ce vallon de Tibur tant aimé d'Horace, qui se connaissait en beautés ? N'est-ce donc rien que les souvenirs en présence des lieux qu'ils animent, celui, par exemple, de l'aimable et grand poète, dont le nom seul, que je viens de prononcer (Tibur), évoque tout le gracieux génie ? N'est-ce rien que la poésie des appellations charmantes et l'association des monuments de l'art aux scènes de la nature ? Combien cet agréable site est embelli par ce joli temple circulaire, par le style des colonnes qui l'entourent ! Son nom poétique de la Sibylle ne le gâte pas et quand même les antiquaires lui disputeraient ce nom, tout cela ne compose-t-il pas un charme que les yeux, la mémoire et l'imagination conspirent à former ? Toutes ces choses ne concourent-elles pas à l'enivrement qui nous gagne et dont je vous défie, toute bonne Scandinave que vous êtes, de vous défendre à Tivoli ? Et

puis, il y a la lumière ; cette lumière qui semble faite pour la contrée qu'elle éclaire, cette lumière, nous ne la connaissons ni durant les jours brumeux de notre hiver, ni pendant les rapides splendeurs de notre été.

— Vous parlez très bien, monsieur Olasen, répondit la baronne ; mais vous m'avouerez que les petits lacs d'Albano et de Nemi, que nous sommes allés voir avant-hier, sont peu majestueux : rappelez-vous que Stockholm est assise entre la mer et le beau lac Mélar comme une Venise du Nord ; rappelez-vous aussi nos trente mille lacs de Norvège, car la Norvège est aujourd'hui suédoise, ajouta-t-elle avec un peu de fierté. J'ai voyagé trois jours sans quitter les bords du lac Mysden, sans perdre de vue les grandes montagnes, et je suis encore assez bonne marcheuse pour faire, en quatre heures, le tour du lac d'Albano ou de celui de Nemi.

— Parlons de bonne foi, reprit alors la comtesse, personne ne nous entend ; avouons que si notre nature est grandiose, elle est trop uniforme ; nos montagnes sont souvent pittoresques ; mais valent-elles ce massif des monts Albins, aux formes si hardies et en même temps si pures, ou bien les courbes

harmonieuses du monte Cavi, les ondulations des rives du lac d'Albano, les bords inégaux de cette coupe verte au fond de laquelle dorment les eaux de Némi, si joliment appelées le miroir de Diane ?

« Allons, chère bonne tante, oublions un peu la Suède et la Norvège ; notre patrie est belle, mais sévère ; l'Italie est riante et douce. Jouissons-en, demandons-lui le calme et la sérénité que nous n'avons pas toujours rencontrés ailleurs ? »

Quelques jours après, on était retourné à Albano, afin de continuer la querelle. Cette fois, il s'agissait de descendre au-dessous de Castel-Gandolfo jusqu'au bord de l'eau, pour visiter l'émissaire et ce qui reste là des débris romains. Les fondations des villas qui s'avancent dans le lac montrent qu'ici comme à Baïa, les maîtres du monde se plaisaient à conquérir sur un autre élément de nouveaux espaces pour leurs plaisirs : la terre presque entière ne leur suffisait plus...

CHAPITRE IV

LES FÊTES DE LA MORT

A Rome, il y a comme un cycle de solennités religieuses et de fêtes populaires qui se succèdent presque sans interruption et donnent à toutes les époques de l'année une physionomie distincte. C'est un drame dont les scènes diverses s'enchaînent et se remplacent de manière à occuper toujours les yeux et l'imagination. Nulle part on ne rencontre au même degré ce genre d'intérêt qui ôte à l'existence toute monotonie.

Telle était la vie des anciens Romains, ainsi que nous la montrent leur calendrier et les *Fastes* d'Ovide. Chaque saison, chaque mois, chaque semaine, presque chaque jour, on attend ou l'on voit quelque cérémonie appropriée au temps ; c'est, je pense, ce qui aide le peuple romain à supporter sa triste

condition. Mal gouverné, mal administré, misérable et mécontent, il tomberait dans le désespoir s'il n'avait ces distractions incessantes et variées qui lui font prendre patience : *panem et circenses* (du pain et des spectacles). Il trouve toujours du pain à la porte des couvents, des spectacles dans les églises et dans les rues.

Souvent la suite de ces représentations perpétuelles offre des contrastes scéniques, analogues à ceux qui réveillent l'attention au théâtre. Après les réjouissances bachiques d'octobre, le mois de novembre commence par les fêtes de la mort.

Le temps semblait s'être mis en harmonie avec ces fêtes lugubres. Le ciel radieux s'était caché sous des nuages sombres qu'un vent violent faisait courir ; le siroco apportait ces brumes chaudes et rougeâtres qui rappellent la poussière du désert soulevée par le kamsin ; des bouffées intermittentes secouaient les cimes à demi jaunies des arbres et traînaient par intervalles des tourbillons de feuilles mortes.

Rome avait changé d'aspect : au lieu d'étinceler au soleil, elle montrait ses toits bruns et ses dômes gris ; les montagnes, re-

vêtues naguère d'une suave lumière, paraissent maintenant noirâtres et comme poussiéreuses. Une pluie abondante tombait, non pas continue, mais en averses soudaines et fréquentes. Ce temps est nommé en Bretagne le *coup de vent des trépassés*.

On sait combien, dans les régions du nord, le culte de ceux qui ne sont plus tient de place chez ceux qui survivent; c'était pour obéir à ce sentiment pieux que nos trois voyageurs avaient commencé leurs visites aux églises et aux cimetières; ils se sentaient d'autant plus disposés à s'associer à des pèlerinages funèbres, qui ont lieu à Rome vers la Toussaint, que tous trois avaient perdu des personnes aimées. La fête des morts est malheureusement la fête de tout le monde; qui n'a, hélas! dans ce jour de deuil universel, un deuil particulier à célébrer!

La visite au *campo santo di San Spirito* les attrista: c'est une cour pavée, sans arbres, sans gazon, sans consolation ni poésie d'aucune sorte¹. Le *campo santo* de Saint-Lau-

1. Quelques-unes seulement des pierres plates qui bouchent les réceptacles des cadavres portent une inscription. Deux de ces inscriptions disent que d'un côté gisent les frères, de l'autre les sœurs de la confrérie du

rent n'est pas ainsi fermé de tous côtés par de hauts murs ; c'est un vaste et libre espace, d'où le regard s'étend sur la campagne et s'arrête seulement aux montagnes d'Albano et de Tivoli, qui forment là une étincelante barrière d'azur.

Quand les trois étrangers arrivèrent à ce cimetière, un soleil resplendissant l'inondait de lumière. Un prêtre, debout, psalmodiait des prières ; en face de lui, un acolyte tenait une croix d'or ; à ses côtés, d'autres brûlaient de l'encens ; çà et là dispersés, des hommes et des femmes étaient agenouillés ; parmi celles-ci, on voyait les jeunes *orfanelle*, portant des vêtements noirs et des voiles blancs, pauvres enfants qu'on a soin de pro-

Saint-Esprit ; une troisième indique les gouffres où reposent les jeunes orphelines élevées dans un établissement qui dépend de l'hôpital ; une quatrième ne contient que ces mots : *Pro pauperibus*, afin sans doute de bien constater que les pauvres ne sont que là et de rassurer contre leur contact l'imagination des vivants qui seront un jour plongés dans les fosses voisines, en tout, du reste, semblables à celles-ci. Au cimetière de Saint-Laurent-hors-les-murs, la disposition générale est pareille ; c'est la même promiscuité des cadavres. On se demande comment un tel système a pu être adopté par un peuple qui a sous les yeux les catacombes, où chaque mort a son lit creusé dans le tuf, pour y dormir solitaire jusqu'au grand réveil !

mener fréquemment dans les rues de Rome pour qu'elles fassent la conquête d'un mari ! Elles se retirèrent sur deux files et s'en allèrent, chantant à demi-voix des psaumes, le long de la route abandonnée. Là, du moins, il y avait quelque chose pour l'âme ; un tel spectacle était plus éloquent que ne le fut, il faut l'avouer, le discours d'un capucin prêchant dans la petite chapelle. Son sermon cependant contenait des pensées touchantes : « Le corps du plus pauvre devient, disait-il, grâce à la religion, un objet saint : quand il nous est amené à l'église, nous nous découvrons et nous agenouillons devant lui. » Mais à ce moment, où il exprimait avec un accent vraiment pénétré le sentiment religieux du respect envers les morts, il vit entrer trois personnes qu'il supposa être des Anglais, c'est-à-dire des hérétiques. Le moine, jugeant l'occasion bonne, se mit à reprocher aux protestants, non seulement de ne pas admettre le purgatoire (ce qui était son droit), mais encore de ne pas croire à la vie future. Il leur opposa les catholiques en désignant ceux-ci par le nom de chrétiens, comme si les sectes dissidentes étaient composées de matérialistes ou de musulmans.

La prédication populaire, en Italie, est célèbre par ses excentricités. La familiarité y est souvent poussée très loin, surtout dans les colloques, véritables scènes de comédie : deux prêtres, assis en chaire, causent ensemble : l'un, sous le nom de *l'Ignorante*, joue un personnage dont les objections, toujours réfutées par l'autre, les aveux ingénus, ont le privilège de faire rire beaucoup l'auditoire. Un jour, à Sainte-Marie *in Trastevere*, *l'ignorante* disait devant nous qu'il s'arrangeait pour ne jamais entendre la messe entière : « J'y mène mon garçon, puis je le laisse là ; je vais me divertir, et je reviens le chercher à la bénédiction.

— Bien, reprenait son interlocuteur, et quand on t'invite à dîner, sors-tu au commencement du repas pour ne rentrer qu'au dessert ? »

Ce sans-façon dans le langage, caractère primitif de l'homélie chrétienne, vaut mieux, je pense, que les discours prétentieux dans lesquels, parfois, nos curés de village, en France, foudroient le xviii^e siècle en s'adressant à des paysans qui ne savent pas lire et à des paysannes qui croient avoir entendu le panégyrique de saint Voltaire ou de saint

Rousseau. Quelquefois, à Rome, les prédicateurs en font autant, et nous n'oublierons jamais cet excellent Père parlant pompeusement, au Colisée, contre les plaisirs du monde et les séductions de la mollesse, à douze polissons déguenillés, qui à eux tous n'avaient pas une chemise en bon état.

Pour effacer l'impression un peu irritante du sermon, Christian proposa de visiter l'intérieur de la basilique qui s'élève, avec son portique de vieilles colonnes et la tour carrée de son clocher, au milieu d'une solitude. En entrant, ils trouvèrent un sarcophage antique, servant actuellement de tombeau à un cardinal; ce sarcophage, décoré, à la partie supérieure, d'un bas-relief, représente la course d'un char attelé de deux chevaux; on voit partir ce char au début, arriver au milieu et s'abattre au bout de la carrière. Plus bas, le mort presse la main de son épouse en signe d'adieu; auprès de lui sont les Muses et une Renommée. Dans tout cela, il n'y a que des images de la vie, de sa fin, de ses affections, de ses poursuites, d'un léger souvenir dans la mémoire des hommes; mais rien n'annonce cette promesse d'immortalité que, parmi des controverses peu

éclairées, contenait la prédication du pauvre capucin.

On avait beaucoup vanté aux nouveaux venus les *representazioni* qui ont lieu dans les cimetières. Ce sont des scènes dont les figurines en cire, groupées avec un certain art de composition, rappellent trop les belles dames qui, à Paris, excitent l'admiration derrière les vitres des coiffeurs.

Pendant l'octave des morts, les capucins ouvrent leur *campo santo* qu'ils ont si étrangement orné et enjolivé. Avec des restes humains, ils tracent sur les murs et les voûtes, de souples festons, de flexibles arabesques. Des crânes, suspendus par des chaînes formées de vertèbres, remplacent les lampes et les lustres ; les os servent à construire des espèces de grottes d'où sortent, tantôt une tête de mort, tantôt un visage encapuchonné qui conserve encore sa peau racornie. Là, un moine lit son bréviaire ou médite ; ici un autre est à genoux en prière ; quelques-uns bêchent le jardin.

Ces ornements, horribles et burlesques, offensèrent nos voyageurs comme une profanation.

« Les gens du midi, disait Christian, ne

savent pas traiter avec la mort. Comme faisaient les païens et même plus qu'eux, ils en écartent l'idée à tout prix, car la famille n'accompagne point les convois funèbres. Souvent on fuit la maison où un parent expire, comme si le décédé était pour les chrétiens, ainsi que pour les anciens, un objet funeste dont la vue fût une souillure. Quand ils restent vis-à-vis de la mort, ils lui ôtent toute sa grandeur, en font une représentation et un jouet.

— C'est du paganisme égyptien ! disait la baronne.

— Ne jugeons pas par cette malheureuse exception, reprenait la comtesse ; l'Église entoure, au contraire, le défunt de touchantes cérémonies. »

Ils revenaient, se promenant sur le Pincio vers l'heure de l'*Ave Maria*, quand la foule des oisifs le quittent après avoir posé les uns devant les autres. C'est le moment où le soleil, se couchant sur Rome, derrière la coupole de Saint-Pierre, donne un spectacle qui, apparemment, ne vaut pas la peine d'être regardé.

L'âme attristée par le bruit des cloches qui, selon l'expression du Dante, « semblent

pleurer le jour qui meurt », émus d'une même pensée, ils s'affligeaient encore de cette absence du sentiment vraiment religieux, de ces colifichets grotesques étalés chez les capucins.

« Quelle différence, dit Christian, entre ce que nous venons de voir et les cimetières presque rians de la Scandinavie et de l'Allemagne ! Dans mon pays, d'assez humbles familles possèdent un coin de terre destiné aux absents chéris ; elles viennent au pied des arbres qu'elles ont plantés, parmi les fleurs qu'elles arrosent, s'asseoir et souvent passer de longues heures dans ce lieu consacré. Ces pieuses visites sont comme un entretien avec ceux que l'on croit sentir encore tout près de soi. Ici, j'ai remarqué de pauvres vieilles femmes aller, revenir, en murmurant des prières à côté de chacune des pierres qui indiquent une sépulture commune, pour être sûres d'avoir passé, hélas ! sans le savoir, près de celui dont elles ne reconnaissent pas le dernier asile. »

La comtesse était pénétrée de mélancolie :

« Si je devais mourir à Rome, dit-elle, je voudrais qu'on me déposât sous un simple marbre, dans quelque chapelle de la Vierge ;

point de portrait, d'épithaphe, de statue; mais mon nom, mon âge et ces deux mots : *in pace*. Et vous, monsieur Christian, attachez-vous autant de prix que moi à ce culte des tombeaux? avez-vous, sur ce point, quelque préférence d'imagination?

— Je vous avouerai, madame, que ce qui se passe à Rome m'attire peu. Il est un champ de repos, au bout du monde, dans ma pauvre Drontheim, près de la vieille cathédrale délabrée, où il me semble que je me trouverais bien.

— Y avez-vous quelque souvenir, quelque monument cher et douloureux? demanda la comtesse avec un intérêt timide.

— Assez, assez, interrompit vivement la baronne; laissez, de grâce, cette lugubre conversation. Vous êtes deux enfants, qui n'aurez de longtemps rien à faire avec les tombeaux. C'est moi que tout ceci regarde, et pourtant, malgré mes soixante-cinq ans, je déclare ne pas vouloir encore m'occuper de cette affaire-là. »



CHAPITRE V

CONVERSION DE MADAME DE WÉDEL

Nous supprimons ici l'histoire du malheureux mariage de M^{me} de Wédel ; la baronne, qui vient de faire ce récit à Christian, l'achève en racontant la conversion de Lina au catholicisme :

« Depuis longtemps, dit-elle, la foi particulière de ma nièce la séparait sur plusieurs points du luthérianisme officiel de l'Église établie : le hasard fit tomber entre ses mains des livres catholiques. Ces livres agirent sur son esprit ; elle crut trouver dans le dogme absolu de l'Église romaine plus de repos que dans la diversité des professions de foi protestantes et quelque chose de moins vague que dans le piétisme dont elle s'était nourrie jusqu'alors.

« Livrée sans cesse à de cruelles épreuves, ma pauvre enfant aurait vu s'épuiser ses

forces et son courage, si sa piété, toujours plus vive, ne l'eût soutenue.

« Le culte catholique est proscrit en Suède ; mais, par une inconséquence dont la bizarrerie fait ressortir ce qu'il y a d'absurde dans une telle proscription, notre reine, catholique, a un aumônier de sa religion, très savant, et d'un grand mérite. Au risque de compromettre sa position auprès de sa souveraine, cet homme de bien vit ma nièce en secret, et Lina fit abjuration du protestantisme.

« Bientôt, une terreur nouvelle s'empare de mon esprit ; si la conversion de la comtesse venait à se découvrir, n'aurait-elle pas donné à son indigne mari une arme dangereuse !

« Mes craintes ne restèrent pas longtemps vaines. Son mari, en effet, tombé dans un état presque complet d'affaiblissement mental, dominé par une créature avide, dénonça lui-même sa femme.

« On intenta à M^{me} de Wédel un procès et comme elle n'eut garde de déguiser sa croyance, on lui appliqua la loi qui existe en Suède¹ et rappelle au xix^e siècle, dans les

1. En 1824, cette loi existait encore.

pays protestants, les plus mauvais jours du papisme au moyen âge. Elle fut dépouillée de ses biens et exilée.

« Voilà pourquoi nous sommes à Rome ; voilà le motif des douloureux retours de manière sur le passé et ce qui explique comment il peut se faire que la plus parfaite des femmes soit séparée de son mari. »

En apprenant les chagrins qui ont accablé M^{me} de Wédel, les souffrances morales dont sa vie est troublée, avons-nous besoin d'ajouter que l'intérêt, déjà bien tendre, qu'inspire la jeune femme à Christian, s'accroît encore ?



CHAPITRE VI

EMPLOI DES JOURNEES A ROME LES TABLEAUX, LES RUINES

Par une mélancolique et gracieuse journée de décembre, la comtesse entreprit, avec sa tante et son cicerone, une promenade à la villa Madama.

En traversant le pont Molle, ils descendirent de voiture un instant. Là, sur ce pont Milvius où échoua la conspiration sanguinaire de Catilina et non loin duquel devait triompher la conspiration pacifique du monde chrétien, appuyés sur le parapet, ils regardèrent longtemps les sommets des montagnes de la Sabine, déjà éblouissants de neige.

C'était le violet tendre et fin des montagnes de la Grèce, nuances délicates, parure habituelle de ce pays favorisé que revêt aussi quelquefois l'horizon romain. En face d'eux,

le Tibre se courbait avant d'embrasser la ville de sa brusque étreinte; le Tibre, au cours sauvage, aux bords abrupts, aux ondes jaunes et dont les tourbillons grondaient sous leurs pieds. Derrière eux, les sombres collines de Monte Mario, avec ses gorges vertes et ses noirs escarpements, mettaient dans les lignes et la couleur du paysage le contraste qui était dans le ciel.

Avançant à gauche, ils atteignirent, non sans se retourner souvent, la villa Madama, située à mi-côte sur la pente du Monte Mario. Ici encore, dans l'art et dans les ruines, un contraste les attendait : c'étaient des salles de l'architecture la plus élégante, bâties par Jules Romain, revêtues de stuc et de peintures en arabesques à demi effacées. Des œuvres, exécutées par les élèves de Raphaël, se trouvaient dans ce coin délabré où des poules gloussaient sur un tas de fumier.

Le lendemain d'une course aux villas, les trois amis allaient, selon les caprices de l'atmosphère, soit au Forum ou dans les églises, soit visiter une galerie ou un musée. Se transportant ainsi de l'antiquité aux beaux temps de l'art moderne, leur imagination, toute

pleine des chefs-d'œuvre de Raphaël, du Titien, de Paul Véronèse, emportait ce souvenir au palais des Césars; là, quelquefois, ils retrouvaient ce qu'ils venaient de quitter : les arabesques du Vatican dans les corridors de la maison de Néron; les fonds de paysages du Poussin dans la Campagne romaine; la lumière de Claude Lorrain dans un coucher de soleil.

Ces journées, passées d'une façon charmante, devenaient pendant la soirée le motif de conversations intarissables; chacun d'eux, sans avoir la prétention d'être connaisseur, goûtait les arts à sa manière, avait sa prédilection et l'âme plus ouverte à tel ou tel genre de mérite. La baronne appréciait surtout la composition et l'ordonnance; la comtesse, l'expression, et Christian sentait comme la comtesse.

Ce n'est pas qu'il n'eût aussi ses préférences; il était très sensible au style et à ce qu'on appelle le caractère. Les bons portraits dont les modèles avaient une importance historique le ravissaient; il éprouvait un mâle plaisir à pénétrer dans la nature intime des hommes célèbres, manifestée par le génie d'un grand artiste.

M^{me} de Wédel se laissait initier par lui à ce sérieux intérêt. Les sujets religieux la touchaient vivement.

En la voyant contempler d'un œil attendri les personnages si divinement ascétiques du Pérugin, les Vierges de Francesco Francia et ces figures empreintes de la suavité de l'âme d'Angelico da Fiesole, Christian était tenté de s'agenouiller devant elle comme s'agenouillait, dit-on, le pieux moine avant de peindre ses madones; les sentiments de foi, de pureté, d'amour céleste, qui ont inspiré ces œuvres naïves, se révélaient à lui dans les yeux de M^{me} de Wédel, bien mieux encore que sur la toile.

A la Farnesine, la comtesse ne s'arrêtait pas longtemps au pied de ce vivant Olympe dessiné par Raphaël et que Jules Romain a peint; devant le triomphe de Galatée, elle détournait un peu les yeux des Tritons, qui emportent et embrassent les Néréides en gaieté, tandis que de délicieux Amours font pleuvoir de toutes parts sur ces ardentes figures des traits lancés avec une maligne fureur.

Mais M^{me} de Wédel se plaisait à regarder la candide jeune fille qui, d'un mouvement si

gracieux, dirige, en élevant sa tête blonde vers le ciel, les dauphins attachés à son char marin, et semble calmer d'un sourire l'agitation des flots.

La comtesse accordait à Christian que le Guide, dans ses Christs couronnés d'épines, n'avait pas surpassé son Aurore du palais Rospigliosi; les belles Heures, qui se tiennent par la main et accompagnent en dansant le char du Soleil, l'émerveillaient.

Dans la galerie Borghèse, malgré son admiration pour la *Descente de croix* de Raphaël, ce jeune homme qui soutient le corps du Sauveur lui semblait un saint Jean trop héroïque et, dans l'expression de la Vierge et de la Madeleine, elle eût voulu trouver une angoisse plus poignante.

Tous deux avaient pour les ruines le même sentiment de prédilection; la mélancolie pensive qu'elles inspirent, les accidents et les contrastes que font le temps et le hasard en étaient, à leur gré, le plus grand charme.

S'ils revenaient souvent au palais des Césars, c'est qu'on y marche au milieu de tail-lis remplis d'oiseaux, d'orchidées sauvages, de touffes de genêts, de terrains incultes; c'est qu'à travers tout ce pêle-mêle, de grands

arbres dressent leurs panaches élégants sur la cime de hauts débris qui, eux aussi, s'élancent du sein de la verdure; longtemps ils jouissaient de cette confusion pittoresque en s'asseyant le long d'un ravin ombreux et profond qui s'étendait à leurs pieds.

« Il est bien peu de monuments romains auxquels se rattachent des faits qui élèvent la pensée, disait Christian; le plus grand nombre l'attristent. S'ils nous plaisent, c'est en nous donnant vaguement le sentiment poétique du passé. L'affreux cachot qu'on nomme la prison Mamertine est encore tout imprégné d'horreur; on croit y voir les rois vaincus massacrés pendant le triomphe, l'agonie de Jugurtha, la fille de Séjan déshonorée par le bourreau; tant de cadavres traînés avec un croc sur l'escalier des gémonies. L'égout de Tarquin rappelle ces labeurs intolérables que la tyrannie imposait au peuple et qui le forçaient au suicide par désespoir. Il est difficile de s'intéresser beaucoup aux souvenirs du palais de Néron; le Colisée a servi de théâtre à des égorgements; le temple de Vénus et de Rome retrace la jalousie cruelle d'Adrien punissant de mort les critiques d'Apollodore; les thermes de Caracalla sont pleins de la

mémoire d'un monstre; l'imagination ne se repose que sur la statue équestre de Marc-Aurèle; mais, dans son temple, on regrette de rencontrer l'image de l'épouse infidèle, objet d'une confiance et d'une crédulité ridicules.

Cette statue équestre, la colonne Antoinine, la colonne et la basilique Trajane portent, presque seules, des noms dignes de respect. Mais la prison Mamertine, taillée et maçonnée dans le roc, serait encore un monument d'une antiquité imposante et d'un aspect extraordinaire, quand on n'y aurait pas fait mourir de faim Jugurtha. La Cloaca Maxima, dessinant la triple ceinture de sa voûte massive et de sa ténébreuse entrée sous les mousses et les scolopendres, n'a pas besoin, pour produire un effet formidable, que l'on songe aux barbaries de Tarquin; les restes gigantesques du palais des Césars s'élèveraient encore autour de nous, majestueux et désolés au milieu de la végétation qui les pare, lors même qu'on oublierait les folies et les crimes de Néron.

Si l'on revient toujours visiter le Colisée, enflammé par les feux du couchant ou agrandi par la clarté sereine de la lune, ce

n'est point parce que, durant des siècles, des générations de misérables y ont péri égorgées dans d'infâmes combats; c'est parce que son architecture est belle, son enceinte immense, et que le temps lui a donné cet air de destruction qui fait rêver, y a créé mille détails pittoresques dont le regard ne se lasse point.

« Et aussi, ajoutait M^{me} de Wédel, c'est parce qu'une multitude de chrétiens y sont morts pour la foi.

— Sans doute, répondait Christian, qui n'avait garde d'oublier ces héroïques martyrs. » Et il reprenait encore : « Je n'ai jamais été chercher dans les thermes de Caracalla la mémoire de l'empereur fratricide; mais j'y retourne souvent pour le plaisir d'errer à travers ce chaos de débris énormes, pour admirer, par-dessus leurs sommets déchirés, le bleu du ciel. »

La baronne, en écoutant Christian, voulait se rendre compte des constructions romaines, de leur forme, connaître leur origine et leur date comme un antiquaire. Son guide la conduisait alors au Forum, en expliquait la disposition, montrait le lieu où se dévoua Curtius, celui où mourut Virginie.

Les monuments de la belle époque de la

liberté romaine ont, hélas ! tous disparu, sauf le piédestal qui porta la tribune de Cicéron. Il lui indiquait le vrai nom des temples, au lieu des noms ridiculement imaginés, répétés jusqu'à nos jours par les livres, par les *ciceroni*, les thermes de Titus, bâtis à dessein sur une partie de la maison dorée de Néron, afin d'abolir une odieuse mémoire. Il lui faisait démêler la curieuse superposition de ces édifices où est écrite l'histoire d'une réaction tardive contre cette honteuse et trop durable popularité de la tyrannie.

En allant au Panthéon ou à Sainte-Marie des Anges, qui est une salle des thermes de Dioclétien, transformée en église par Michel-Ange, Christian donnait à la comtesse le plaisir de voir le catholicisme en possession d'un monument de l'antiquité, et racontait comment la basilique, d'abord tribunal païen, avait été adaptée facilement au culte chrétien, qui changea le siège du juge en chaise épiscopale.

Sainte-Marie-Majeure, avec ses belles proportions et ses magnifiques colonnes, inspirait moins de recueillement à la visiteuse que les petites basiliques de Sainte-Praxède et de Sainte-Pudentienne. Elle aimait à descendre

dans celle de Sainte-Agnès hors les murs, par l'escalier, bordé d'inscriptions, qui semble conduire à une crypte souterraine des catacombes.

Sainte-Marie *in Trastevere*, élevée sur le lieu de la première assemblée permise aux chrétiens sous Alexandre-Sévère, l'attirait souvent, non tant à cause des colonnes antiques de granit égyptien qui en forment la nef majestueuse, qu'en raison des souvenirs et pour ses mosaïques.

M^{me} de Wédel s'intéressait beaucoup aux vieilles mosaïques; elle savait en distinguer les différents âges¹. Les basiliques où subsiste la disposition prescrite par la discipline de l'Église primitive plaisaient presque autant à la baronne qu'à sa nièce.

1. Les plus anciennes du style romain représentent des personnages lourds, trapus, pareils à ceux qu'on voit sur les sarcophages païens des bas temps ou sur les tombeaux chrétiens des catacombes. Les apôtres semblent des sénateurs revêtus de leur toge, et Jésus-Christ a l'air d'un consul. Plus tard, le type byzantin prévaut et se reproduit. Ce sont alors des figures maigres, longues, ascétiques et sombres; au moyen âge, le goût italien modifie celui des Grecs de Constantinople, d'après lequel il s'était d'abord formé. Les contours s'arrondissent de nouveau, en gardant cependant quelque chose de la raideur des formes byzantines.

Elles revenaient souvent à Saint-Clément¹.

Nos visiteurs goûtaient vivement les monuments de la Renaissance, leurs façades simples et non surchargées de sculptures maniérées. Ils entraient fréquemment à Sainte-Marie du Peuple, curieuse par ses tombeaux de style florentin; à Saint-Cosimato, précédé d'un porche rustique et d'une petite cour. Là, sous l'ombrage d'un chêne séculaire, une jolie fontaine laisse tomber ses eaux dans une urne antique. A Rome, les innombrables constructions élevées depuis le commencement de la décadence frappent d'abord par une architecture baroque que rachète quelquefois un aspect grandiose.

1. Là est encore le porche soutenu par quatre colonnes; l'atrium, imitation de la cour intérieure de maisons antiques, au milieu, à l'endroit où était la fontaine le réceptacle de l'eau lustrale, transporté plus tard dans le temple même sous le nom de bénitier; le portique destiné aux pénitents non baptisés qui n'étaient point admis à s'asseoir auprès des fidèles initiés aux saints mystères. Dans l'église, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, se prosternaient hors du chœur fermé par une enceinte de marbre. Les deux ambons où se faisait la lecture de l'évangile et de l'épître, chaires élégantes ornées, ainsi que le flambeau du cierge pascal, d'une mosaïque rouge d'un dessin bizarre et gracieux. Au fond, derrière l'autel, le presbytère, le banc des prêtres et le siège de l'évêque sont tournés vers le peuple.

Les édifices païens excitaient extrêmement la curiosité des dames de Wédel; elles admiraient les beaux débris qui gisent dans le jardin Colonna, au pied du grand pin dont la cime abattue par la foudre manque aujourd'hui à la vue monumentale de Rome. On était accoutumé à le découvrir de loin, comme la colonne Antonine et la prétendue tour de Néron.

Ces énormes fragments d'architecture, d'une richesse et d'une dimension tout orientales, viennent, à ce que l'on croit, du temple du Soleil, élevé par l'empereur Aurélien; ils font naturellement penser aux ruines de Palmyre, et Palmyre à Zénobie. Or une tradition veut que Zénobie, après avoir suivi le char triomphal d'Aurélien, soit morte chrétienne à Tivoli.

Tandis que Christian examinait les restes du temple du Soleil, les feuillages qui jaillissent des chapiteaux ou s'étalent sur les architraves, tandis que sa pensée, se reportant vers les monuments de Palmyre ou de Balbeck, se perdait dans un rêve de la civilisation romaine en Orient, et que, par les rampes du jardin Colonna, il montait aux palais de Babylone et de Persépolis, M^{me} de Wédel,

assise sur le support d'un vase tombé, en face d'une grotte d'où ruisselait à petit bruit une eau qui scintillait au soleil, racontait à Christian Zénobie la grande reine, d'abord idolâtre, puis chrétienne, mourant comme une sainte sous les voluptueux ombrages de Tibur.

Cette histoire était celle d'une conversion ; Christian comprenait ce que cachait cet intérêt pour Zénobie, et, sous les ombrages du jardin Colonna, aux douces paroles de la comtesse, laissait endormir les agitations de son cœur.

La campagne romaine, qui finit par attirer plus encore que toutes les merveilles de l'art, était devenue le but favori des courses de nos voyageurs. La jouissance de quelques heures passées dans cette solitude s'impose comme un besoin passionné. Ceux qui ne sentent pas cette nature la trouvent monotone... ; rien n'est plus varié, plus inattendu, malgré son apparente uniformité ; la vue s'y renouvelle incessamment, selon l'instant du jour, l'époque de l'année, l'état du ciel ; ajoutons aussi selon l'état de l'âme et la disposition de l'esprit.

Nulle part, peut-être, on ne saurait avoir

mieux le spectacle de la sublimité de cette campagne romaine, que près d'un grand monument appelé *Torre dei Schiavi*, qu'on dit faire partie des restes de la villa des Gordien : il est entouré de ruines éparses ; de loin en loin s'élèvent des créneaux, des tombeaux du moyen âge. Le regard se perd sur une plaine dont quelques pins seuls interrompent l'immensité ; le sol forme comme des vagues à peine soulevées par de faibles ondulations, et, de place en place, apparaissent des bandes pâles ou brunes qui aident l'œil à en mesurer le déroulement.

Un après-midi, nos promeneurs s'arrêtèrent là, plongés dans un muet recueillement.

A la limite de l'horizon, le ciel était pur : la chaîne du mont Janvier, les monts Icelli, les monts Albins, Tusculum, avaient le pied dans une lumière brillante, qui baignait leurs flancs et n'atteignait pas leurs sommets. Au delà, des cimes plus élevées, enveloppées de brumes bleuâtres, allaient s'assombrissant toujours et finissaient par devenir tout à fait noires. La coupole verdoyante d'une grande salle ruinée détachait sur ce fond sinistre sa masse de briques dorées par le temps.

Tout à coup, quarante chevaux, marchant à

la file, se montrèrent, traversant la campagne, semblables à la ligne que forme une caravane de chameaux dans le désert; puis ils disparurent, et plus rien n'anima cette solitude, rien qu'un berger se dirigeant à pas lents vers son troupeau, quelques moutons paissant sur une pente verte et le chant d'un oiseau invisible dans les airs.

Les spectateurs de cette scène auraient été au centre de la Nouvelle-Hollande qu'ils n'eussent pas éprouvé un sentiment plus complet d'isolement. Mais, en se détournant, ils virent le dôme de Saint-Pierre, les blanches statues qui couronnent la basilique de Saint-Jean de Latran.

Ce n'est qu'aux portes de Rome que ces impressions de tristesse et de grandeur peuvent se rencontrer.

CHAPITRE VII

NOËL

Une des plus grandes fêtes de l'année approchait. Déjà depuis quelques semaines, sous toutes les images de la Madone, on voyait les *pifferari* descendus des montagnes du royaume de Naples, venant faire entendre le son nasillard de la cornemuse. Précurseurs de la Noël, ils rappellent ces bergers qui vinrent aussi de leurs montagnes adorer dans la crèche le divin enfant. Leur costume agreste, leurs longs cheveux, ce qu'il y a dans leurs personnes d'inculte et de recueilli, offre quelque chose, à la fois, d'antique et de chrétien. Ils donnent à Rome la physionomie de l'Avent, cette époque d'attente que l'avènement de Bethléem doit couronner.

La veille de *Natale*, les solennités com-

mentent. Nos trois étrangers se gardèrent d'en manquer aucune.

A sept heures du soir, ils étaient à Sainte-Marie-Majeure, l'église de la Vierge des neiges, dont la place fut, dit-on, miraculeusement indiquée par une neige tombée au milieu de l'été.

Sainte-Marie-Majeure est la plus vaste des anciennes basiliques de Rome; c'est là qu'on peut surtout suivre cette histoire de la mosaïque dont Christian avait entretenu M^{me} de Wédel.

Le premier or qui ait été apporté de l'Amérique brille au plafond de ce chaste et splendide édifice, que décorent de belles colonnes de marbre blanc légèrement veiné. Des marbres de toutes les couleurs et de tous les noms font resplendir d'une incroyable magnificence la récente chapelle des Borghèse.

Le pape vient dire, à Sainte-Marie-Majeure, la messe de minuit. Des tentures rouges, placées là pour la circonstance, cachent maladroitement la surface polie des colonnes. L'église est illuminée et éblouissante.

La baronne murmurait à demi-voix les

mots de fête romaine et de salle de bal. Elle préférait à l'enfant Jésus en métal précieux, couché dans un berceau doré, l'enfant, enveloppé de pauvres langes et posé dans l'humble crèche qui fut le berceau du Christ.

Vainement M^{mo} de Wédel alléguait les grands artistes de la Renaissance, qui, souvent, ont assis la Vierge sur un trône orné d'un dais, dans un palais somptueux; sa tante déclinait l'autorité de ces artistes que les souvenirs de l'architecture antique avaient poursuivis jusqu'à Bethléem ¹.

S'ils avaient attendu jusqu'à trois heures du matin, nos visiteurs eussent mieux retrouvé le récit de l'Évangile. Ils auraient vu les gens de campagne venir s'agenouiller auprès de la crèche et ramener au petit Jésus ses premiers adorateurs. Pour les rois, ce n'est plus sur la foi d'une étoile qu'ils sortent de leur pays. Un peu plus tard, ils auraient été frappés de l'effet que produisent, en passant entre les colonnes, les prêtres vêtus de blanc, un cierge à la main, au moment où ils vont

1. C'est ainsi que, sur une porte de bronze de la cathédrale de Pise, on voit la Mère du Sauveur assise sous une colonnade à travers laquelle le bœuf et l'âne, témoins naïfs et obligés de la scène, semblent comme égarés.

chercher en procession le saint enfant dans la sacristie.

A Saint-Pierre, l'image des bergers de Bethléem leur eût été retracée dans la *pastorella*, messe nocturne qui se dit à la chapelle des chanoines, splendidement éclairée, tandis que l'immense église est dans l'ombre.

Pendant qu'ils revenaient de Sainte-Marie-Majeure, d'éclatantes volées s'élevaient de tous les points de la ville :

« Ce sont comme les cloches de *Faust*, dit la comtesse, les cloches dont le timbre joyeux lui rappelait les pures années de son adolescence, et qui firent tomber de ses mains la coupe empoisonnée, rendant, par un res-souvenir de foi, un instant de paix à ce cœur brisé par la lassitude et le doute. »

Et elle regardait Christian.

« Ah ! dit la baronne, ne parlons pas de Goethe, ni de l'Allemagne ; ces pensées me gâteraient les spectacles magnifiques, mais peu édifiants, j'oserai dire profanes, qui étaient tout à l'heure devant nos yeux.

— Vous songez, dit Christian avec un sourire, à nos divertissements bruyants de *Jul*, qui nous viennent tout droit de la mythologie scandinave, car on a bien de la peine à ou-

blier complètement qu'on a été païen, et le paysan danois jure par Odin, comme le paysan romain par Bacchus.

— Non, dit la baronne ; mais ce que j'aime dans notre pays, c'est la coutume de l'arbre de Noël ; ce sont les joujoux et les bonbons suspendus à ses rameaux ; c'est l'ivresse ébahie des enfants quand on leur ouvre ce paradis et qu'ils voient apparaître l'arbre éblouissant de lumière chargé de toutes ces belles choses ; ce que j'aime, ce sont nos réunions de famille ; c'est l'oie de Noël qu'on mange entre parents et voisins. Il y a dans tous les usages du Nord quelque chose de naïf et de patriarcal que vous ne trouverez pas ici.

— Ici, dit Christian, les festins du moins ne manqueront guère ; car, pendant plusieurs jours, on célébrera de cette manière le *Natale*.

— Bonne nuit, monsieur Olassen, nous voici arrivés à la maison ; venez nous prendre demain à trois heures pour aller voir le Bambino à Ara-Cœli et entendre les sermons prêchés par des enfants, ce qui, vous l'avouerez, est encore un usage un peu étrange. Mais je me suis assez querellée aujourd'hui, je ne veux pas recommencer. »

Christian était bien de cet avis ; il ne songeait qu'à la manière dont la comtesse l'avait regardé en parlant de *Faust*.

Le lendemain, jour de Noël, ces dames, revêtues du costume noir de rigueur, allèrent à Saint-Pierre assister à la messe papale.

Sur les estrades réservées aux femmes sont en général beaucoup d'Anglaises, c'est-à-dire de protestantes, de telle sorte que la vue de l'autel est comme interdite à la population romaine. Les hommes qui ont endossé leur grande tenue peuvent aussi se glisser entre les estrades et le chœur. Cette disposition étonne un peu dans la première église du monde consacrée au catholicisme, dont le principe est l'universalité. Qu'il y ait privilège pour quelques personnes de distinction, passe encore ; mais ne pourrait-on pas s'arranger pour que les redingotes et même les manteaux de paysans ne fussent pas entièrement exclus de toute participation aux saints mystères ?

Après la messe, on voit passer un imposant cortège : le Pontife traverse l'église sur sa *sedia gestatoria* portée par six hommes habillés de rouge, entre ces larges éventails

de plumes empruntés, comme la tiare, aux antiques pompes de l'Orient.

Il y aurait là, en effet, quelque chose qui ferait songer à la pagode et à l'idole, si la bénédiction, que le pape donne aux fidèles inclinés, ne communiquait à cette procession triomphale un caractère paternel et religieux.

La baronne déclarait que rien n'était moins chrétien que ces pompes : « Ce pape, presque toujours assis pendant la messe, qu'on coiffe et décoiffe, qu'on habille et déshabille, qu'on encense, qu'on semble adorer, tout cela sent terriblement le paganisme et même le fétichisme, disait-elle, et ressemble trop à la mise en scène de certains opéras que j'ai vus à Paris. »

Ces paroles faisaient souffrir la comtesse ; Christian vint à son aide, défendit la pompe dans le culte, rappela que les groupes que forment le pape et les desservants ont été dessinés par Michel-Ange ; il peignit avec complaisance les tableaux que représentent les cardinaux, les évêques, les chanoines, ces gentilshommes du pape qui, avec leurs costumes de velours noir du xvi^e siècle, et leurs fraises blanches, apparaissent comme des portraits de Van Dyck.

Il vanta jusqu'aux porteurs de la chaise pontificale et les hallebardiers suisses, vêtus de pourpoints bariolés du moyen âge.

« Par exemple, nommez ceux-là des valets de pique, s'écria la baronne, car j'ai cru voir une invasion de brelans ! »

Christian ne répondit pas ; mais la comtesse le paya de son appui par un sourire.

Dès ce moment, tout lui parut véritablement admirable, car le visage de M^{me} de Wédel, illuminé par un sentiment de piété que la discussion animait, resplendissait de beauté dans un de ces torrents de lumière qui descendent des fenêtres de Saint-Pierre.

Vers trois heures, ils se rendirent à l'église d'Ara-Cœli¹ pour y voir le fameux Bambino du lieu.

Le spectacle de la foule, couvrant les cent degrés de l'escalier du haut duquel le *Bambino* est montré au peuple, les frappa plus que les figures de cire de la crèche.

Parmi les enfants qui prêchent ce jour-là, les petites filles l'emportent de beaucoup sur nos pareils ; quelques-unes sont charmantes

1. Cette église est bâtie sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin.

par la vivacité de leur diction; elles ont des intonations imitées avec justesse des prédicateurs italiens et, en particulier, des capucins.

La baronne en sortant haussait les épaules; cette comédie lui paraissait décidément une dérision de la parole divine : « Laissez les petits enfants venir à moi », et « Si vous n'êtes semblable à un de ces petits, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu », lui répondit-on.

CHAPITRE VIII

LE VATICAN PAÏEN ET LE VATICAN CHRÉTIEN

M^{me} de Wédel avait vite compris que, tout en admirant la morale du christianisme et en respectant ses mystères, M. Olassen n'en acceptait point les dogmes. Elle ne se faisait donc aucune illusion sur les différences de croyances qui existaient entre eux.

Ne se sentant pas assez forte théologienne pour disputer avec ce savant et vertueux déiste, la comtesse éprouvait un certain attrait à essayer du moins sa conversion par l'art chrétien. Cette sorte de démonstration évangélique par l'art, analogue à la pensée du *Génie du christianisme*, avait été très à la mode en Allemagne; on s'y était fait catholique pour l'amour de l'ogive et du moyen âge.

C'est de ce mouvement qu'est sortie la conversion éclatante de Stolberg et de Frédéric Schlegel ; à Rome se trouvait alors le peintre Overbeck, ramené au sein de l'Église romaine par l'enthousiasme de l'art catholique.

La baronne n'approuvait pas cette manière de faire des prosélytes, et la rigueur de son raisonnement protestant, demandait en quoi la beauté des tableaux et des églises peut établir la vérité d'un fait historique.

Ne redoutant pas la controverse, ils entreprirent tous les trois une grande tournée et commencèrent par Saint-Pierre.

« Cela est païen, dit la baronne en entrant ; c'est un temple magnifique, mais je regrette ici l'effet sombre et mystérieux des églises gothiques, avec leurs hautes voûtes, leurs nefs étroites et la religieuse clarté qui tombe à travers leurs vitraux. »

M^{me} de Wédel s'était agenouillée près de la confession de saint Pierre, devant ces lampes qui brûlent dévotement depuis quinze siècles. Après une courte prière, elle se releva :

« Je me souviens, dit-elle, d'avoir lu quelque part, qu'au moment où l'on délibérait à

Constantinople sur la forme à donner au temple que Justinien voulait élever à la Sagesse éternelle, un architecte qui s'appelait, je crois, Anthémus, s'écria : « Cette église, dédiée à la « sagesse du Dieu qui a formé le firmament, « doit ressembler au firmament ! » Ainsi naquit la coupole de Sainte-Sophie. Celle de Saint-Pierre me semble également une imitation hardie de la voûte céleste.

— Vous savez qu'elle n'est qu'une copie du Panthéon ? se hâta de répondre la baronne.

— Oui, reprit Christian, c'est le Panthéon transporté dans les airs, selon l'expression de Michel-Ange. La différence du paganisme et du christianisme est là ; savez-vous ce que l'un et l'autre ont fait ici ? Le paganisme un cirque où les gladiateurs venaient, entre deux courses de chars, mourir pour amuser des spectateurs barbares ; où Néron, son auteur, disputait le prix aux cochers de l'arène. Le christianisme y a mis une catacombe, et ce Saint-Pierre que vous voyez a remplacé la vieille basilique du iv^e siècle, en jaillissant pour ainsi dire de la catacombe. Le paganisme et le christianisme se mêlent dans son histoire, comme partout à Rome.

Ce mélange est un contraste qui fait ressortir la diversité du génie des deux religions : l'une se traîne sur la terre, l'autre s'élève et monte vers le ciel.

— Allons au Vatican, dit la baronne, qui se sentait battue à Saint-Pierre; là je me réconcilierai avec le paganisme, parce qu'il est à sa place. Les galeries du Vatican sont remplies de statues disposées de manière à leur servir de décoration. On y foule les mosaïques antiques; on y marche parmi des vases, des coupes, des colonnes, des tombeaux. On pourrait s'y croire plutôt dans la maison dorée de Néron que dans une dépendance de la demeure apostolique. Et ce charmant belvédère, cette tour élégante au milieu de laquelle une fontaine jaillit; où sont posés, presque dans des sanctuaires, Apollon et Mercure! Ce spectacle ne sert-il pas merveilleusement à inspirer la dévotion sensuelle d'un bon pape, à rappeler les fêtes profanes, les soupers joyeux de cet aimable épicurien qui s'appelait Léon X? Quand on parlait de notre terrible Luther, ce pontife ajoutait : *Fra Martino è un bel ingegno* ¹.

1. Frère Martin est un grand esprit.

— Oui, tout ceci compose un singulier voisinage pour le successeur des apôtres ; il a dans sa maison des hôtes peu édifiants ! »

Après cette boutade, non dépourvue de quelques vérités, la comtesse se taisait ; Christian releva le gant :

« Je sais gré à la papauté, dit-il, d'avoir recueilli dans son palais et abrité sous son manteau les œuvres de l'art païen. C'est la réponse à ceux qui, aujourd'hui, voudraient, comme Savonarole, brûler les poètes de l'antiquité, et anathématisent le paganisme de la Renaissance. L'Église a compris que l'art antique est consacré par l'admiration des siècles, qui le rend presque saint.

— C'est aller un peu loin, interrompit M^{me} de Wédel.

— Hé! quoi? reprit Christian, la beauté n'est-elle point le sourire de Dieu? Quel est le type humain que les anciens n'avaient pas empreint de beauté? Quelle est l'idée morale, le sentiment, la faculté qu'ils n'ont pas manifestée par le beau. Sans quitter le Vatican, nous pouvons retrouver toutes ces manifestations; si ce n'est dans les originaux grecs, presque tous perdus, ce sera dans les reproductions et les imitations de l'art ro-

main. Cette tête de Jupiter, créée par Phidias, d'après Homère, la voici. Jupiter, c'est la toute-puissance avec ses attributs naturels, le calme, la sérénité, la grandeur. Comment exprimer mieux l'intelligence et la bonté souveraines que par ce large front, cette bouche où respire une si majestueuse douceur ? La Junon que Goëthe, païen partout et surtout à Rome, avait fait placer dans sa chambre pour la voir en s'éveillant et lui adresser sa prière du matin ; la Junon de la villa Ludovisi est bien l'épouse et la sœur de Jupiter, c'est Jupiter femme !

« Concevez la toute-puissance, non plus favorable et bienfaisante, mais sévère et formidable, et vous aurez ce Pluton Sérapis en basalte noir.

« Voulez-vous représenter l'énergie divine sous les formes d'un dieu triomphant ? Voyez marcher l'Apollon qui vient de lancer ses traits sur le camp des Grecs ; car ce n'est pas un vil reptile qu'il a frappé et sur lequel il tourne ses yeux, dont le regard porte si loin. Quelle noblesse élégante dans son attitude ! Quelle fierté gracieuse dans le mouvement de la tête ! Quel dédain sublime sur ses lèvres courroucées ! Pour moi, dans cet admirable

Apollon du Belvédère, le sculpteur a un peu trop effacé toutes les saillies ; je ne puis trouver, comme Winckelmann, que ce soit là le signe d'une existence divine. Winckelmann ne connaissait pas Phidias ; en présence des marbres du Parthénon, il eût vu que l'art, dans sa perfection, s'y prenait autrement, idéalisant au lieu de supprimer, traitant les formes humaines avec largeur, mais avec fidélité. Je trouve quelque chose de ce grandiose vrai dans le torse d'Hercule, dont le vieux Michel-Ange, presque aveugle, venait palper les contours. Hercule, c'est toujours la force ; ici c'est la force au repos !

« Et Pallas, la Pallas de Velletri, cette vierge froide et armée, le front chaste, la bouche presque dure au premier coup d'œil, mais qui, lorsqu'on s'est accoutumé à la contempler, prend peu à peu un air de douceur ; n'est-ce pas la sagesse ? Enfin, la beauté elle-même, avec la grâce, le charme, tout ce qui enivre le cœur et les sens, n'a-t-elle pas trouvé sa ravissante image dans cette création tant variée de l'Aphrodite grecque ? Qu'elle soit demi-vêtue et tordant ses cheveux ruisselants de l'eau de la mer ; qu'elle soit accroupie ou se faisant un voile de ses



main, l'art antique, en personnifiant la volupté, n'a jamais oublié de lui laisser la pudeur... — Et l'amour, ajouta Christian, l'amour ne fut pas toujours pour le statuaire cet adolescent qui tend son arc avec un malin sourire, ainsi que vous le voyez reproduit d'après Praxitèle; c'est aussi ce jeune homme au front baissé, au regard profond et presque triste que vous avez remarqué à côté de l'Ariane.

« La sculpture des anciens, qui, en général, repousse les expressions violentes, parce qu'elles troublent la beauté, a cependant exprimé une terrible douleur dans le Laocoon, comme la tragédie antique dans Philoctète.

« Toutes les qualités morales de l'humanité ne sont-elles pas écrites dans les portraits des hommes célèbres? Les grandes individualités de l'histoire ne sont-elles pas vivantes dans les bustes, dans les statues, où la sculpture met en saillie, avec une incroyable puissance de vérité, le trait dominant de l'âme et du caractère?

« Voyez Homère; c'est l'effigie du génie poétique lui-même. Étudiez ces visages d'orateurs, l'énergie concentrée de Démosthène, la vivacité ingénieuse et la mobilité inquiète de Cicéron, l'ampleur et la sérénité

trionphante de Sophocle. Parmi les hommes d'action, la rudesse farouche et qu'on sait inflexible du premier Brutus ; la résolution fiévreuse du second ; la perversité d'Octave contenue chez Auguste ; la vanité, tantôt béate, tantôt féroce chez Néron ; la gloutonnerie et la cruauté chez Vitellius ; la prudence calculée et le mépris railleur chez Vespasien ; l'honnêteté chez Nerva, Trajan, Marc-Aurèle ; l'esprit et la méchanceté chez Adrien ; toutes ces vertus et tous ces vices, ne les lit-on pas sur ces biographies de marbre ? Témoins incorruptibles ; elles confirment l'histoire ou la rectifient !

« L'art qui a produit tout cela est, il faut en convenir, l'art païen ; qu'on me permette donc de l'honorer, j'allais dire de l'adorer !.....

— On ne vous le permettra pas, monsieur, dit la comtesse avec vivacité ; à cet enthousiasme, un peu exagéré, on vous opposera le Moïse et le Christ de Michel-Ange ; on vous priera de venir admirer les tableaux et les fresques du Vatican ; en leur présence vous conviendrez que les anciens n'ont pas tout exprimé. »

Ils arrivèrent aux loges de Raphaël ; on

n'avait pas encore donné à ce portique élégant un air de serre chaude en coupant avec des châssis à petits carreaux ces arcades charmantes à travers lesquelles l'œil embrassait librement l'horizon ; alors la discussion recommença. On fut vite d'accord pour louer ces décorations nées d'un caprice exquis, d'une fantaisie sans autre règle que le goût, ces mille et une nuits de la peinture.

« Pourtant, observa la baronne, ces arabesques sont encore un emprunt fait à l'antiquité.

— Ce n'est pas l'antiquité, dit M^{me} de Wédel, qui a fourni aux élèves de Raphaël ces scènes bibliques, d'une si gracieuse naïveté, et à Raphaël lui-même, Dieu domptant le chaos et refoulant de ses deux bras la nuit primitive ; Dieu traçant du doigt, sur le globe qu'il vient de former, le contour des mers ; Dieu poussant d'une main le soleil et de l'autre la lune dans l'espace !

— Hum ! murmura sa tante, il y a peut-être ici un souvenir de Jupiter Olympien : je veux bien que Raphaël ne se soit pas inspiré de l'antiquité ; mais il a demandé à Michel-Ange le modèle de ses sibylles de la Pace et de son prophète de Saint-Augustin.

— J'en conviens, répondit M^{mo} de Wédel ; Raphaël, aussi grand que le géant de l'art quand il est purement lui-même, Raphaël, le jour où il a été imitateur, a été vaincu. — Allons donc voir la Sixtine. »

Et ils entrèrent dans ce lieu formidable. Là, ils se trouvèrent en présence du jugement dernier ; de ces terreurs certaines de l'enfer chrétien, auprès desquelles les vagues craintes du Styx et du Tartare n'étaient rien. Là, il ne s'agit pas du supplice rigoureux de quelques coupables célèbres, Sisyphe, Ixion, Tantale, mais de tortures éternelles, préparées pour la majorité de l'espèce humaine. Christian jugeait ce dogme contraire à la bonté de Dieu et disait : « En vérité, je cherche vainement ici la majestueuse sévérité du Christ dans ce geste plein de colère, qui semble précipiter les pécheurs ; j'y vois plutôt un Jupiter foudroyant !

— Mais la Vierge, si émue de compassion et d'épouvante, reprenait M^{mq} de Wédel, n'est-ce pas l'image de la miséricorde céleste ?

— Et Caron, vous ne le trouverez pas chrétien, j'imagine, s'écria la baronne, Caron pressant à coups de rames les réprouvés ! sa barque n'a rien que de mythologique ! Dante,

qui a donné ce motif étrange au pinceau de Michel-Ange, l'avait pris, je crois, chez Virgile !

— C'est un détail, interrompit Christian ; mais l'ensemble de la composition respire une sublimité de terreur que l'antiquité ne pouvait concevoir. Ce pêle-mêle de damnés tombant dans le gouffre de la réprobation divine, et surtout le désespoir empreint sur la face de ce damné qu'un démon entraîne par les pieds, produisent, quoi qu'on en ait, un frisson d'horreur. Ces personnages de la voûte, ces figures surhumaines disposées avec une si incroyable puissance ; et Dieu, apporté par un tourbillon, venant toucher du doigt Adam qui se soulève étonné de vivre, où cela est-il dans l'art antique ?

« Mais, je le répète, à la vue de cette scène terrible qui se passe au fond de la Sixtine, je ne puis reconnaître que la férocité du moyen âge, la fureur et la vengeance ! »

Ces sombres pensées attristaient la comtesse ; pour en distraire Christian et sa tante, elle les attira devant la *Transfiguration*.

« J'avoue, dit Christian, que, parmi les chefs-d'œuvre de Raphaël, ce n'est pas celui-là qui me ravit le plus. Voilà d'admirables

figures d'apôtres et de femmes ; mais les traits de cet homme, qui tient l'enfant pos-sédé, me paraissent vulgaires , et ce bras, levé, droit et raide, barbare. J'aime mieux la Vierge de Foligno !

— De grâce, levez les yeux, dit la comtesse avec ardeur, et regardez le Christ rayonner dans sa gloire ; peut-on imaginer plus de sérénité et de douceur ? N'a-t-il pas l'air d'appeler et de bénir tous les hommes, et de les appeler tous, tous, monsieur Christian ?

« La partie supérieure du tableau est d'une ineffable beauté ; la lumière qui enveloppe la Transfiguration du Christ est elle-même transfigurée. Les apôtres prosternés n'osent la contempler, et celui d'entre eux qui veut le tenter voile de sa main ses yeux éblouis. Si tout ici n'atteint pas la perfection, conduisez-nous dans les Stanze ; là, nous verrons le dernier effort, le suprême élan de l'art chrétien. »

Ils traversèrent la première chambre sans beaucoup s'y arrêter, malgré de grandes beautés de détails.

« L'incendie du Borgo n'égale point le reste ; une partie de cette fresque a pour auteurs les élèves de Raphaël, dit Christian ;

avançons de quelques pas, voici l'*École d'Athènes*.

— C'est une assemblée de philosophes, murmura la baronne.

— L'*École d'Athènes* est une œuvre admirable, madame. Quelle simple et magnifique ordonnance que celle de ces personnages si bien mis en rapport entre eux. Devant le péristyle du temple de la sagesse, Aristote et Platon debout dominant les philosophes, dont ils sont les chefs et dont ils personnifient les deux tendances ; à leurs pieds, sur les degrés, les uns sont isolés comme Diogène, qui étale fièrement sa nudité et son dédain ; les autres forment des groupes merveilleusement conçus, comme ceux qui entourent Socrate ou qui se penchent pour suivre les figures que trace Archias. Ces diverses attitudes sont choisies avec une prodigieuse habileté. Il suffirait d'apercevoir ce jeune homme, assis auprès d'une colonne, écrivant sur ses genoux, pour retrouver Raphaël tout entier.

— Sans doute, dit la baronne ; mais vous ne me montrez que des sages païens. Au plafond, voici le Parnasse ; puis Homère, Virgile, Pindare, Horace, Properce, Ovide et

Sapho ; je ne vois de chrétien que le Dante.

— Raphaël, madame la baronne, avait à représenter les quatre facultés ; la Poésie est figurée naturellement par le Parnasse, où il fallait bien mettre Apollon et les muses ; à la poésie se rapportait aussi le combat de ce dieu avec Marsyas et les suites de ce combat.

« Mais retournez-vous, madame ; vous venez de voir la Philosophie caractérisée par ses plus illustres interprètes ; voici la Théologie et ses plus grands docteurs ; cette assemblée des Pères de l'Église et de leurs successeurs, scrutant les mystères de l'essence divine, c'est peut-être, pour moi, l'ouvrage par excellence du maître. Vous savez le débat qui s'est élevé à l'occasion de sa première et de sa seconde manière ; on a même été jusqu'à appeler celle-ci la décadence de Raphaël, et il s'agissait de l'époque où il a produit la *Transfiguration* ! En effet, il y a dans ses premières œuvres un sentiment d'une adorable naïveté que plus tard tous les progrès de l'art n'ont pu remplacer ni faire oublier. Eh bien, je trouve que dans cette fresque, appelée la Dispute du Saint-Sacrement, Raphaël, qui n'est plus le disciple de Pérugin,

mais déjà le peintre incomparable, a encore ce charme simple de l'ancienne école. Voyez, au sein de la glorieuse Trinité, si le Christ n'est pas plus divin de mansuétude et de majesté que dans la *Transfiguration* ! Harmonie dans la couleur comme dans l'ordonnance ; noblesse et candeur dans la composition ; effet général plein de sublimité ; telles sont les qualités qu'offre réunies cette fresque de la Théologie qu'on a tort de nommer la Dispute du Saint-Sacrement, car ces hommes ne disputent pas, ils méditent et contemplent.

« L'admiration se soutient et s'accroît peut-être encore dans la troisième chambre où Raphaël a voulu peindre l'Église triomphant de ses ennemis et de ses persécuteurs.

« C'est d'abord saint Pierre prisonnier, délivré par un ange ; remarquez, je vous prie, celui qui le conduit, et dites-moi si l'on fut jamais plus céleste ?

« Voyez Héliodore chassé du temple, poursuivi par un envoyé terrible de la colère de Dieu, tandis que le premier était un messenger secourable de sa miséricorde, de quel vol impétueux, irrésistible, cette figure est lancée à travers l'espace !

« Voici saint Léon arrêtant Attila, qui marche contre Rome ; gardons-nous de répéter les déclamations ordinaires sur Attila qui se trouble à l'aspect d'un vieillard : non, ce n'est pas le pape que regarde Attila avec effroi ; ce sont les apôtres saint Pierre et saint Paul qui lui apparaissent. Dans la composition primitive de cette fresque, le pape ne se trouvait pas ¹ ; Raphaël ajouta plus tard l'image de Léon le Grand, par une de ces allusions à l'histoire contemporaine, qui abondent dans les peintures, et dont plusieurs se rapportent aux invasions des Français en Italie : ainsi près d'Héliodore, chassé du temple, il a placé Jules II, porté sur sa chaise pontificale, et représenté encore une fois ce même pontife agenouillé devant l'autel où vient de s'accomplir le miracle de Bolsen ². L'art chrétien se manifeste ici sous ses formes les plus pures et les plus élevées ! »

La comtesse était heureuse des paroles de

1. Un dessin, qu'on peut voir à Paris, en fournit la preuve.

2. On place ce miracle au XIII^e siècle : l'hostie, devenant tout à coup sanglante, montre à un incrédule la vérité du dogme de la présence réelle.

Christian. Il n'avait contre le catholicisme ni les préjugés protestants ni les préjugés philosophiques ; il pouvait donc, lui aussi, passer de l'admiration à la foi !

CHAPITRE IX

LES MURS DE ROME L'AVEU, LA SEPARATION

C'était le dernier jour de l'année, un dimanche, M^{me} de Wédel sortant de *Saint Andrea delle Fratte*, la baronne revenant du service protestant célébré hors la ville, trouvèrent chez elles M. Olassen qui les attendait. Le temps était magnifique, la douairière voulut en profiter pour faire le tour des murs de Rome. Ces murs sont, en effet, une des curiosités de Rome : l'histoire est écrite dans leur structure de différents âges.

Ces vieux remparts de brique, que l'on côtoie en suivant un chemin ombreux, à travers de nombreuses anfractuosités, offrent des points de vue curieux.

Là, si l'on étudie avec un peu d'attention une grande muraille dont la première con-

struction date de l'empereur Aurélien, on reconnaît les substructions de la villa des Domitius, où le corps de Néron fut apporté la nuit et caché dans la sépulture de famille. Mais ce qui frappe le plus l'imagination, c'est un monceau de blocs grossiers entassés sans ordre. Une ouverture faite à cette place dans la muraille de l'empire avait été bouchée à la hâte par Bélisaire avec des pierres prises au mur qui remontait au temps des rois. En présence de ce témoin d'une défense énergique, on assiste à l'effort suprême de Rome qui, abandonnée par ses empereurs, se voit, à son dernier moment, comme obligée de retourner à ses vieux rois et de demander aux remparts étrusques une protection contre les Goths. Ici se touchent les deux termes de sa destinée et, pour ainsi dire, les deux bouts de son histoire.

Ailleurs on voit la trace de la décrépitude et les informes constructions du ^{viii}^e siècle, composées de briques empâtées dans des lits énormes de ciment, mêlé à de petites pierres et à des fragments de marbre.

Cette fois, ce ne sont plus les barbares repoussés par Bélisaire qui reparaissent ; mais c'est la barbarie elle-même qui fait invasion et

atteint son apogée. Déjà, au ^{xii}^e siècle, on remarque des morceaux de tuf disposés horizontalement et régulièrement taillés pour imiter et remplacer les briques qu'on ne sait plus fabriquer. C'est un commencement de Renaissance. Les armes des différents papes qui, depuis le ^{xv}^e siècle jusqu'à nos jours, ont réparé les murs de Rome attestent qu'une nouvelle puissance, reprenant l'œuvre de l'ancienne civilisation, protège et restaure ses monuments. On arrive ainsi jusqu'aux meurtrières percées, en 1849, afin de défendre la ville contre les Français, et qu'on a bouchées avant qu'elles aient servi.

Christian avait peine à fixer son attention sur Aurélien, Honorius, Bélisaire, sur les papes du moyen âge ou des temps modernes.

Regardant toujours M^{me} de Wédel, distraite elle-même, il finissait par répondre sans suite aux interrogations dont la douairière l'accablait.

« Vraiment, chère enfant, déclara l'excellente tante légèrement désappointée, tu ne fais guère honneur à un maître aussi érudit que le nôtre, tu viens de confondre l'empereur Honorius du ^{iv}^e siècle avec le pape Honorius du ^{xiii}^e. Je le vois, nous avons assez

d'antiquités; d'ailleurs devant ces grosses pierres il y a de l'humidité, gagnons la campagne. »

Christian se sentit heureux alors que, tournant le dos à Rome, il prit avec ces dames le chemin de San Lorenzo. Au bout de quelques minutes on n'apercevait plus que cette église isolée, la tour carrée de son clocher, un beau pin parasol qui s'incline au-dessus de la route; en face, l'horizon d'azur.

La baronne n'entrant pas, cette fois, dans l'église, fit arrêter la voiture au pied d'une gracieuse colline. « A présent, dit-elle à sa nièce, accepte le bras de M. Olassen, va te réchauffer en marchant au soleil tandis que je me reposerai ici et lirai la description de ce que je viens de voir. »

Dans cette promenade solitaire, on ne parle plus d'Honorius; mais un aveu passionné s'échappe des lèvres du jeune homme... Lina n'est pas libre; elle doit interdire désormais sa présence à l'amoureux imprudent.

« Suis-je assez insensé, se répète nuit et jour Christian, comment ai-je osé déclarer mon fol amour à celle qui ne pouvait m'entendre! Elle me chasse et je l'ai mérité. Que vais-je devenir! Quitterai-je l'Italie, retournerai-je à Drontheim? Non,

je resterai, j'irai, je marcherai parmi les souvenirs auxquels le sien est uni. Sans la chercher, sans lui désobéir, peut-être la rencontrerai-je ! »

Et, sa résolution prise, Christian recommence ses courses.

Il se dirige d'abord vers la Roche Tarpéienne, non pour songer à Manlius, mais pour se trouver avec ses amis du Capitole, les Allemands, cette colonie de savants, cette Académie ouverte à tous, où l'on fait des travaux, des lectures intéressantes. Mais son esprit n'était pas à la science. Descendant alors au Forum, il avise une porte ouverte, des escaliers délabrés qu'il monte et arrive sur une esplanade plantée de choux et de *brocolis*. C'était là le mont Palatin ! dérision ! C'était le séjour d'Evandre, le berceau de Rome. Cette colline a été Rome tout entière!...

Les lieux sont comme les livres et les hommes, ils ont leur destinée.

« *Habent sua fata!* La mienne était de venir du fond de la Norvège apporter un malheur obscur au sein de toutes ces désolations célestes.

« Égoïsme du cœur humain ; combien cette immense tristesse qui m'entoure me touche

peu ! Que sont pour moi les ruines de tant de siècles à côté des ruines de mon bonheur d'un jour ! Je ne sens leur mélancolie que parce qu'elle s'unit à la mienne !

« Voilà le beau quartier de Rome aux derniers temps de la République. Ceux qui vivaient dans ces habitations disparues ont aimé, ont souffert ! Cicéron a pleuré ici sa fille Tullie ; puis la République est morte comme Tullie ; puis les empereurs sont venus et leurs palais, croissant démesurément avec leur monstrueuse puissance, ont envahi le Palatin. A la maison de l'hypocrite Octave, devait succéder la demeure moins modeste de Tibère ; au vaste palais où s'étalait Caligula, la gigantesque maison dorée de Néron dont j'aperçois les débris à demi masqués par un kiosque chinois. Un Anglais a osé bâtir *ça* ! poussant aussi loin qu'elle peut aller l'insolence du ridicule ! »

Christian goûtait un plaisir amer à voir cette construction grotesque ; elle donnait un objet extérieur à l'irritation qu'il éprouvait contre lui-même, contre Auguste, contre Tibère, Caligula, Néron et ce pauvre diable d'Anglais.

Ah ! si M^{me} de Wédel eût été présente !

comme il aurait oublié les cruautés des empereurs romains et pardonné à l'insulaire!

Avec elle il se serait arrêté longtemps en silence à regarder les arcades déchirées de la basilique de Constantin, les cimes abandonnées de l'Aventin; l'un et l'autre auraient suivi de l'œil le moine attardé, marchant sur la voie antique qui conduit du Colisée à l'arc de Titus. Mais, sans attendre davantage, le promeneur désolé se retira, ne voulant pas admirer seul les merveilleux effets du soleil couchant.

« Dans l'état où est mon âme, pensait Christian, la religion pourrait la soutenir et la consoler. Je ne suis pas un impie, je crois à ma manière : Dieu se manifeste à moi dans ma conscience, je ne suis pas de ceux qui n'espèrent rien après la mort. Je me sens pénétré de respect pour le christianisme; mais je ne suis ni protestant ni catholique.

« Que je regrette de n'être pas catholique à Rome! Qu'il doit être doux de s'agenouiller avec foi dans ces églises où je vais en curieux! Souvent un sentiment que je crois meilleur m'y ramène le soir, quand les cierges brûlent sur l'autel, ou que des lampes suspendues sous les voûtes apparaissent au milieu des

ténèbres. Alors je reste là des heures, appuyé contre un pilier, écoutant le chant d'un fidèle, les psalmodies des moines invisibles ou bien observant quelque jeune fille en prière, quelques mendiants plus heureux que moi, car ils demandent à Dieu de soulager leurs misères et croient fermement qu'ils seront exaucés.

« J'ai vu à la Propagande dire à la fois la messe dans tous les rites que l'Église romaine admet pourvu qu'on l'admette elle-même. C'est une tolérance sage et qui a de la grandeur : l'Église souffre la liberté dans tout ce qui est de la discipline et ne touche point au dogme. Cette unité fondamentale, qui embrasse tous les rites et adopte tous les langages, me frappe et me touche. Il me semble que, si j'embrassais une communion chrétienne, je me ferais catholique. Une fois le joug de l'incompréhensible accepté, pourquoi ne pas l'accepter tout entier ?

« J'y penserai. »

CHAPITRE X

LA PROPAGANDE
BÉNÉDICTION DES ANIMAUX
EFFORTS DE CHRISTIAN VERS LA FOI
MONSIGNOR LUBINI

Christian, plus affligé que jamais de son exil, semblait cependant moins révolté; s'efforçant de se laisser aller au cours ordinaire de la vie, il s'était, comme nous l'avons dit, rapproché d'anciens camarades d'Université fort négligés par lui durant les premiers mois de son séjour à Rome. La plupart de ces jeunes gens, peintres, sculpteurs ou archéologues, pour fêter le retour d'un infidèle, l'entraînèrent dans des courses agréables et studieuses aux environs de la ville. Touché de ce cordial accueil, si Christian ne partageait pas l'entrain, la gaieté de ses compatriotes, il se gardait bien d'en gêner l'expression.

De son côté, la comtesse, espérant donner un but utile à ses journées, s'enquérail de toutes les œuvres pieuses, de toutes les associations bienfaisantes; ces circonstances lui valurent des relations nouvelles; elle connut ainsi la princesse Zalikoff, dame russe dont la jeunesse avait été ce qu'on appelle, poliment, orageuse; elle était à présent lancée dans la plus haute dévotion, amie intime de quelques prélats, et plus d'un cardinal ne parlait d'elle qu'avec édification. Convertir était sa passion; dès qu'elle eût appris que la baronne de Wédel était protestante, elle jura de la faire entrer dans le giron de l'Église.

Rien n'est aussi respectable qu'une conversion sincère, surtout quand elle est accompagnée de sacrifices; chaque jour Rome en voit de nobles exemples : des hommes, qui possédaient en Angleterre de magnifiques prébendes, ont renoncé à leurs richesses pour obéir à leur foi; des femmes ont accepté résolument l'anathème qu'a prononcé sur elles un fanatisme de famille... On ne saurait entourer de trop de vénération ces triomphes de la conscience sur l'intérêt. Malheureusement il y a partout des gens pour qui le prosélytisme est une véritable manie;

ils sont à la poursuite des âmes comme le chasseur à la poursuite du gibier; l'amour-propre, qui prend tant de déguisements, adopte parfois celui-là; on compte avec un certain orgueil ses conquêtes spirituelles; si le besoin d'expier quelques erreurs de jeunesse vient se joindre à cette ardeur de propagande, on se flatte de racheter, par la conversion du prochain, les années pendant lesquelles on a différé la sienne, et puis, ces entreprises deviennent une affaire, font une situation; c'est un peu de la diplomatie, un peu de la conspiration. Les femmes, qui sont exclues de ces deux carrières politiques et qui excellent dans les qualités qu'elles exigent, ne peuvent résister à la tentation.

M^{me} Zalikoff était une de ces missionnaires de salon qui ont l'art de faire intervenir les questions les plus graves au milieu des conversations légères du monde, en profitant adroitement de toutes les ouvertures pour pénétrer dans la place. Elle commença par gagner le cœur de la comtesse en lui faisant connaître des misères intéressantes et en lui témoignant, avec la vivacité séduisante des femmes de son pays, une sympathie qui ressemblait à de l'amitié.

M^{me} de Wédel possédait l'ardeur naturelle aux converties; mais, ayant été elle-même victime de l'intolérance en Suède, elle avait pris l'horreur de la controverse. Son esprit droit et ferme se révoltait contre de petites pratiques, de puériles croyances indignes de la majesté de la religion.

Persuadée que la dévotion, souvent aveugle, de M^{me} Zalikoff était sincère, Lina la laissait parler prédictions, extases, miracles même.

C'étaient surtout les conversions éclatantes opérées par elle qui étaient le thème favori de la princesse; sur ce sujet, elle ne tarissait pas. M^{me} de Wédel savait où tendaient ces insinuations et, jalouse de la tranquillité de sa tante, elle s'appliquait à écarter les entretiens délicats, ce qui n'était pas toujours facile, entre les provocations d'une catholique exaltée et les saillies d'une rigide protestante.

La fête de saint Antoine et le compagnon que lui a donné la légende ne pouvaient échapper aux épigrammes de cette dernière : les gens de la campagne amènent ce jour-là, pour recevoir la bénédiction du saint, des troupeaux de bœufs, de moutons et de ces

quadrupèdes dont le nom n'est poétique que dans l'*Odyssée*. Tout le monde va faire bénir les chevaux de sa voiture; on voit venir en grande pompe ceux de la poste, les mules du pape et les écuries des princes romains. La haridelle qui traîne un simple fiacre ou la plus modeste *caratella* porte des panaches, est ornée de fleurs, de rubans et de pompons de diverses couleurs. Un prêtre, debout sous la jolie porte cintrée de l'église de Saint-Antoine, dit une courte prière et bénit, d'un signe de croix fait avec le goupillon, les animaux qui s'arrêtent à quelques pas de lui; un enfant de chœur vient chercher l'offrande de ceux qui les conduisent¹.

Les exercices publics du collège de la Propagande n'excitaient pas moins la verve critique de la maligne tante : les jeunes gens qui se destinent aux missions se font entendre, l'un après l'autre, en différents idio-

1. Ce spectacle rappelle un bas-relief antique représentant un sujet analogue; on voit, sur ce bas-relief, un paysan amener une vache à un prêtre debout devant une chapelle, tenant un goupillon, et, par une conception assez naïve du sculpteur, l'animal boit dans le vase où est contenue l'eau lustrale dont on doit l'asperger; rien n'y manque, pas même l'offrande du paysan, laquelle consiste en une oie.

mes; ils viennent sur l'estrade prononcer, avec un accent souvent burlesque, des paroles inintelligibles aux spectateurs, car on ne peut dire aux auditeurs.

« Cette exhibition polyglotte me choque, disait la baronne; je ne puis juger de la pureté du copte, de l'arménien, du chinois que parlent ces messieurs; mais leur suédois est médiocre et ceux qui prétendent s'exprimer en français m'ont paru venir en droite ligne de Genève ou de Marseille; quant au syriaque mis en musique, il rappelle les concerts que donnent les chats de gouttière, et le Tamoul chanté a eu le même succès que le Tamoul déclamé. »

La comtesse souffrait d'entendre attaquer par le côté plaisant une institution si belle. Elle trouvait digne d'admiration cet hommage rendu à Celui qui a dit que son nom serait célébré dans toutes les langues de la terre. Elle se sentait émue en voyant ces jeunes hommes, de patries diverses et lointaines, se préparer à évangéliser le monde au prix de leur sang.

La baronne, poussée à bout par des raisons qui avaient l'inconvénient d'être bonnes, s'en prit à ce mot *Propagande* et, s'emportant

contre les gens dont la rage est de convertir leur prochain, quand ils feraient bien mieux de s'amender eux-mêmes, il lui arriva de dire : « Sans ce besoin de troubler les autres dans leurs croyances, on n'eût pas fait de toi une catholique; on ne t'aurait pas enseigné une religion qui t'oblige à damner ta tante; tu serais, comme moi, une bonne luthérienne; nous prierions ensemble; il n'y aurait pas un Père Geronimo pour te confesser, pour te diriger; un capucin n'aurait pas tes confidences et ne prendrait pas sur toi plus d'empire que celle qui t'aime comme sa fille! »

Un regard de tendre reproche arrêta subitement ce long discours; les deux femmes s'embrassèrent; la baronne s'accusa d'être une acariâtre entêtée, mais n'en conserva pas moins son antipathie pour cette manie de convertir, incommode en général et intolérable chez M^{me} Zalikoff en particulier.

Pendant que les journées de ces dames se passaient ainsi, Christian parcourait les églises, que la piété de la comtesse avait pour lui consacrées; à chacune d'elles est attaché, soit un souvenir historique, soit une légende. A Saint-Grégoire, il vit la chaise épiscopale du saint et la table où il donnait à

souper, en mémoire de la Cène, à douze mendiants¹. Il se plaisait à regarder les degrés d'une espèce d'amphithéâtre où le fondateur de l'ordre de l'Oratoire, saint Philippe de Néri, enseignait les enfants. Bien des tombeaux de papes rappelaient les plus hautes vertus et d'importants services rendus à la civilisation, aux lettres, aux arts; mais il cherchait inutilement celui du plus illustre représentant de la papauté, de Grégoire VII, qui gouvernait la chrétienté, déposait les empereurs, tout en subissant les violences de Branca Leone; ce grand homme qui mourait dans l'exil en disant : « Je meurs parce que j'ai aimé la justice. » Sa tombe manque à Rome; il faut l'aller chercher à Palerme, d'où il semble répéter comme Scipion : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os! »

Christian s'intéressait au monument de Nicolas V, cet homme qui, né dans la position modeste de précepteur, avait été, par sa science, élevé jusqu'à la papauté; à celui de Pie II, ingénieux auteur d'un roman latin, qui devait terminer sa carrière en prêchant la

1. La légende dit qu'un jour le pontife étonné compta treize convives à cette table; un ange était venu s'asseoir au milieu d'eux.

croisade contre les Turcs. Il éprouva un sentiment de respect en passant devant l'image de Pie VII, aussi grand dans la captivité par sa force d'âme que le despote qu'il avait sacré se montra petit par ses folles rigueurs.

D'autres tombeaux rappellent des souvenirs moins chrétiens : l'ambitieux et avide Boniface VIII; Innocent VIII, pensionné par Bajazet pour être le geôlier du malheureux prince Zizime; Alexandre VI, dont la mémoire, sagement enfoncée avec sa statue dans les cryptes de Saint-Pierre, reparaît dans les salles merveilleuses de l'appartement Borgia, où le Pinturicchio a représenté cet indigne souverain et, sous les traits de la Vierge, sa maîtresse, la Vanozza; Paul II, qui persécutait les gens de lettres soupçonnés de paganisme, les punissait d'un crime imaginaire par l'exil ou la mort et faisait donner la question au docte historien des papes, à Platina; Clément VIII, qui livra à la torture et qui fit exécuter une jeune fille de quinze ans, la Cenci, à laquelle on eût peut-être pardonné d'avoir tué un père qui voulait la déshonorer, si les neveux du saint-père n'eussent convoité les biens des Cenci!

Quand à l'histoire succédait la légende,

Christian, auprès de M^{me} de Wédel, avait écouté plus d'une fois avec complaisance des récits poétiques et merveilleux; aujourd'hui, loin d'une chère présence, son âme, froissée par la douleur, s'était refermée aux sentiments indulgents et doux; les invraisemblances ridicules et superstitieuses l'impatientaient, l'irritaient. Avouons pourtant, en dépit de la sévérité de notre amoureux désolé, que la légende, dans sa forme naïve et gracieuse, offre presque toujours un symbole populaire d'une vérité ou d'une vertu chrétienne qui rappelle la miséricorde divine.

Christian ne se lassait pas de la grande impression qu'il recevait à Saint-Pierre. Il oubliait les détails, trop souvent médiocres, et il se pénétrait de ce qu'il avait entendu dire à M^{me} de Wédel : « Que l'immensité convient au temple du Dieu infini. »

Il revoyait successivement la sombre et splendide église d'Ara-Coeli¹; la jolie basilique de Saint-Marc avec ses porphyres nuancés;

1. A cette église se rattache encore une légende : la sibylle aurait prédit à Auguste, au faite de sa puissance, préparée par le meurtre et conservée par la ruse, l'avènement de la force morale qui devait ravir à ses successeurs l'empire usurpé du monde.

l'imposante église de Sainte-Marie *in Trans-tevère*; le temple de la Fortune virile, devenu l'église de Sainte-Marie-l'Égyptienne; celle où le culte rendu à deux médecins arabes, saint Côme et saint Damien, remplace le culte de ces chefs de brigands : Romulus et Rémus.

Dans les monuments qu'on a le plus gâtés en les modernisant, il reste presque toujours l'antique arrangement des colonnes ou un ambon¹ byzantin, même une mosaïque des premiers siècles : c'était assez pour que Christian retournât en esprit jusqu'à ces âges reculés dont il semblait chercher de temps en temps à partager la foi; il s'indignait du mauvais goût qui avait mutilé ou voilé la physiologie des édifices; il eût volontiers déchiré les oripeaux qui, chaque jour de fête, cachent les marbres précieux, détruisent l'effet des peintures, et les chiffons dont on affuble les plus belles statues de la Renaissance; il ne pouvait pas pardonner à ceux qui, au xviii^e siècle, ont enfoui sous d'énormes piliers les vieilles colonnes de Saint-Jean-de-Latran,

1. Chaire élevée dans l'église, placée entre la nef et le chœur.

comme pour dérober au jour les titres antiques du catholicisme dégénéré. Les églises, bâties depuis la fin de la Renaissance, lui paraissaient, malgré la splendeur de leurs matériaux (volés aux monuments romains), sans beauté d'art et sans caractère religieux.

Le but secret de toutes les courses de Christian, de ses recherches, de ses méditations, était M^{me} de Wédel; une idée l'obsédait chaque jour davantage : « Si je me rapprochais d'elle par une croyance commune dans les choses invisibles, par une même espérance au delà du tombeau?... » Des raisonnements théologiques ne pouvaient satisfaire son esprit, car il n'avait jamais compris que, là où la raison ne sait atteindre, elle puisse affirmer; mais il désirait être convaincu, et, ce que des arguments dogmatiques étaient impuissants à lui démontrer, il se sentait plus disposé à le recevoir de la tradition si l'histoire n'y était pas contraire.

Les lectures qu'il entreprit sur le christianisme et sur l'Église catholique le conduisirent naturellement dans les bibliothèques, particulièrement à la Minerve; il avait travaillé là, quelquefois, à côté d'un élégant monsignor; des politesses s'étaient échangées

entre lui et cet ecclésiastique; un jour, comme il se levait brusquement après un de ces moments de contemplation fixe et de distraction inconsciente qui venaient trop souvent interrompre ses études, le prélat mit une certaine coquetterie à le retenir par l'attrait de sa conversation; avec une extrême courtoisie, il lui donna plusieurs renseignements, indiqua différents ouvrages où étaient traités les sujets qui semblaient l'intéresser. A la Minerve, pas plus qu'au Vatican; on ne les livrait à personne, parce qu'ils étaient à l'index. Monsignor Lubini avait, ainsi que les membres du clergé romain, la permission de transporter ces livres chez lui; sans les prêter, il pourrait expliquer et montrer à Christian des passages curieux; le jeune homme promit d'aller voir monsignor Lubini le lendemain matin.

Monsignor Lubini était un homme d'une quarantaine d'années; il devait son titre à une charge domestique auprès du pape. Zélé convertisseur, comme la dame russe, mais plus mesuré, plus habile, moins prodigue de ses efforts, les réservant pour des incrédules de choix. Il avait observé Christian depuis plusieurs semaines, remarqué la nature de ses

travaux, ses fréquents accès de rêverie ; grâce au commentaire du bibliothécaire, il savait que cet étranger était riche et Norvégien. Sa fortune en faisait un personnage important, et monsignor Lubini n'avait jamais converti de Norvégien ! Déjà le prélat se comparait intérieurement à saint Auschaire allant évangéliser les nations scandinaves et se voyait marchant sur les traces de ce missionnaire du x^e siècle, sans quitter sa douce et oisive vie de Rome.

A peine sorti de la bibliothèque, Christian avait éprouvé une certaine contrariété de l'engagement qu'il venait de prendre ; mais, le rendez-vous accepté, il était trop poli pour y manquer. Il arriva donc chez monsignor assez mécontent de se trouver là et résolu à se maintenir sur une défensive tout italienne ; son caractère franc et ouvert se prêtait mal à une telle diplomatie, et puis monsignor Lubini était si obligeant, si empressé, il avait un air de si parfaite bonhomie ! et celle-ci n'était pas jouée, car, chez les Romains, elle se mêle parfois à l'extrême finesse et à l'esprit d'intrigue. Au bout d'un quart d'heure de conversation sur quelques pages tirées des volumes du prélat et choisies

par lui avec à-propos, le candide enfant du Nord en avait dit assez pour que l'adroit convertisseur eût deviné qu'un autre sentiment que l'intérêt théologique l'invitait à ses recherches. Monsignor se garda d'effaroucher ce commencement de confiance involontaire; il cessa bientôt de parler controverse, causa en homme du monde de Rome, de la société qu'elle réunissait cet hiver-là, et, parmi les noms des étrangères, arrivées depuis trois ou quatre mois, jeta ceux de la baronne et de la comtesse de Wédel. Le trouble de Christian ne passa pas inaperçu; son interlocuteur savait ce qu'il voulait savoir.

La princesse Zalikoff s'était vantée à lui de ses tentatives de conversion sur la baronne; monsignor assura qu'il avait entendu faire le plus grand éloge de la tante et de la nièce, et qu'il allait bientôt leur être présenté. Ces louanges banales, venant d'un indifférent, froissaient la susceptibilité de Christian; mais se rapprocher de quelqu'un qui rencontrerait la comtesse et parlerait d'elle!... une si douce perspective était irrésistible. Dès ce moment, il prit goût au dignitaire de l'Église, le trouva fort aimable, ce qu'il était en effet, et promit une seconde visite.

En quittant Christian, le prélat alla chez M^{me} Zalikoff, qui lui avoua sa déconvenue auprès de la baronne; monsignor sourit malicieusement et fut très content d'apprendre que la douairière de Wédel voulait bien le recevoir; il s'agissait donc de paraître devant elle, non comme un apôtre cherchant à faire des prosélytes, mais comme un homme distingué, de fort bonnes manières, propre à donner l'idée de ce personnage, curieux pour une protestante, qui s'appelle un prélat romain.

CHAPITRE XI

LE MONDE DISTRACTIONS DONT LES ÉTRANGERS PEUVENT JOUIR A ROME

Monsignor Lubini plut beaucoup à la baronne : nourrie dans les préjugés du luthéranisme suédois, le plus intolérant de tous, elle ne croyait pas qu'un dignitaire de l'Église pût être autre chose qu'un ignorant et un fanatique; elle trouva un homme ayant cette sérénité que donne au clergé romain l'habitude d'un pouvoir qui, alors, n'avait pas été ouvertement contesté. Sans manquer à ce qu'il devait à son costume, il n'affectait pas un rigorisme absolu; il savait bon nombre d'anecdotes, non pas scandaleuses, mais mondaines; il les racontait avec cet esprit italien si agréable, constamment naturel et mêlé

d'imagination. En Italie, le trait est presque toujours une image.

Le prélat, déterminé à surprendre encore un secret, renouvela, vis-à-vis M^{me} de Wédel, l'épreuve tentée avec succès auprès de Christian, nomma M. Olassen dans la conversation, vanta son amabilité, ses goûts artistiques et scientifiques... En l'écoutant, la comtesse avait rougi ; il n'en fallait pas davantage pour faire supposer au monsignor que la passion du théologien était partagée. Envisageant la sympathie et les tendresses au point de vue positif, le seul que comprennent les hommes du Midi, il crut à un attachement coupable et se promit, dans l'intérêt de l'Église, et aussi en vue de sa propre gloire, de sauver deux âmes en les éloignant l'une de l'autre.

Pour les Italiens, la distraction par les objets extérieurs est une nécessité impérieuse.

L'existence retirée que menait Christian semblait au prélat une chose malsaine, favorable à l'exaltation et faite pour scandaliser les gens. Il l'engageait donc à paraître dans le monde, à suivre les théâtres, à prendre part aux divertissements de son âge, causant de cela avec une vivacité et une verve qui étonnaient le jeune homme.

« Que faites-vous de vos soirées? » lui répétait ce prêtre romain, habitué à rencontrer les étrangers, particulièrement les Français, épouvantés de ce problème difficile à résoudre. De ses soirées! Christian n'était pas embarrassé. Il allait au Forum, vide et muet, regarder ce qu'il avait regardé cent fois : les temples et les arcs de triomphe se dressant sur un ciel étoilé, les astres se couchant sur le Palatin aux clartés tranquilles de la lune; il allait voir au mont Quirinal l'obélisque par-dessus les silhouettes des deux statues héroïques entre lesquelles il s'élève. A la porte du Peuple, c'était le jet de granit du grand monument de Séthos et de Ramsès qu'il apercevait encadré de rampes et de balustrades.

Si la nuit devenait plus noire, Christian trouvait encore du charme à parcourir la ville silencieuse, à découvrir sur son chemin les grands fantômes de la colonne Trajane, de la colonne Antonine et de la fontaine de Trévi; il aimait à entendre dans une rue, qu'on dirait inhabitée, la voix fraîche d'un jeune homme qui rentre en chantant, le roulement lointain d'une voiture, ou les sons d'une guitare sortant d'un vieux palais tout enveloppé de ténèbres. Ces promenades,

il les préférait aux fadeurs de la conversation, à l'ennui d'entendre parler du prochain mariage d'un prince romain, d'une altesse allemande, du début d'une danseuse, ou de la promotion d'un camérier du pape. Il n'était pas souvent tenté d'aller au spectacle, pour voir profaner le mausolée d'Auguste par la traduction d'un mélodrame français joué en plein air, ou estropier en italien M. Scribe, qui ne peut être bien compris qu'à Paris; il prenait sa place à l'Opéra, quand on représentait les œuvres de Rossini, de Paisiello et de Cimarosa. Les Italiens ne s'étaient pas encore lassés de la mélodie, ils ne l'avaient pas sacrifiée absolument aux savantes combinaisons d'instruments de quelques auteurs modernes. En ce pays, le goût de la musique, qui est très vif, est aussi très capricieux, très exclusif, on pourrait ajouter successif; c'est une inconstance passionnée, un enthousiasme ardent qui a toujours besoin de nouveautés. La vogue d'un maître passée, à peine sait-on s'il a existé; nous avons entendu dire (à un très jeune homme, il est vrai) : « Dans l'ancien temps, il y avait Beethoven, Mozart, Cimarosa, Rossini et Donizetti. » En 1824, les Italiens n'étaient pas si oublieux de leur

gloire, ni si inconséquents dans leurs admirations.

Si Christian eût aimé les visites, l'usage d'aller les faire au théâtre, dans les loges, l'en aurait dégoûté; cette mode lui semblait le meilleur moyen de gâter la musique par la causerie, et la causerie par la musique.

Au commencement de son séjour à Rome, le seul spectacle qui lui plût était celui des marionnettes, *Burrattini*, petits acteurs de bois dont les gestes, grâce à l'art qui les fait mouvoir, sont si naturels, que, par l'effet du cadre proportionné à leur exigüité, ils paraissent vite aussi grands et presque aussi réels que des acteurs véritables.

On s'égayait alors du fameux Cassandrino, le type du bourgeois romain, avec sa poltronnerie, sa bonhomie, sa malice; mais Christian n'était plus d'humeur à rire des *laṣṣi* frondeurs de Cassandrino.

Venir dans la ville éternelle pour jouir de la société, c'est courir grand risque d'être déçu; deux ou trois familles aristocratiques ouvrent, une fois par semaine, des salons magnifiques, clubs élégants, où se réunissent de nobles hôtes; on y salue rarement ses

amis, bien plus souvent un grand nombre de *fâcheux* par excellence, malheureusement inconnus à Molière. Ces *fâcheux* sont ordinairement des touristes peu satisfaits de ce qui existe ailleurs que chez eux.

Un voyageur qui vient pour la première fois à Rome doit regarder un moment ces raouts monotones; mais quand on a vu de temps en temps défiler devant soi les épaules des princesses et les nez des princes, leurs époux, on trouve que ce plaisir n'est pas intarissable; dans ce monde dont on n'est pas et dont on n'a nulle envie d'être, on se lasse vite de former le parterre qui l'examine danser, comme faisaient en France, sous l'ancien régime, ces bourgeois admis à contempler les bals de la cour et qu'on appelait les *bayeux*.

Au milieu de ces réceptions brillantes, un danger réel vous poursuit; c'est l'occasion de faire de nouvelles connaissances, car on y a la rage de vous présenter; ceux qui n'attendent de ces présentations ni intimité ni plaisir s'en tiennent à un échange de cartes portées par des domestiques: pauvre résultat pour tant de peines.

Il y a bien peu de maisons où l'on puisse,

ainsi qu'à Paris, jouir tous les soirs d'une aimable conversation autour de la table à thé; pas de ces petits dîners charmants où une maîtresse de maison, gracieuse et spirituelle, invite quelques personnes enchantées de se rencontrer. Les grands seigneurs romains ont des commensaux, savants, gens de lettres, abbés, qui viennent partager leurs repas de chaque jour, et sont là dans une attitude légèrement inférieure, mais rien qui établisse le commerce facile et digne de l'esprit et du rang, du talent et de la richesse, des situations et des célébrités, commerce qui donne tant de prix et de piquant au petit nombre de salons qui subsistent encore chez nous.

Ce qui vaut la peine d'être aperçu à Rome, c'est la société ecclésiastique; celle-là, du moins, a un caractère particulier et une certaine importance de fait; l'accès en est difficile.

Christian eut la bonne fortune d'assister à un concert donné par une belle dame polonaise à plusieurs cardinaux et à un cercle choisi, composé surtout de prélats et d'abbés. Cette soirée, qui n'avait rien de la banalité ordinaire, lui laissa un souvenir très vif.

En entrant chez la comtesse, il avait été frappé de l'aspect qu'offraient ces grands appartements de couleurs un peu sombres, discrètement éclairés ; on s'y introduisait sans fracas, en saluant tout bas ; ces personnages noirs glissaient d'une pièce à l'autre, se formaient en groupes, dans lesquels ils causaient à demi-voix, riaient à petit bruit ou bien se tenaient çà et là isolés et silencieux.

Les cardinaux montraient envers les femmes une courtoisie pleine de condescendance et de réserve ; les femmes envers les cardinaux, une déférence dans laquelle la retenue se mêlait à l'empressement, et qui ressemblait au genre d'égards qu'on leur rendait à elles-mêmes.

Les princes de l'Église recevaient ces hommages avec une dignité paisible et souriante ; il y avait comme une sourdine à l'esprit et à l'âme.

La belle dame polonaise allait à travers ce monde, aux allures mesurées, avec une charmante impétuosité qui en faisait encore mieux ressortir l'attitude posée et prudente. Pour achever les contrastes, ces vastes pièces où se pressaient des ecclésiastiques étaient remplies de fleurs, et des abbés de la chapelle

papale chantaient tour à tour des morceaux de musique sacrée pour édifier et des duos bouffes pour amuser Leurs Éminences.

Il y a à Rome des fêtes qui sont uniques en Europe, par la grandeur des palais où l'on danse et l'assemblage des beautés de tous les pays qu'on peut y admirer. Dans ces galeries magnifiques, où mille bougies éclairent les tableaux et les fresques des maîtres, on voit paraître, au temps du carnaval, les femmes en reines, en princesses du moyen âge, en paysannes suisses, en contadine d'Albano; c'est un spectacle merveilleux, mais ce n'est qu'un spectacle.

A côté de la société indigène, il se forme parmi les étrangers une société qui offre plus ou moins de ressources, selon le hasard de l'hiver.

C'est une loterie dans laquelle il y a presque toujours de bons numéros.

Jamais la saison ne se passe sans qu'on ait remarqué plus d'un personnage important par le rôle qu'il a joué, par ses écrits, par ses actes, et qu'on est bien aise d'avoir connu. Un des grands attraits de Rome, c'est la présence des artistes; ils en sont, en quelque sorte, les vrais habitants; partis de tous les

coins de l'univers, ils viennent chercher là ce qui s'y trouve, l'aiment pour son charme et la comprennent, vivent avec ses monuments et de sa lumière.

Pour celui qui veut bien connaître ce lieu unique, rencontrer des admirations intelligentes et sympathiques, il n'y a rien de mieux à faire qu'à s'adjoindre à une colonie d'artistes. Quel vif intérêt on éprouve en s'attachant à un jeune homme dont le talent existe déjà, et qui un jour sera célèbre, à voir de près ces nobles âmes, qui, dans une position modeste, ont senti l'aiguillon de la gloire et que la gloire attend!

CHAPITRE XII

UNE SOIRÉE A L'AMBASSADE

Le doux Lubini, poursuivant ses projets, arrive, à force d'insinuations fausses, de réticences malveillantes, à faire croire aux dames de Wédel que M. Olassen, charmant homme du reste, se distrait et s'amuse loin d'elles en bien mauvaise compagnie.

Le prélat, très soucieux de se rendre agréable à la baronne, qu'il sait avide de cérémonies curieuses, insiste pour la conduire à un *recivimento* qui doit avoir lieu à l'ambassade de France : on va donner la barrette à un nouveau cardinal ; il est d'usage en pareille circonstance de ne pas envoyer d'invitations : Romains ou étrangers peuvent se présenter à leur guise au palais où se passe la réception.

La comtesse éprouve une vive contrariété à l'idée de paraître dans le monde : les calomnies que débite monsignor sur Christian lui serrent horriblement le cœur, mais elle cherche à cacher sa souffrance et cède au désir de sa tante. M. Olassen, de son côté, est obligé d'accompagner à ce *recivimento* une famille hollandaise, les Vanderkirk, recommandés par des compatriotes.

Notre ambassadeur à Rome, le duc de Laval-Montmorency, était un type aimable de l'ancienne société française; la finesse de son esprit perçait à travers des distractions fréquentes que rachetait une envie de plaire où il entrait de la bienveillance et de la coquetterie.

Parfaitement grand seigneur, heureux de l'être, de s'appeler Montmorency, il recevait avec une noble politesse, à laquelle une légère gaucherie, conséquence de son esprit distrait et de sa vue basse, n'ôtait rien et prêtait même un certain charme.

La foule se pressait dans l'immense galerie du palais Simonetti, magnifiquement illuminée. On remarquait, à côté des princesses romaines, un grand nombre d'étrangers de distinction; c'étaient lord Hastings, gouverneur des Indes; le père Gérande, revenant de Jérusalem; M^{me} Guccioli, connue par la passion qu'elle avait inspirée à lord Byron; le prince de la Paix Godoï; le cardinal Fesch. Lætitia, mère de Napoléon I^{er}; la reine Hortense, ses deux fils Jérôme et Louis, actuellement à Rome, mais toujours en deuil, ne pouvaient paraître dans le monde. En cette occasion, les princesses se montrent avec

leurs diamants héréditaires ; le public regarde ces splendides bijoux comme il regarde les tableaux célèbres ; on doit avoir admiré les émeraudes des Doria, les perles des Rospi-gliosi, aussi bien que le portrait de Clément X par Velasquez et *l'Aurore* du Guide.

La princesse qui porte ces joyaux ne les possède pas, ils sont la propriété de la famille : une sorte de majorat de la parure ; un fonctionnaire domestique, le *guarda robba*, les remet à l'ayant titre, sur un reçu qu'elle signe et, après avoir servi, ils sont immédiatement réintégrés.

Avant de quitter le palais Simonetti, Christian aperçoit la comtesse de Wédel ; ému, charmé, il s'avance et s'incline timidement, mais son salut lui est rendu d'un mouvement de tête dédaigneusement poli, comme on en adresse à ceux qu'on ne veut plus connaître.

M^{me} de Wédel, croyant revoir un infidèle, avait mis dans ce glacial accueil l'expression inconsciente d'un sentiment jaloux...

Christian sortit désespéré.

CHAPITRE XIII

UNE BOUTADE

ROME PRISE EN MAUVAISE PART

La nuit qui suivit cette soirée passée à l'ambassade fut cruelle pour Christian ; le regard presque méprisant de la comtesse le poursuivait.

Fatigué par l'agitation fébrile d'une longue insomnie, cherchant l'air et la fraîcheur, il passe de sa chambre à sa terrasse pour aller s'accouder sur la rampe de la balustrade.

Tout était encore dans l'ombre ; à la partie occidentale du ciel apparaissait une blancheur qui précède l'aurore et qu'on a si bien nommée l'aube (*l'alba*) ; peu à peu, cette blancheur devient légèrement dorée, une clarté douteuse se répand insensiblement, les astres se dérobent l'un après l'autre, Vénus reste la dernière visible, dans l'azur ; les rosignols essayent leurs voix matinales par ces

notes vibrantes qu'ils jettent à de courts intervalles avant de commencer leurs roulades.

Christian suivait d'un œil stupide les premières scènes du spectacle qui, chaque matin, est représenté sur le théâtre de l'horizon romain. Aucune de ces merveilleuses métamorphoses qu'il avait admirées tant de fois ne le frappait; il ne voyait rien. Tout à coup, entre deux sommets de montagnes, un point rayonne et l'éblouit, ce point s'étale comme la surface d'un métal poli; les vitres de la lanterne de Saint-Pierre scintillent et s'allument; les dômes, les clochers, les croix des églises, les statues de bronze de la colonne Trajane et la colonne Antonine s'éclairent; la coupole du Panthéon justifiant l'expression de Virgile (*Testudine templi*), vue de profil, semble la carapace d'une énorme tortue se chauffant au soleil; les rayons de l'astre qui monte vont se glissant plus bas, rasant les toits, font resplendir quelques pointes isolées, percent le feuillage léger des acacias, effleurent la tête des pins, le cône des cyprès; puis chaque couleur, devenant plus vive et plus brillante, les ombres se prononcent, on les voit se dessiner sur les

anfractuosités du Monte Mario ou se retirer devant les plaques lumineuses qui s'étendent et s'élargissent. Bientôt toutes les cimes étincellent, les jets des fontaines deviennent argentés, les oiseaux et les cloches chantent à la fois, les bruits du matin éclatent de toutes parts; atteinte par le soleil vainqueur, Rome entière s'enflamme et s'éveille.

« Encore un jour radieux! s'écrie le malheureux Christian; qu'il va me paraître long! Où retrouver ces villas enchantées, ces rêveries si douces, avec Elle ces heures délicieuses? »

De tels souvenirs lui rendaient odieuse la splendeur du ciel. Brusquement, il quitte la place et s'enfuit au fond de son appartement; là on n'avait pas à craindre de joyeuses clartés. Le regard s'enfonçait dans un gouffre de misère et d'abandon, de là on plongeait sur une cour sombre entourée de murs sales et humides, d'escaliers extérieurs où s'étaient de vieux linges troués. A côté se voyait un petit jardin boueux orné de quelques tronçons brisés de colonnes; des chapiteaux mutilés portant des pots de fleurs ébréchés étaient posés pêle-mêle autour d'un bassin, où dormait une eau verte à moitié tarie.

Tandis que, livré à ses poignants regrets, Christian faisait vœu de ne plus rien voir à Rome, sa porte s'ouvre; un jeune homme, aux joues roses, au corps replet, à l'air flegmatique se présente : c'était M. Vanderkirk.

Celui-ci, sans s'apercevoir de la mauvaise humeur qui l'accueille, s'assied avec beaucoup de placidité au fond d'un grand fauteuil, allume son cigare et rappelle à M. Olassen sa gracieuse promesse d'accompagner, lui et ses parents, au Forum, au Colisée, etc.

La requête tombait mal... Christian murmure en saluant : « Quelle contrariété! des affaires pressantes, des lettres à écrire m'empêcheront de sortir aujourd'hui.

— Oh ! ne vous gênez pas, j'attendrai, j'attendrai. Qu'ai-je de mieux à faire ici qu'à battre le pavé de cette ville si laide, si triste? Quelle différence avec celles de mon pays, dont la propreté provoque l'admiration de tous les étrangers! »

Christian, dépité de ne pouvoir se débarrasser de l'importun, riposte en disant avec une véhémence ironique : « Vous avez, ma foi, raison, je ne sais comment j'ai tant aimé cette antique cité; que sont ces palais délabrés comparés à vos maisons de briques toutes

neuves? Ces rues où l'on se vante de découvrir à chaque pas des tableaux pittoresques, auprès de vos canaux qui n'ont du moins aucune prétention de ce genre? »

Encouragé par un début dans lequel il n'a pas reconnu l'épigramme, le naïf Batave attaque la campagne romaine, la déclare monotone, ennuyeuse, mal cultivée, dépourvue de vergers : « C'est pitié, poursuit-il, de ne pas mieux tirer parti d'un sol qui pourrait être productif et de laisser aux portes d'une capitale un désert où paissent des troupeaux sauvages, où l'on rencontre plus de brigands que de laboureurs. Pourquoi ne pas bâtir là de ces petites habitations qui décorent les environs de Haarlem? »

— Pourquoi, interrompt Olassen, ne pas remplacer ce tas de vieilles ruines par de jolis moulins à vent qui rappelleraient ici vos humides prairies, vos gras pâturages? Et alors, plus rien de cet aspect de désolation que les artistes, les poètes, ont la sottise de trouver imposant, solennel, sublime, que sais-je?... mais quelque chose de bien rangé, de soigné, de ratissé, semblable au jardin d'un bourgmestre de Saardam. Avez-vous vu Potier dans le bourgmestre de Saardam?

— Non, monsieur; mais j'ai un oncle qui l'a été.

— C'est la même chose; je suis convaincu que M. votre oncle penserait comme vous sur Rome. »

Il s'arrête, persuadé que le touriste va se retirer; mais point. Vanderkirk allume un second cigare et se réinstalle plus confortablement que jamais. Pour le coup, Christian, au comble de l'exaspération, se laisse aller à des plaisanteries sans mesures, impertinentes même :

« Eh! cher monsieur, s'écrie-t-il, qu'êtes vous donc venus chercher ici, vous et vos respectables parents? Quelle imprudence d'avoir quitté le comptoir et la Bourse de Leyde pour une ville sans commerce, sans industrie, qui n'a pas un seul correspondant au delà des mers? Quelle agréable distraction goûterait M. votre père devant l'arc de Titus, lui qui a rempli si honorablement les fonctions de grand rabbin? Regarderait-il volontiers les bas-reliefs où figure le chandelier à sept branches enlevé par des soldats romains, et ce *ghetto*¹ où l'on enferme tous les soirs ses

1. Quartier infect.

coreligionnaires? Il est vrai qu'à Saint-Pierre le jour de Pâques (pour vous de glorieuse mémoire), j'ai vu M. le baron de Rothschild étaler son brillant uniforme de consul anglais dans la tribune diplomatique ; il est vrai aussi qu'il avait prêté cinq millions d'écus à Sa Sainteté quelques jours auparavant. En ce pays l'argent est toujours orthodoxe !

— La maison Rothschild est une forte maison, dit le bon jeune homme sans s'émouvoir... Mais les souvenirs !

— Les souvenirs ! et en quoi peuvent-ils vous toucher ? Le souvenir d'un chef de bandits qui volait les femmes de ses voisins ; d'un mauvais père comme Brutus. Je vous demande si M. Samuel Vanderkirk serait assez dénaturé pour vous condamner à mort à propos d'opinions politiques. Serait-il capable d'égorger M^{lle} Gudule, votre sœur, avec un couteau de boucher, ainsi que fit ce brutal Virginius ?

« Cincinnatus à sa charrue n'était qu'un paysan mal vêtu ; les Gracchus des révolutionnaires ; César un intrigant ; Cicéron ce que les Français appellent une girouette, et Caton ce qu'ils nomment un doctrinaire ; pour les empereurs !! (et ici, Christian malgré lui parla

sérieusement), connaissez-vous dans l'histoire un personnage plus cruel que celui qui s'appelle Octave? Plus hypocrite que celui qu'on a nommé Auguste? L'exécration qu'inspire à Rome la mémoire de Tibère n'est surpassée que par l'exécration de Caprée; parmi ces souverains odieux, il y a un imbécile, Claude; six fous furieux : Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale; un fat, Othon; un goinfre, Vitellius; Byron a bien raison de mettre, dans la bouche de Child-Harold au Forum, ces deux mots : « O homme ! ici triomphe ; ici méprise ! » Tous deux sont vrais, surtout le second, en présence des ruines de l'Empire. Et cette papauté romaine, a-t-elle donc laissé une si pure mémoire? Ce pape Étienne VI, par exemple, exhumant le cadavre de son prédécesseur Formose pour lui intenter un procès ! et les bâtards de quelques grandes dames, comme Théodora, portés au trône pontifical !

« Le pieux Baronius, que je lisais l'autre jour, dit avec raison de ce temps-là : « Saint Pierre alors dormait dans sa barque » ; j'ajouterai, moi : d'un profond et inexplicable sommeil. Pour les papes de la Renaissance, ouvrez le journal minutieux et indifférent de Bor-

chard, l'honnête majordome d'Alexandre VI, vous y trouverez le récit des petits soupers de celui qui fit brûler Savonarole; allez à la Magliana voir le lieu où ce vertueux souverain fut empoisonné, en compagnie de son scélérat de fils, César Borgia, qui par malheur en réchappa. Un sommelier gagné par le cardinal, auquel le pontife voulait faire verser un vin empoisonné, le servit à Sa Sainteté; de cela elle mourut, je crains bien, sans confession. »

— Et les monuments? les églises? prononce timidement le Hollandais.

— Les monuments, depuis le xvi^e siècle, laissent fort à désirer.

— Parbleu, répond Vanderkirk, et quelles dimensions exagérées, inutiles, on donnait à ces monuments! Voyez Saint-Paul à moitié incendié, n'était-ce point là une église cinquante fois trop considérable pour les besoins de la localité?

Christian, ramené par cette étrange réflexion à l'abus du persiflage, pousse ses saillies jusqu'à l'absurde; mais, bientôt épuisé, nerveux, fiévreux, il presse les mains de son persécuteur en disant : « Cher, bien cher monsieur, retournez à Leyde; à Leyde, la pa-

trie de l'ordre, de l'économie, de la régularité ; allez reposer votre esprit au sein d'une nature uniforme, d'une population laborieuse. — Plus de ruines ! plus de souvenirs ! Oh ! surtout plus de souvenirs, c'est trop triste ! »

La voix de Christian a perdu son accent de raillerie ; sa physionomie, subitement transformée, exprime alors une profonde douleur.

« Et moi aussi, prononce-t-il bien bas, je m'étais imaginé qu'on pouvait aimer, admirer Rome ; hélas ! je suis revenu de mon erreur ! »

Vanderkirk est ébahi de cet aveu, empreint d'une véritable amertume. Il ne comprend pas, il ne devine pas qu'il a devant lui un homme affolé, ne pensant qu'à l'injuste rigueur d'une femme aimée ; et alors, troublé, il se lève, il s'en va moins paisible qu'à l'ordinaire, transmet fidèlement chez lui les impressions qu'il vient de recevoir et, deux jours plus tard, la famille hollandaise quittait l'Italie.

CHAPITRE XIV

MORT DU COMTE DE WÉDEL

Pendant que l'amoureux désolé essaye en vain de détester Rome, on apprend inopinément la mort du comte de Wédel. Cette nouvelle rend Christian à l'espérance; cette espérance peut devenir une réalité : il est aimé. Mais un obstacle presque invincible demeure, la comtesse n'épousera jamais qu'un catholique.

Le père Géronimo, qui connaît les secrètes pensées de sa pénitente, l'amour délicat et sincère qu'elle inspire au jeune Norvégien, dit à celui-ci : « Ce n'est pas l'opposition d'un père, ou l'ascendant d'un rival, que vous avez à vaincre. L'obstacle ne vient pas de M^{me} de Wédel; l'obstacle est en vous-même, vous le connaissez mieux que moi. Je sais les angoisses, les combats qui vous sont encore réservés; mais si le bonheur aujourd'hui vous semble incertain, du moins dans l'avenir n'est-il pas impossible. »

Après quelques semaines de grand deuil, Lina et Christian se revoient sous les yeux de la baronne et

du père Geronimo; ils s'abordèrent comme s'ils s'étaient quittés la veille. Le moine, ce jour-là, vint en aide à tout le monde; il parla avec simplicité de ses missions chez les Indiens de l'Orégon et raconta mille choses curieuses. La bonne tante, toujours intéressée, souvent attendrie, admira, cette fois sans restriction, la charité sublime, le courage invincible d'un prêtre catholique.

CHAPITRE XV

SAINT ONUPHRE — LE PERE GÉRONIMO

Christian s'attachait extrêmement au père Geronimo. De son côté, le moine se plaisait à reconnaître en Christian une âme loyale et un esprit droit. Désirant ardemment posséder sa confiance, il lui en montrait beaucoup, sachant que les confidences attirent les confidences et que le moyen de gagner un cœur est de livrer le sien.

Ce que le religieux avait raconté de ses missions en Amérique, quelques mots échappés qui semblaient de vagues allusions à des troubles de jeunesse, avaient vivement éveillé la curiosité de son auditeur. Christian croyait deviner chez le prêtre, sous une grande douceur de ton et de langage, une nature véhémence, fouguese et passionnée,

comprimée par la piété, mais se soulevant et se trahissant de temps en temps malgré lui. Ce caractère d'une singularité attachante, formé de contrastes, l'intéressait. Maintes fois il avait tenté de l'amener à parler de son passé mystérieux; un nuage de tristesse se répandait alors sur le visage du père, qui s'empressait d'écarter ce sujet.

Un matin, Christian désira l'accompagner à Saint-Onuphre, l'humble couvent où s'éteignit le Tasse, épuisé par les longues souffrances d'une existence errante, quelquefois misérable. La veille de sa mort, le poète devait monter en triomphe au Capitole. Suivant la belle expression de sa dernière lettre, il s'était retiré dans un cloître afin de commencer avec les bons pères des entretiens qu'il espérait achever au ciel.

« Pour certaines âmes, dit tout à coup le religieux à son jeune ami, il n'y a que le cloître ou le sacerdoce; le monde est impossible... Je possédais une de ces âmes. » Et il se tut brusquement en s'arrêtant devant le petit portique de Saint-Onuphre, sous lequel sont des fresques du Dominiquin représentant divers traits de la vie de saint Jérôme : saint Jérôme flagellé dans un rêve par des anges,

pour avoir trop aimé les lettres profanes et la lecture de Cicéron; saint Jérôme au désert, se frappant la poitrine d'une pierre, tandis que de loin apparaissent à son imagination, que n'ont pu dompter les austérités de la pénitence, les danses voluptueuses des jeunes Romaines.

Le père regarda longtemps cette fresque, poussa un soupir suivi d'un signe de croix, comme pour conjurer quelque fantôme; puis il laissa son compagnon et s'en alla faire sa visite au couvent.

Resté seul, Christian franchit à son tour la porte du cloître. Il voulait voir la chambre du Tasse. Les lieux qui furent habités par les grands hommes préparent souvent au voyageur de véritables déceptions : un appartement comme un autre dont on a changé les dispositions, où tout rappelle le propriétaire actuel, dit peu de chose à l'enthousiasme; mais ici le souvenir se retrouve présent. Dans ce petit réduit on a conservé le crucifix que le poète baisa en expirant, une lettre de lui, l'image moulée sur son cadavre au front de laquelle est placée la couronne de laurier qui ne décora qu'un cercueil. Parmi les dalles de la chapelle du couvent est une

pierre funèbre qui porte cette unique inscription : *C'est le tombeau du Tasse*.

Espérons que le projet d'une sépulture à effet, destinée à remplacer celle-ci, ne s'exécutera pas¹.

Christian, après avoir salué la belle madone de Vinci à l'extrémité d'un corridor, vint s'asseoir au pied d'un arbre magnifique appelé le chêne du Tasse ; un coup de vent violent l'a brisé. — De cette place il regarda la ville et l'horizon romain.

C'est un aspect étrange que celui de la neige sous un ciel étincelant, de ces frimas pour ainsi dire dépayés qui s'aperçoivent à travers des orangers, des myrtes, des cactus et des aloès. Les montagnes de la Sabine dominant tous les sommets environnants ; des taches blanches s'étendent là sur leurs saillies, leurs cavités et sèment de points brillants les pentes du Mont Albano. Rome apparaissait à Christian comme un tableau sombre dans un cadre éblouissant, quand le père Geronimo sortit de l'église.

« Il y a devant nous de bien beaux mo-

1. Ce projet a été exécuté ; la statue a été placée et Pasquin a dit avec raison que les malheurs du Tasse n'avaient pas fini avec sa vie.

numents, dit le moine, voyez Saint-Pierre; son dôme s'élève à notre gauche débarrassé de cette façade qui le déshonore et qu'on ne voit point d'ici; là-bas, le palais Farnèse, montrant sa loge imposante, dont les arceaux pleins d'ombre se détachent si vivement dans la lumière. A côté de ces édifices incomparables il y a, je le sais, beaucoup de vertus cachées; mais combien il y a aussi de faiblesses, de vices et de perversités! Ne vous en scandalisez pas, mon ami, je les ai vus de près et ma foi n'en a pas été ébranlée. Donc que ce ne soit point un obstacle à la vôtre : il n'est pas dans la puissance des hommes de faire que ce qui est divin cesse de l'être. Oui, l'Église romaine résistera et triomphera malgré la corruption romaine!

— On ne s'en prend ni à un chêne des plantes malsaines qui croissent alentour, reprit Christian, ni aux monuments de Rome des souillures qui en salissent les abords.

— Bien raisonné! dit le père. Vous m'avez parfois exprimé le désir de connaître mon histoire; en répondant à vos questions, il fallait vous peindre ce que j'ai rencontré ici avant que Dieu m'eût conduit au port. J'ai craint jusqu'à présent que ce que j'aurais à

vous dire sur le train des choses en ce pays ne vous fût une occasion d'éloignement pour l'Église. Vos bonnes paroles me rassurent. On exagère souvent le mal et on voit une duplicité calculée là où il y a plutôt routine. Corriger notre mauvaise administration est bien difficile ; elle s'est insensiblement empirée par la faiblesse des hommes et une foule de circonstances qui tiennent à la nature même du pouvoir ecclésiastique.

« Les abus sont atténués par une modération qui les tempère ; presque jamais on ne va aussi loin que les institutions le permettraient. Il y a ici une certaine bonhomie, même dans le mal, qui ne le justifie pas sans doute, mais qui aide à le supporter. On fait trop souvent fléchir la règle, et cependant lorsqu'elle est défectueuse, ne vaut-il pas mieux qu'elle soit flexible ?

« Quoi de plus simple que ma pauvre vie ? Je suis né dans une petite ville de la Romagne, de parents peu aisés qui me firent donner quelque éducation, ce qui est moins rare qu'on ne pense dans les États du pape ; c'est l'endroit du monde où se trouvent le plus d'enfants qui sachent lire et écrire, et beaucoup de ceux à qui ailleurs on n'en-

seigne rien apprennent chez nous un peu de latin.

« Après avoir perdu mon père et ma mère, je vins à Rome ayant en tête beaucoup d'ambition et très peu d'argent dans ma poche. Ne me sentant aucune vocation particulière, j'avais néanmoins résolu d'être quelque chose.

« Ma première idée fut de me faire avocat. Un mien cousin exerçait cette profession, je me présentai chez lui, rêvant la gloire de Cicéron; en apprenant que les plaidoyers étaient écrits et, qu'au lieu de haranguer au Forum, j'aurais à rédiger des mémoires pour la *rote*, mon imagination se glaça. On emploie, il est vrai, le latin dans l'instruction des procès; mais ce latin, difficile à accommoder aux détails courants de la vie moderne, ne ressemble guère à celui de l'orateur des rostrès. J'avais puisé, en lisant les anciens, quelques sentiments d'indépendance, vagues et inoffensifs, dont j'espérais relever mon éloquence. On n'est pas exigeant en Italie sur l'à-propos des lieux communs et j'avais composé d'avance certaines tirades où le Capitole et les souvenirs de la République figuraient avantageusement. On m'avertit de garder

pour moi ces réminiscences si je ne voulais pas aller en prison comme suspect de carbonarisme. Bientôt, les profondeurs du labyrinthe de la chicane romaine m'effrayèrent; des liasses de papiers m'apprirent qu'on peut hériter ici pendant plusieurs générations d'un procès allant toujours se compliquant, s'embrouillant, se grossissant. L'incertitude de la législation, l'ignorance ou la partialité des juges, retardent indéfiniment le triomphe du bon droit.

« La justice est plus vénale à Naples, où les lois françaises règnent et ne gouvernent point. A Rome, il n'y a pas de code; mais les grandes prévarications sont moins fréquentes. Cependant, on y a vu des avocats se cotiser pour faire une rente considérable au magistrat de qui la fin d'un procès dépend. Les juges de la *rote*, qui ne sont pas toujours jurisconsultes, s'en rapportent pour bien des décisions au chef de leur *studio*; celui-ci rédige les arrêts. On conçoit à quelles tentations est exposé un pauvre diable de subalterne, qui devient unique arbitre en des circonstances où parfois il s'agit de millions.

« Là est le vice général de notre adminis-

tration : les employés sont mal rétribués et beaucoup d'entre eux trouvent naturel que les affaires les dédommagent.

« La publicité n'existant point, il y a de la sécurité pour tous les abus ; les notions de stricte équité sont si peu établies qu'il est arrivé à des papes qu'entraînait leur bon cœur, d'arrêter par charité l'exercice de la justice. Un homme est sur le point d'être condamné en matière civile ; il se jette aux genoux du saint-père, lui présente une supplique dans laquelle il expose qu'il sera réduit à la misère, lui et ses enfants ; le pontife attendri suspend pour toute la durée de son règne la conclusion du procès et le résultat de cette intervention est de faire gagner le plaideur qui a tort.

« La justice criminelle laisse autant à désirer que les tribunaux civils ; les instructions sont secrètes et interminables. Avant d'être entendu, un accusé a été quelquefois plusieurs années en prison. Le droit d'asile est encore trop respecté.

« Ces propos vous paraissent singuliers de la part d'un moine ; mais, en vivant aux États-Unis, j'ai perdu beaucoup de préjugés et constaté surtout que la religion se

trouvait bien de la tolérance et de la liberté.

« En Amérique, j'ai beaucoup vu un admirable évêque français, M^{gr} de Chevêrus, traitant en ami un homme qui avait le malheur d'être protestant et d'une secte bien éloignée de la vérité, puisqu'elle ne croit pas à la très sainte Trinité; il s'appelait le docteur Channing. Dieu sème sa grâce où il lui plaît et la vie de cet infortuné était, je dois le dire, une vie de vertu et de charité. M^{gr} de Chevêrus l'estimait et l'aimait; ils allaient ensemble dans la même voiture visiter les pauvres et les malades; le bon docteur restait à la porte des catholiques chez lesquels entraient le saint évêque, et celui-ci attendait à celle des protestants le ministre unitairien. J'eus d'abord la légèreté de me scandaliser; mais je m'aperçus bientôt qu'une telle conduite inspirait aux membres de votre Église un grand respect pour notre clergé.

« Dégoûté du barreau en Italie, je me décidai à suivre une autre carrière, celle de la médecine. Il y a de très bons médecins romains, malgré la routine et l'ignorance qui dominant chez la plupart d'entre eux. Les dissections, longtemps interdites, étaient encore entourées de difficultés à cette époque.

Les hôpitaux ont souvent des possessions immenses; San Spirito, par exemple, est un des plus grands *propriétaires terriers* de l'État; mais une partie seulement des revenus leur arrive. Les hospices sont pleins et offrent une vaste clinique; malheureusement les professeurs ne montrent pas toujours une science profonde ni un courage à toute épreuve¹. Je considérais la médecine comme un sacerdoce; adoucir la souffrance partout et surtout chez les indigents, leur apporter en même temps des conseils d'hygiène et de morale; voilà ce que je rêvais; ce point de vue était absolument étranger à mes con-

1. Ce que disait le père Geronimo en 1824 s'est confirmé depuis dans les premières invasions du choléra. Alors on a vu des médecins se couvrir le visage d'un masque fait pour terrifier les malades, leur présenter au bout d'un long bâton et en détournant la tête des potions qui, au lieu d'arriver à leur bouche, se répandaient sur leur poitrine. Une fois entrés à l'hôpital, on ne permettait plus à ces messieurs d'en sortir avant la fin de la contagion; et, l'un d'eux, s'étant échappé, a été ramené par les gendarmes. Il est juste de rappeler que, dans la panique de 1833, laquelle avait atteint la partie la plus élevée du clergé romain, les jésuites furent admirables de fermeté et de dévouement, et, lors de la seconde invasion de l'épidémie, le pape Pie IX, intrépide au milieu de tant de folles terreurs, donna l'exemple en allant visiter les victimes de la contagion dans leur hôpital et administrer les cholériques mourants.

frères que j'allais écouter pérorer dans les boutiques des pharmaciens, où ils se rassemblaient ordinairement ; j'entrevis en ces occasions des choses qui me révoltèrent. Ce que je savais de l'admirable organisation de la communauté des filles de Saint-Vincent de Paul me transportait ; je fus consterné quand on me dit qu'une telle institution avait été repoussée. Le dégoût me prit et je renonçai encore à la médecine.

« Désespéré de tous les obstacles que je rencontrais, il m'arrivait parfois d'envier la fortune des princes romains ; c'étaient à mes yeux les heureux de ce monde. Erreur nouvelle !... Il y en a quelques-uns sans doute qui s'occupent d'œuvres d'utilité publique, de secours contre l'incendie, de salles d'asile, de caisses d'épargne. Un plus petit nombre s'applique avec succès aux sciences, aux lettres, accueille les étrangers avec une noble politesse ; mais ce sont de rares et illustres exceptions. Presque tous végètent misérablement dans des palais somptueux et délabrés ornés de chefs-d'œuvre qu'ils cherchent parfois à vendre clandestinement en les remplaçant par des copies ; ils possèdent des bibliothèques de premier ordre où ils n'entrent

jamais. Sans participation aux affaires du gouvernement, que le clergé se réserve, indifférents aux merveilles qui les entourent, ils ne jouissent d'aucun des plaisirs de l'intelligence.

« L'un d'eux, à qui l'on demandait si l'on ne pourrait pas voir une précieuse collection d'antiquités recueillie sur ses terres et placée dans un de ses palais, répondait : « Oui, je
« crois qu'on a trouvé quelque chose ; les
« gens de ma maison doivent savoir cela...
« Demandez à mes gens. »

« Le malheur de l'aristocratie romaine est de n'avoir aucun intérêt sérieux ; cette classe nourrit tout bas un orgueil démesuré que rien ne justifie, pas même la vanité de la naissance, car, sauf quelques familles féodales comme les Gaëtani, les Orsini, les Colonna, la plupart de celles qui tiennent ici le premier rang sont d'origine assez récente et d'extraction médiocre. Les papes ont fait, de personnages très bourgeois, de fort grands seigneurs ; provenance qui en vaut une autre et devrait disposer à croire au mérite personnel et à la puissance de l'esprit. Mais, à ce point de vue, la noblesse romaine reste absolument étrangère : dédaigneuse parce qu'elle est bornée, sa morgue ne paraît point

au dehors; au dedans elle est pétrifiée¹.

« Revenons à mon histoire. Il fallait vivre; j'aurais essayé de la carrière d'instituteur si pour cette fonction, privée ou publique, il n'eût pas été indispensable d'être moine ou abbé. Je commençais donc à m'apercevoir que, sans une robe de religieux, je ne pourrais arriver à rien et me décidai à prendre la soutane.

« C'est un vrai malheur, mon cher enfant, que le sacerdoce soit en ce pays le chemin des emplois, car il se recrute ainsi de jeunes

1. Ces grands propriétaires ont une condition assez misérable : leurs biens sont grevés de redevances héréditaires qui résultent de rentes faites à des communautés ou à des familles dont les ancêtres ont été attachés à la leur. Les terres immenses, sur lesquelles ils ne résident presque jamais, deviennent pour ainsi dire la conquête des paysans, qui s'y sont installés peu à peu sans droit véritable. Leurs anciens vassaux, qu'ils ne nourrissent plus, mendent ou volent et maintenant leur font la loi. Le gouvernement, qui a longtemps redouté les mœurs féodales, favorise ces empiétements. Telle commune, telle ville qui n'existait pas quand une terre a été érigée en fief, réclame une partie de ce fief, comme en ayant été autrefois dépouillée. Si le seigneur refuse, ses arbres sont coupés et ses bestiaux tués; les nouvelles communes votent en son absence des routes à établir sur ses terres et qu'il doit payer. Le brigandage qu'ont parfois exercé les aïeux est puni par le brigandage dont les descendants sont victimes.

gens sans vocation. On reproche à notre clergé des mœurs dont on exagère le relâchement; ce qui m'étonne, c'est que ce relâchement ne soit pas plus complet. Cette mission du prêtre, qui devrait être sacrée, choisie comme un moyen de parvenir dans le monde, devient pour le salut un péril imminent et, combien ce danger devient grand là où l'habit ecclésiastique mène à tout, même au trône!

« A peine avais-je commencé à suivre mes cours de théologie, qu'une jeune Romaine, de celles qu'on appelle des *Minente*, m'inspira une passion violente; ses parents étaient ouvriers relieurs établis au Transtevère; j'allais chez eux porter des livres à réparer. Me voyant étudier pour le séminaire, ils me regardaient avec une certaine considération, m'appelaient l'*abbatino*, m'engageaient à venir causer de temps en temps en me chauffant au *brasero*. Angiolina, leur fille, m'accueillait bien. Je lui portais des chapelets, des images de madones, des médailles de saints.

« Les prêtres, à Rome, ne sont pas soumis à une étiquette sévère; ils vivent en familiarité avec la population et beaucoup de choses, qui paraîtraient inconvenantes en d'autres

lieux, sont permises chez nous par l'usage. Des devoirs impérieux à remplir, des préoccupations constantes d'existence m'avaient jusqu'alors préservé des pièges tendus à la jeunesse; c'était la première fois que je me trouvais souvent auprès d'une jeune fille; mon cœur ne sut pas résister.

« Angiolina se mit en tête de me faire renoncer à la prêtrise et de m'épouser; ses parents entrèrent dans le complot. Me croyant un mortel supérieur, qui bientôt élèverait leur enfant au-dessus de sa position, qu'ils auraient la satisfaction d'écraser leurs voisins en possédant un gendre homme de plume, ils continuèrent donc à m'attirer de plus en plus.

« Avant que je connusse Angiolina, elle avait aimé un cousin soldat. — Un jour, ce cousin déserta pour aller à la montagne mener une vie de bandit, ce qui le conduisit vite au bagne de Civita-Vecchia. Cette situation sociale ne déshonore point un ami aux yeux des gens du peuple; aussi, quoique le mariage eût été rompu, on parlait souvent du bravo Lorenzo; sa cousine vantait l'uniforme des dragons en jetant un regard méprisant sur ma soutane râpée...

« De plus en plus égaré par ce fol amour, je ne pouvais ni travailler ni songer à rien de sérieux; c'était un enivrement des sens que je prenais pour un sentiment profond.

« O mon fils! je rougis en vous faisant ce récit; je sais qu'il est des tendresses permises qui peuvent élever l'âme; mais, hélas! la créature qui me captivait était aussi dépourvue de sensibilité que de raison. Elle allait dévotement à l'église afin d'y être admirée. Sa joie suprême était de se faire traîner en *caratella*, à bride abattue, de se promener le dimanche, au Corso à midi, au Pincio à quatre heures avec une robe neuve; elle aurait supporté la faim toute la semaine pour jouir un moment de ces plaisirs-là.

« Ignorante comme ses pareilles, elle me demandait si Romulus n'avait pas été le premier pape.

« Tout entier livré à cette idolâtrie, un beau jour après une conversation dans laquelle Angiolina s'était moquée plus malicieusement que jamais de mon triste costume d'abbé, je fus m'engager pour un an¹. Je

1. Usage à Rome.

reçus vingt écus et reparus en dragon. Le père ne sembla pas très satisfait de ma métamorphose ; mais la fille, enchantée, lui persuada qu'un savant comme moi deviendrait vite officier ; qu'on me dirait : *signor capitano*.

« Il n'y a guère de métier moins enviable que celui d'un militaire qui ne se battra jamais ; tel est le sort d'un soldat du pape et la cause du ridicule proverbial qui s'attache à son titre. Nous autres dragons à belle tournure, n'en étions pas réduits à tricoter des bas, comme le faisaient encore naguère les hallebardiers suisses ; mais nous n'étions pas soumis à un régime beaucoup plus martial. Nos campagnes périlleuses se bornaient à escorter les voitures publiques ; payés par les voyageurs pour les défendre, nous recevions aussi un salaire des brigands pour ne point les arrêter.

« Révolté de ces turpitudes, plein de rage contre le gouvernement, je devenais incapable d'efforts généreux ni d'aucune action virile.

« Lorenzo, grâce à la faveur d'un *chef d'ordre* qu'il avait bien traité lors de l'attaque d'une diligence, fut remis en liberté, revint à

Rome et n'eut pas de peine à reconquérir le cœur de sa cousine.

« La colère me prend alors, mon sang romagnol s'enflamme, je cherche querelle au bandit; celui-ci tire son couteau et moi mon épée. Atteint d'un coup très grave, je tombe; on me transporte à l'hôpital, où je reste six semaines mourant.

« Angiolina ni aucun des membres de sa famille ne songèrent à s'enquérir de mes nouvelles. De charitables amis m'apprirent que les femmes du Transtevère ne pardonnent pas une défaite et que ma belle allait épouser mon vainqueur. Furieux, je voulais me lever pour tuer Lorenzo (tuer un ennemi me paraissait tout simple); la faiblesse m'arrêta, il fallut ajourner ma vengeance...

« Par bonheur, un capucin venait à l'hospice confesser, exhorter les malades; c'était un vrai saint. Sachant ma triste histoire, il me supplia de me repentir; je repoussai d'abord ses conseils, mais le bon religieux ne se découragea pas; ainsi que Dieu, il attendit.

« Je versai sur mes fautes d'abondantes larmes et j'aspirai à l'expiation. Dès ce moment, j'aimai la pauvreté autant que j'avais désiré les richesses; l'ordre le plus humble

m'attira, celui des capucins. O mon ami, le Seigneur est bien bon ! Malgré toutes mes chutes il me réservait de grandes joies. Quelles pures délices m'inondèrent quand il me fut permis de ramener une âme au bien !

« Aussitôt que je fus ordonné prêtre, je demandai à être envoyé missionnaire en Amérique. J'y ai passé quinze années à évangéliser les sauvages ; puis, le chef de mon ordre m'a rappelé à Rome ; j'ai obéi avec respect. J'étais bien mieux dans ma solitude avec mes sauvages ; l'impétuosité de ma nature s'était calmée ; ici, je lutte incessamment contre elle. Alors que je me sens prêt à m'emporter, je m'humilie devant ma fragilité, j'évoque silencieusement le souvenir poignant de ma jeunesse, comme un pénitent enfonce dans sa chair pour la dompter les pointes d'un cilice.

— Oui, mon père, dit Christian fort ému, vous aviez raison : à Rome, pour certaines natures, il n'y a que le cloître et le sacerdoce !

— Ce n'est pas à Rome seulement qu'il en est ainsi, reprit le missionnaire ; partout, il peut arriver que le sanctuaire soit l'unique asile d'un cœur malade et tourmenté.

— Moi aussi, je me sens l'âme inquiète, incertaine, facilement exaltée; mais je ne crois pas être jamais capucin, répondit Christian.

— Dieu le sait, ajouta le père Géronimo. »

CHAPITRE XVI

LA CHANDELEUR — LES BORDS DU TIBRE

Peu de temps avant les mascarades du Corso vient la fête de la Chandeleur, c'est-à-dire la distribution des cierges à Saint-Pierre. Ce jour-là est aussi pour Rome un jour particulièrement mémorable : il rappelle l'anniversaire d'une inondation dont la ville a été préservée miraculeusement¹, on chante après la messe un *Te Deum* d'actions de grâces. A cette cérémonie, toute la cour sacerdotale, évêques, chefs d'ordre, magistrats, doivent recevoir leur cierge de la main du pape ; les plus hauts dignitaires de l'Église baisent la croix brodée sur sa robe *grambale* ; les conservateurs représentant la municipalité, un sénateur, les membres du corps

1. 2 février.

diplomatique baisent le pied. Après ces hommages rendus au successeur du pêcheur de Galilée, la procession se déroule formant un cercle lumineux plus vaste que l'enceinte de la basilique, car elle s'avance encore d'un côté entre l'autel et la chaire pontificale quand déjà on voit la tête apparaître de l'autre.

Le saint-père, tenant lui-même un cierge allumé qui fait reluire sa mitre, est porté sur les épaules de huit hommes et bénit la foule agenouillée sur son passage. Un cardinal dit la messe, durant laquelle le pape se lève par intervalles, immobile dans sa longue robe blanche, et prononce à haute voix quelques prières qui produisent une impression profonde au milieu d'un silence solennel. A ces lentes et graves psalmodies succèdent des chants de Palestrina qui, empreints d'un lyrisme majestueux et pénétrant, montent vers le ciel.

.

A la fin de ce chapitre, nous retrouvons nos deux amoureux sur les bords du Tibre.

« Dès que j'ai fait quelques pas en ce lieu, disait M^{mo} de Wédel, je me sens gagnée par

une disposition à la gravité; peut-être le nom glorieux du Tibre agit-il sur moi à mon insu? Pour un savant tel que vous, il n'en doit pas être ainsi?

— Mon impression ressemble à la vôtre, répond Christian; cependant le sombre plaisir que je goûte à voir ce torrent fougueux courir le long de ces rives abruptes ne tient en rien à son histoire; quand je rêve, penché sur ses ondes, ce n'est ni à Clélie ni à Horatius Coclès. Que de fois en Norvège, devant nos fleuves sans nom, traversant une solitude sans passé, j'ai éprouvé les émotions que j'éprouve ici! Un aspect, un paysage, un accident de lumière me rappelle la patrie.

« Je ne sais pourquoi depuis quelques jours, en proie aux nouvelles agitations qui me dominent, des souvenirs que je voudrais chasser me poursuivent : ma jeunesse gouvernée par une imagination exaltée, touchant presque à la démence, ma jeunesse écoulée et perdue, m'apparaît comme une morte qui se redresserait vivante dans son cercueil. Quand je vous vois sourire, que je vous écoute, le passé, l'avenir, tout s'évanouit; mais les fantômes renaissent loin de vous et, chose étrange, à cette heure même, malgré

la douce égide de votre présence, je ne parviens pas à les éloigner.

« Ah! j'ai été bien malheureux! »

M^{me} de Wédel attachait sur Christian des yeux tout pleins d'une tendre compassion :

« J'ai souffert, dit-elle; je sais combien il peut être cruel de regarder en arrière; je comprends qu'on détourne la tête d'un abîme qui donne le vertige. Si l'oubli n'est pas possible, la confiance allège le cœur : vous avez une amie, parlez-lui de vos chagrins. »

Christian s'assit alors aux pieds de la comtesse et raconta les chimères qui avaient d'abord amusé, charmé son enfance, énervé son adolescence et, enfin, torturé ses vingt ans; il peignit les combats livrés à sa raison par le fol effroi que lui causaient les réalités de la vie, la perspective d'une carrière positive, laborieuse, honorable auprès de sa famille et dans son pays. Il dit les déceptions amères, les douleurs d'un père, dont le sens éclairé, la sollicitude persévérante, avaient cru tout préparer pour le bonheur de son fils, tout jusqu'à la tendresse d'une jeune fille accomplie digne d'un amour sans bornes...

En terminant ce récit, souvent interrompu par une trop vive émotion, Christian ajouta :

« Aujourd'hui, cette jeune fille n'est plus,

elle s'est éteinte ainsi que les espérances si légitimes de mon père bien-aimé¹ ! »

D'un mouvement irrésistible, Lina saisit les mains du jeune homme et murmura bien bas : « L'avenir, l'avenir vous dédommagera ; consolez-vous, ne suis-je pas là ! »

— Oui, vous devriez être ma consolation suprême ; mais, pour me rendre heureux, comment exiger une condition qui ne dépend pas de ma volonté ? C'est le désespoir auquel vous me condamnez qui ramène des incertitudes, des anxiétés redoutables ! »

Ébranlée jusqu'au fond de l'âme, Lina sentait faiblir sa résolution, son courage. Aimant autant qu'elle était aimée, elle allait répondre : « Et moi aussi, je suis fatiguée de lutter, je suis lasse de retarder ma félicité. »

Un immense et pieux effort l'arrêta : les cloches de toutes les églises de Rome son-

1. Dans ce récit intitulé *Histoire de Christian*, que nous résumons en quelques lignes, l'auteur fait allusion à un épisode réel de sa jeunesse ; ce bonheur qui s'offre à lui sous la forme d'une jeune fille accomplie, ce bonheur qu'il laisse échapper, son père André-Marie nous en parle avec un sentiment d'exquise sensibilité dans sa correspondance datée de 1827.

(*Souvenirs et correspondance d'André-Marie et de J.-J. Ampère de 1805 à 1864.*)

naient l'*Angelus* : « Prions Dieu, dit-elle, il nous exaucera. Je vous quitte ; à ce soir : ma tante serait inquiète. »

Et, sans oser jeter un dernier regard sur Christian, la comtesse partit précipitamment.

CHAPITRE XVII

LE CARNAVAL

On était arrivé au dernier jour du carnaval. Avant de se rapprocher du centre de la ville, Christian se mit à errer, selon son habitude, de *vicolo* en *vicolo*, de ruine en ruine. A midi, il s'arrêtait sur le perron de Saint-Jean de Latran, frappé pour la centième fois de la beauté du spectacle qui s'offrait à ses yeux. Le ciel était voilé, un de ces ciels gris de Rome, teinté de rouge; à l'horizon, les montagnes d'un bleu mat et foncé. On ne voyait personne sur la vaste pelouse qui s'étend jusqu'à Sainte-Croix de Jérusalem. La campagne romaine s'étalait morne et muette au delà des murs crénelés d'Honorius; pas un souffle de vent n'agitait les roseaux qui croissaient au pied de ces murs; pas un chant d'oiseau; alentour, des chevaux paissaient

et quelques vaches rumaient, couchées sur le gazon. Si Christian n'eût aperçu les restes d'aqueducs, le dos tourné à la basilique, mère des églises chrétiennes, il eût pu se croire devant un pâturage de la Norvège.

Absorbé par des songes lointains, il suivit machinalement le chemin qui va de Saint-Jean de Latran à Sainte-Marie-Majeure; sans savoir où le portaient ses pas, il descendit par diverses voies tortueuses au Corso. Plus il avançait, plus les rues se peuplaient. Les petits marchands fermaient leur boutique et s'acheminaient en famille vers la place Colonna; ils étaient pimpants et de mauvaise façon, comme chez nous des ouvriers endimanchés, tandis que, derrière la *padrona*, on voyait sa servante marchant d'un air de reine, dans la majesté de son costume des Abruzzes, ou gracieuse et coquette avec sa toilette frascatane. Quelques masques attardés coudoient de jeunes abbés qui couraient à la fête; des pâtres de la montagne en grandes guêtres de cuir, en culottes de velours, coiffés de chapeaux pointus, le manteau jeté sur l'épaule amenaient les enfants par la main. Ceux-ci, écartant de leurs doigts les cheveux noirs et longs qui les aveuglaient

presque, regardaient autour d'eux, curieux et farouches comme de petits sauvages.

La foule n'avait pas encore envahi le Corso à l'arrivée de Christian. On n'entendait pas les cris, les rires éclatants qui devaient bientôt y retentir. La joie publique avait cette expression contenue qu'elle conserve jusqu'au moment où le caractère, ordinairement posé des Romains, fait explosion et arrive au délire. Les fenêtres sont pavoisées de tentures, ainsi que pour une procession. La partie moins militante de l'assistance occupe les trottoirs. Sous une blanche pluie de *confetti*, on voit assises des femmes coiffées en cheveux et pittoresquement vêtues; cette galerie éblouissante réjouit les yeux, surtout quand elle resplendit au soleil, brillant maître des cérémonies, poète ordinaire des fêtes italiennes.

Le sénateur paraît dans son carrosse; le sénateur! ce grotesque débris, portant sur sa poitrine, en guise d'armoiries, la louve et les deux enfants; cet homme aux traits vulgaires, avec ses lunettes, sa perruque, son énorme embonpoint, ressemble à un bailli de village ou à un greffier de justice de paix. Sans doute, en mémoire de Caton, de César,

de la pourpre romaine, une robe rouge l'enveloppe tout entier. Il traverse le Corso pendant que le canon tonne au Capitole; bientôt la cohue augmente, se pousse entre les roues, sous les pas des chevaux. Dans les voitures sont entassées des *misses*, toutes roses et toutes sérieuses; elles s'amuse peut-être beaucoup intérieurement, mais se gardent bien de le montrer; des Français et d'élégantes Françaises ne font pas la moindre attention à ce qui les entoure, et causent avec emportement de la loi du sacrilège; une douzaine de jeunes artistes empilés, suspendus autour d'un *calesso*, chantent et crient à tue-tête, tandis que deux banquiers de Hambourg, qui ont eu le bonheur de se rencontrer, s'entretiennent flegmatiquement de l'emprunt grec et de la baisse des métalliques de Vienne.

Avant la fin du carnaval, les *mocoletti* s'allument; tout ce qui compose la population de la ville prend part avec une ardeur d'enfant, une ivresse de multitude, à ce jeu unique, entraînant. Comme par la puissance d'une baguette magique, les lumières apparaissent aux mains de tous; chacun cherche à défendre la flamme de sa petite bougie et à souffler celles des voisins; le combat s'en-

gage jusque sur les toits, aux faîtes des plus hauts palais ; ces mouvantes clartés montent, descendent, s'éteignent, se rallument ; ce sont des feux agités, un éblouissement continu qui se renouvelle sous mille formes, la perspective s'en prolonge à perte de vue. Il y a plaisir à voir debout, sur de vastes chars remplis de fleurs, de belles jeunes filles fuir rapidement le bras levé, montrant d'un air de défi ce *mocolo*, dont la lueur tombe sur leur visage enivré par la joie du triomphe. Ces cris, ces rires, ces malices, ces attaques, ces défenses, ces emportements ne durent qu'une heure, et cette heure vient après huit jours de folie ; c'est le suprême paroxysme de la fièvre du carnaval romain.

Christian, pour obéir à la comtesse, avait consacré quelques après-midi à la promenade du Corso ; mais avec quelle impatience il attendait l'instant qui devait le rapprocher de M^{me} de Wédel ! Alors tous deux montaient en voiture et suivaient lentement un grand nombre de fidèles s'en allant faire, aux églises lointaines, de dévots pèlerinages.

Des divertissements de la joyeuse semaine naît une pensée touchante : celle des périls auxquels ils exposent et le besoin de les conjurer par la prière. Au moment où com-

mence le carnaval commencent aussi de pieux exercices, des chants, des sermons, des stations; on se presse sous les vieilles basiliques, au pied du saint-sacrement, sur le chemin de croix au Colisée; on intercède pour une bonne mort... C'est ainsi que, sans transition, hommes et femmes passent des plaisirs bruyants et mondains au recueillement des temples. Il ne faut pas s'en étonner : Rome est le pays des contrastes, la bonne grâce et la bonne humeur n'y sont point regardées comme contraires à la religion. Quand un cardinal prend possession de l'église dont il est nommé titulaire, il offre aux dames des sorbets et des sucreries dans la sacristie. Le pape s'en va faire, comme il le dit gaiement, son carnaval chez les religieuses. Il arrive dans quelque couvent, parfois d'un ordre très austère, chez les carmélites, par exemple. Les sœurs lui baisent le pied et restent agenouillées devant lui, tandis que le chef de la chrétienté leur adresse, avec un enjouement aimable et paternel, des paroles pleines d'aménité. Il permet de lever les voiles toujours baissés et délie ces langues qui ne parlent qu'à Dieu; puis il les quitte, recommandant à la supérieure de calmer

toutes ces têtes que son apparition a bouleversées. En effet, le directeur de la communauté, qui connaît et redoute pour ses pénitentes les suites d'un pareil événement, peut à peine contenir ses inquiétudes, et, malgré la vénération que lui inspire le souverain pontife, il n'est pas trop fâché quand la porte se referme sur l'auguste visiteur. Le saint-père, qu'on eût voulu retenir plus longtemps, a dit en sortant, avec une bonhomie qu'il peut montrer là sans rien perdre de sa dignité : « Ma fille, il est midi ; je suis à jeun, tu ne me donnes rien, il faut aller dîner. ¹ »

Ce sont là d'aimables alliances entre une gaieté respectable, parce qu'elle est l'expression de la pureté, et les austérités de la mortification religieuse, dont elle suspend pour quelques moments la rigueur.

1. Récit d'un témoin oculaire.

CHAPITRE XVIII

LE CARÊME

Avec le carême commence à Rome une suite de solennités graves et intéressantes. Les stations ont lieu successivement dans les églises différentes. Celles qui ordinairement restent fermées s'ouvrent et exposent leurs reliques. Telles sont Saint-Théodore, élevée sur l'emplacement du temple de Vesta; Saint-Georges en Vélabre, qui garde dans son nom le souvenir de l'exposition de Romulus et de Rémus sur les bords du Vélabre; Santa-Maria della Navicella, dont l'architecture est attribuée à Raphaël. L'église où se fait la station se reconnaît au buis bénit semé sur le chemin qui y mène : hommes, femmes, enfants, religieux, vêtus d'habits de toutes formes et de toutes couleurs, indigents et infirmes en encombrement les abords; à ce

spectacle, on se souvient des belles paroles que sainte Cécile adressa à Valérius son époux quand, le soir de ses noces, elle l'eut décidé à respecter son vœu de virginité et à se convertir : « Allez le long de la voie Ap-pienne et, aux pauvres que vous rencontrerez, dites : « Cécile m'a envoyé ici pour que vous « me conduisiez au pape Urbain. »

En ce temps-là, les pauvres formaient, pour ainsi dire, l'avant-garde de la papauté, retranchée dans les catacombes.

Les vieilles basiliques de Rome sont bonnes alors à visiter : elles apparaissent consacrées par le culte, vivifiées par la prière, remplies de chants et entourées de mal-heureux, ses trésors, ses vases précieux, comme dit saint Laurent, ajoutant que l'Église avait aussi ses perles, les veuves et les vierges.

M^{me} de Wédel s'acheminait vers le lieu où l'on célébrait la station de la journée et Christian l'y accompagnait. Ils allèrent ainsi à Sainte-Sabine, sur le mont Aventin, asile qui fut illustré par le séjour de saint Domi-nique et qui devait l'être encore par celui du Père Lacordaire, l'éloquent frère du xix^e siècle; ils descendirent dans la crypte de

San-Martino, où une inscription en vers latins barbares parle de Venantius, architecte du Colisée, cimentant par le sang de son propre martyre l'édifice qu'il construisait pour tant de martyrs; ils gravirent la pente de l'Esquilin qui mène à Saint-Pierre-aux-Liens, où la comtesse voulait voir et toucher les chaînes portées par saint Pierre.

Après s'être arrêtés un moment sur le seuil de l'église pour regarder le tableau charmant que forme la tour du Capitole s'élevant au-dessus d'un palmier, ils entrèrent et marchèrent lentement à travers des colonnes de marbre aux légères cannelures; ils considérèrent cette nef ample et ouverte, les bas-reliefs de Pollajolo, éminent artiste de la Renaissance florentine, et demeurèrent en contemplation devant le formidable *Moïse* de Michel-Ange. Cette figure grandiose et puissante semble un des prophètes descendu des voûtes de la Sixtine; son costume singulier, sa barbe surhumaine, son attitude qui respire une vigueur sauvage, produisent des impressions étranges, surtout lorsqu'on se trouve face à face avec le géant de marbre à l'heure où la nuit commence à abaisser ses ombres, quand la procession des moines

blancs passe et s'éloigne en psalmodiant d'une voix grave les litanies saintes dont les versets uniformes, répétés l'un après l'autre, vont se prolongeant sous les bas côtés de la basilique.

Ces courses de stations conduisent le plus souvent dans les quartiers poétiques de Rome, vers les espaces déserts de l'Aventin, parmi des vignes et des champs de roseaux, le long des pentes agrestes du Cœlius ou des *vicoli* boisés de l'Esquilin. Ici, à l'extrémité d'un chemin isolé, vous attend, au fond d'une petite église, la gracieuse statue de sainte Bibiane, sculptée par Bernini.

Christian et M^{me} de Wédel, dans ces régions abandonnées, ravis des mille aspects qu'elles présentent, restaient longtemps devant un fragment d'aqueduc, un débris de villa romaine, un pan de mur écroulé frappé par les rayons du soleil couchant ; ils admiraient le dôme velouté d'un pin baigné dans la lumière ou quelque cyprès, dont le feuillage sombre tranchait sur l'azur du ciel ; ils s'amusaient à regarder des paysans galopant sur des chevaux noirs, ou conduisant une petite charrette sous l'auvent qui l'abrite ; des chèvres broutant l'herbe d'une rue inhabitée,

ou bien deux frères quêteurs, glissant côte à côte, la tête baissée.

Durant ces promenades, M^{me} de Wédel racontait à Christian l'histoire du saint ou de la sainte de chaque jour, en présence du lieu que la légende a consacré. Ils visitèrent ainsi Sainte-Praxède et Sainte-Pudentienne, basiliques sœurs comme le furent les deux femmes dont elles portent les noms. Ces basiliques renferment des mosaïques où l'or étincelle, et elles sont vénérables aux âmes dévotes et charitables par le souvenir de saint Charles Borromée.

La comtesse disait à Christian comment saint Pierre était venu loger chez son ami le sénateur Pudens, et comment les deux filles de Pudens exprimaient les éponges qui avaient reçu le précieux sang. Au milieu de la ville, dans le Corso, là où était la via Lata qui a laissé son nom à une ruelle voisine, Lina lui indiquait l'emplacement de la demeure de saint Paul, ayant soin de lui dire que ces croyances pieuses ne sont pas des articles de foi ; mais, ajoutait-elle, « ce que ces récits ont de vrai, c'est qu'ils nous transportent dans la sainteté des premiers temps de l'Église et font naître dans nos cœurs une

tendre admiration pour des vertus si rares ».

Christian et M^{me} de Wédel voulurent entendre une messe dans la prison Mamertine. C'est le plus ancien monument de Rome et aussi celui qui se rattache à la plus ancienne tradition chrétienne. Avant les grands travaux de Tarquin, les rois avaient à demi creusé, à demi bâti dans le roc un affreux cachot. La tradition rapporte que saint Pierre, enchaîné par le col à la muraille, après avoir converti le geôlier, voulut le baptiser, qu'en cet instant jaillit la source que l'on montre encore.

Cette messe dite au fond d'un souterrain, sur un petit autel, à côté de la fontaine miraculeuse, à la lueur de quelques cierges, réveillait le souvenir des catacombes au temps de la persécution. Le prêtre, dont la tête touchait presque la voûte plate de la prison, se trouvait être un missionnaire prêt à partir pour l'intérieur de l'Afrique où il allait, comme saint Pierre à Rome, chercher les fers et la mort. Dans ce lieu où l'on se sent comme étouffé entre les énormes pierres de la vieille muraille étrusque, dans ce gouffre humide où Jugurtha mourut de faim, rien n'était plus touchant que le saint sacri-

fice ainsi offert pour quelques fidèles et comme en présence d'une assemblée invisible, formée par les ombres des nombreuses victimes de la cruauté romaine.

Sur la route d'Ostie sont trois églises ; la plus ancienne est Saint-Paul aux trois fontaines, à l'aspect sombre et moisi ; elle s'élance sur d'énormes piliers romains à une hauteur que son peu de largeur fait paraître plus grande encore ; une vieille charpente triangulaire tient lieu de plafond. Près de cette antique basilique, dans un couvent fermé, à cause du mauvais air, rôde un frère franciscain qu'on y envoie d'Ara-Cœli. Le cloître est du ix^e siècle ; des colonnettes le supportent, non pas décorées de mosaïques ou représentant les formes les plus capricieusement élégantes, comme à Saint-Paul hors les murs ou à Saint-Jean de Latran, mais dénuées d'ornements. Ces colonnettes courtes, robustes, portent, dans leur solidité massive, la date d'une époque antérieure à ces derniers cloîtres et en diffèrent, comme le dorique massif de Pæstum diffère du dorique élancé du cirque de Marcellus. Ici se voit la salle capitulaire où saint Bernard présidait l'assemblée générale des Cisterciens. C'est

de ce couvent que cet homme, inflexible à l'hérésie et indomptable à la puissance, écrivait ses *Considérations* à Eugène III, qui contiennent les plus fortes remontrances adressées à un pape par un saint.

Une des deux autres églises renferme les trois sources qui jaillirent, dit-on, aux trois endroits où la tête de saint Paul tomba et rebondit. Cette légende, comme celle de la prison de saint Pierre et de saint Paul, exprime les jaillissements de la parole évangélique arrosant le vieux sol de la société romaine à la voix des premiers apôtres.

En sortant de Saint-Paul aux trois fontaines, on se trouve au milieu d'un désert verdoyant et dominé par des collines assez abruptes. Si l'on monte sur une de ces collines, on voit la campagne s'étendant d'un côté jusqu'à la mer, de l'autre jusqu'à une ligne indistincte d'édifices qui est Rome. Le regard découvre alors le dôme de Saint-Pierre et embrasse ainsi à la fois les deux monuments qui rappellent le double martyre des grands fondateurs du christianisme.

M^{me} de Wédel se garda bien de manquer la station de Saint-Lorenzo hors les murs; à ce lieu se rattachait pour eux un souvenir qui

ne les quittait jamais. C'était un dimanche et un beau jour; une foule, composée d'éléments très divers, s'empressait vers la basilique.

Des *contadini*, portant de longs bâtons renflés par le bout en forme de massue, ayant aux pieds de vrais brodequins antiques; les *socci*¹ marchaient de ce pas lourd et fort des paysans romains; des jeunes filles aux cheveux nattés comme ceux de Julie², rattachés en arrière par un peigne doré qui brillait au soleil, parées de leur petit tablier de soie verte, rose ou violette flottant au vent, s'avançaient d'un air grave ou folâtraient doucement le long de la route; des charrettes et des pataches rustiques se croisaient avec d'élégantes calèches. C'était, aux portes d'une grande ville, à la fois une fête champêtre et un pèlerinage. Des mendiants pittoresques, assis au bord du chemin, élevaient leur voix dolente à travers une épaisse cohue, ce qui rassurait sur les bénéfices de leur journée. Pendant ce temps, les cloches sonnaient sans

1. Appelés encore aujourd'hui *chocci*, d'où vient le nom de *chauchards* donné aux paysans par les artistes de l'Académie française.

2. C'est la Julie du temps de Septime Sévère.

relâche à la tour de San-Lorenzo comme une basse pieuse, harmonisant tous ces bruits.

L'intérieur de la basilique, un peu gâté par les tentures dont on l'avait habillé, conservait cependant sa physionomie noble et simple. Des gens du peuple, demandant des messes, venaient se faire inscrire et marchandaient avec le capucin qui consignait les commandes sur un registre. L'église, ordinairement vide, était pleine d'une population qui se renouvelait sans cesse, après s'être agenouillée un instant devant les reliques du saint.

Cette station, faite par une radieuse matinée de mars, quand la nature pousse ses premières feuilles aux souffles précurseurs du printemps, pénétrait Christian d'une émotion grave et douce. La religion entraînait ainsi peu à peu dans son cœur ; il s'accoutumait à ces rendez-vous innocents, où il allait à la fois comme un amoureux et comme un dévot pèlerin. Singulier apostolat qui, pour être assez étrange, n'en était pas moins puissant ! Quelle prédication aurait pu valoir pour lui M^{me} de Wédel priant à Saint-Pierre ou communiant à la prison Mamertine !

Cependant, cet état ne pouvait durer :

lui-même, en s'y abandonnant avec délices, commençait à en souffrir. Ces tête-à-tête prolongés suspendaient les agitations de son âme, mais les heures de solitude les lui rendaient, le ramenaient à ses scrupules et à ses doutes sur l'épreuve qu'il subissait.

De son côté, M^{mo} de Wédel s'affligeait de ne pas voir la foi de Christian se décider; elle s'inquiétait de la situation où elle s'était placée vis-à-vis de lui et de l'entreprise hardie qu'elle avait osé tenter. Son trouble redoubla aux approches de la semaine sainte et de la fête de Pâques; elle comprit que le moment était venu de se recueillir davantage. Suivant donc le conseil du père Geronimo, elle voulut faire une retraite de quelques jours dans un couvent.

Pendant ce temps, Christian multiplia ses visites chez la baronne, qui murmurait un peu de l'abandon momentané de sa nièce et s'en prenait au catholicisme. Lui défendait alors les sentiments de M^{mo} de Wédel; il était si heureux de s'occuper d'elle!...

CHAPITRE XIX

LA SEMAINE SAINTE — VISITE AU COUVENT
DE SAINTE FRANÇOISE ROMAINE
LE MARDI, LE JEUDI, LE VENDREDI
ET LE SAMEDI SAINT

La comtesse suivait sérieusement sa retraite au couvent des Visitandines.

La plupart des dames étrangères ou romaines qui se trouvaient avec elle obéissaient en pareille circonstance à l'usage, sinon à la mode.

Dans cette maison très confortablement installée, on prend chaque jour trois bons repas, on y entend quatre sermons bien faits.

Pour la comtesse de Wédel, ces exercices de piété étaient autre chose qu'une démarche de convenance : en tout temps, elle y eût cherché un vrai recueillement ; cette fois, elle y apportait un grand combat intérieur, car

elle sentait qu'il fallait épouser Christian ou s'en séparer.

S'en séparer était un sacrifice au-dessus de ses forces.

De son côté, le jeune homme, sous l'empire d'émotions non moins profondes, entra dans la semaine sainte déterminé à en suivre toutes les cérémonies.

.

Le dimanche des Rameaux s'appelle à Rome le dimanche des palmes. En effet, ce sont des rameaux de palmiers que le saint-père distribue. Malheureusement, ces palmes ne sont plus les feuilles verdoyantes que l'antiquité plaçait dans la main de l'athlète vainqueur et que, pour cette raison, les premiers chrétiens représentaient sur la tombe des martyrs : sèches et jaunies, soigneusement enroulées, elles ressemblent à un jouet d'enfant.

Les solennités de la semaine sainte ne commencent réellement que le mercredi. La veille, Christian alla visiter le couvent de Sainte-Françoise Romaine, ouvert seulement à cette époque de l'année.

Le couvent de Sainte-Françoise n'est pas au Forum près de son église, mais dans une

rue voisine du Capitole, au pied de la roche Tarpéienne. Françoise avait d'abord attiré des pauvres chez son père, en face, de l'autre côté du Tibre; cette hospitalité ne suffisant plus à sa charité, elle fonda l'ordre des Oblates, humbles servantes vouées à soigner les malheureux et à panser leurs plaies. Celles-ci sont remplacées aujourd'hui par des filles qui appartiennent à l'aristocratie, ne font point de vœux et peuvent quitter le cloître pour se marier; leurs cellules sont des cellules de princesses; elles se promènent en un vaste préau rempli d'orangers, où elles s'amusent à dessiner des compartiments avec des morceaux de faïence colorée. On ne voit là rien d'austère; l'église elle-même, dans le fond de laquelle brille un autel étincelant d'or, paré de candélabres magnifiques, semble trop riche; ce qui se rapporte à la sainte touche davantage. Sous un toit, supporté par des solives vermoulues, se trouve un petit réduit converti en oratoire. Des peintures fort anciennes, qu'on a eu le bon goût de conserver, représentent la sainte, accomplissant des actes de dévotion et de charité.

L'un de ces naïfs tableaux la montre age-

nouillée au milieu d'un ruisseau, ravie et en extase, ne sentant pas l'eau qui l'approche et l'envahit.

Le mercredi saint, Christian, dans la chapelle Sixtine, assista aux ténèbres. Il entendit les lamentations de Jérémie mises en musique par Palestrina : ce chant s'élève et s'abaisse tour à tour ; à chaque reprise, il recommence avec une extrême douceur ; puis, montant toujours, il se prolonge et se répand ainsi qu'un gémissement mélodieux qui enchante l'oreille et serre le cœur.

Ce même jour, à l'hôpital de la Trinité, des cardinaux, de nobles Romains, de notables bourgeois, vêtus d'un costume *ad hoc*, baignent les pieds des pèlerins, tandis que de belles dames en tabliers et en cornettes en font autant aux pauvres pèlerines. Devant ce spectacle à effet, il faut songer aux charités secrètes et constantes de la princesse Doria et à cette autre incomparable princesse Borghèse, ange de beauté et de bonté, dont le nom chéri des malheureux devait, après sa mort, devenir légendaire. Quelques gens du peuple racontent encore aujourd'hui qu'on l'a vue sortir de son tombeau pour venir donner à une mendiante priant, à Sainte-

Marie-Majeure, l'anneau placé au doigt de son cadavre.

Le jeudi saint, le pape à Saint-Pierre lave et baise les pieds de douze prêtres en mémoire des apôtres, admirable et naïve leçon des trois grandes vertus chrétiennes : la charité, l'humilité et la pureté.

Christian se sentait ému à la vue du saint-père, qu'on appelle le vicaire de Jésus-Christ, mais qui s'appelle aussi le serviteur des serviteurs de Dieu, renouvelant à Rome dans la plus magnifique église catholique du monde, ce qui eut lieu, il y a dix-huit cents ans, dans l'humble salle du cénacle de Jérusalem.

Les douze prêtres servis par le pontife sous la loge vaticane représentent les pauvres que le Christ prescrit de nourrir et tous les chrétiens auxquels il déclare se donner dans le sacrement de l'eucharistie.

Le vendredi saint, jour de deuil solennel, est consacré par l'immolation de celui qui, « Dieu ou homme, pensait Christian, a voulu mourir pour le salut de l'humanité ».

L'Église ne se refuse pas à donner une forme dramatique à la récitation des dernières scènes de la vie de Jésus. Trois diacres chantent les différentes parties de la pas-

sion selon saint Jean ; le premier est l'historien, le second remplit le rôle du Christ, le troisième celui des personnages qui l'entourent ; les chantres figurent le peuple et sont comme le chœur de cet émouvant récit qu'on peut oser appeler la plus belle des tragédies, car il n'y en eut jamais dont le sujet fut plus tragique et le style d'une plus sublime simplicité.

L'âme obsédée de ces divins souvenirs, Christian erra dans Rome, allant d'une église à l'autre, retrouvant partout de saintes images voilées, des autels dépouillés et déserts.

A l'heure dite, revenu à la chapelle Sixtine, il entendit enfin le *Miserere* d'Allegri. C'est ici qu'il fut atteint par tout ce que la religion catholique a de puissant et de formidable. Comme les lamentations de Palestrina, c'est encore un gémissement, mais navrant, désolé. Ces voix de métal, d'une vibration si pénétrante, deviennent presque douloureuses quand elles expriment la suprême détresse de l'âme.

Par moments, une psalmodie grave interrompt les notes aiguës et répond par de mâles accents aux sons plaintifs, semblant

opposer la fermeté de la croyance qui possède aux élans du doute qui cherche.

Ce mot d'une harmonie si lugubre : *Miserere* (*ayez pitié*), Christian le prononçait tout bas du plus profond de ses entrailles ; il répétait l'hymne suppliante et funèbre, les yeux tournés vers l'incomparable fresque du *Jugement dernier*. Ce cri : « Ayez pitié », il croyait l'entendre sortir des lèvres de la Vierge que Michel-Ange a posée à côté du juge inflexible comme pour arrêter son bras, levé sur les pécheurs.

Tout à coup les lamentations cessent et les flambeaux de la procession paraissent ; le pape descend : il se prosterne devant les reliques. Les pèlerins et les pèlerines entrent dans l'église. La confrérie de la mort, composée de noirs pénitents, s'avance la croix en tête ; le grand pénitencier dans sa robe rouge, assis sur une sorte de trône, touche d'une longue baguette les fidèles prosternés.

Le samedi saint, Christian se leva avec un sentiment de sérénité.

La veille, le ciel était couvert et pluvieux ; un vent aigre et froid soufflait sur cette journée triste. Une douce matinée, un azur éclatant succédait à ce temps d'équinoxe.

Christian arriva de bonne heure à la Sixtine pour écouter la *Messe du pape Marcel*, immortelle production de Palestrina. On raconte que la piété du pontife, scandalisée par le caractère mondain que prenait la musique d'église, avait résolu de la proscrire, quand Palestrina lui promit une œuvre qui n'aurait rien de profane et tint parole.

La lumière rendait aux peintures de la chapelle toute leur vivacité; un rayon de soleil tombait sur le pape debout et priant, on récitait l'*Exsultet*, les douze prophéties dites par des voix différentes qui, toutes, font retentir la promesse de la bonne nouvelle.

Les cardinaux s'agenouillèrent, disant les litanies; Christian se prosterna aussi, répétant à chaque verset *Ora pro nobis*.

Durant cette prière, l'officiant et ses ministres mettent des vêtements blancs. Des ornements lamés d'argent remplacent les parements violets de l'autel et du trône papal; on allume des cierges placés dans des candélabres dorés, voilés pendant le carême; le pape va déposer sa robe de deuil et rentre habillé de blanc; les cardinaux resplendissent dans la pourpre et l'on entonne le *Gloria*. A cet instant, la tapisserie qui couvre le retable

de l'autel tombe et montre le Christ s'élançant du sépulcre; les gardes nobles relèvent la pointe de leurs épées, inclinées vers la terre, les suisses leurs halberdars, les massiers leurs masses et les huissiers leurs verges. Les cloches de la ville, endormies depuis trente-six heures, se réveillent et envoient une immense et joyeuse volée; les canons du fort Saint-Ange tonnent, les voix de la tribune lancent tout à la fois des notes triomphantes à travers lesquelles s'élèvent des accents doux et purs qui saisissent l'âme, mais ne la troublent pas. Ces voix sans accompagnement forment une mélodie qui porte la pensée presque aux sublimes rivages.

Christian se laissait aller à cette impression, et quand, après l'épître, le sous-diacre apostolique s'approche du trône et prononce ces mots : « Très saint-père, je vous annonce une grande joie : le Christ est ressuscité. *Alleluia!* », quand l'*Alleluia* fut répété par les exécutants, Christian s'écria à haute voix avec l'assistance tout entière : *Alleluia, Alleluia!*

CHAPITRE XX

LES FÊTES DE PAQUES

Le jour de Pâques, rien n'est plus imposant que l'entrée du pape à Saint-Pierre; porté sur sa *sedia*, dominant tous les fronts, il s'avance lentement, pontife bénissant et aussi pontife-roi. Alors les choristes entonnent à pleine voix le *Tu es Petrus* : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église. »

Plusieurs phases de l'office sont d'une majesté frappante : quand le pape se lève et prie debout devant son trône, enveloppé de sa robe traînante; qu'il s'agenouille, baise l'autel en brûlant l'encens; qu'il se rend au pupitre, chante l'Évangile, adore l'hostie après l'avoir consacrée en l'élevant vers le peuple, tandis que les trompettes retentissent au fond de la basilique; que les brillants gardes nobles

et les suisses mettent un genou en terre et présentent les armes.

Pour des catholiques convaincus, ces pompes religieuses, les plus grandes qu'aient pu concevoir les hommes, sont édifiantes; pour Christian, qui avait moins besoin de spectacles que d'émotions profondes, l'heure solennelle de cette grande journée devait être celle de la bénédiction universelle. A cette heure, la place Saint-Pierre se remplit; la foule, immobile et muette d'attente, se compose principalement d'hommes et de femmes de la campagne romaine ou de la Sabine; les voiles blancs et rouges des paysannes bariolent la surface inclinée de ce piédestal humain. Ces populations rustiques, dans leurs grossiers vêtements, plaisent mieux que les belles ladies ennuyées, s'apprêtant à lorgner celui qu'elles appellent le grand Lama des papistes.

Au moment où les grosses cloches de Saint-Pierre s'ébranlent, il se fait un mouvement parmi les cardinaux qui garnissent le balcon pontifical; la croix d'or se montre la première; les princes de l'Église se reculent et l'on voit paraître, sous sa radieuse tiare d'or, la blanche figure du souverain, comme enlevée dans les

airs. De larges éventails de plumes, déployés derrière lui, pareils à ceux qui se trouvent sur les bas-reliefs égyptiens dans le cortège des Pharaons, donnent à la scène je ne sais quelle grandeur orientale; c'est une vision extraordinaire.

Au sein d'un silence indescriptible, une voix sonore prononce en latin la formule de bénédiction, qui se termine ainsi : « Que le Seigneur puissant et miséricordieux vous accorde pardon, absolution et rémission de tous vos péchés; le temps de faire une vraie et fructueuse pénitence, un cœur toujours contrit, amendement de vie, grâce et consolation du Saint-Esprit et persévérance finale dans la pratique des bonnes œuvres. »

A cette minute suprême, les deux mains étendues vers le ciel, le pape se lève, se tourne successivement de trois côtés pour atteindre toute l'assistance de la grâce qu'il va répandre sur elle, fait trois fois, en se penchant un peu avec une ineffable majesté, le signe de la croix et dit : « Que la bénédiction de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous et s'y repose toujours ! Amen ! »

« Amen ! » répondent à la fois les trente mille personnes qui se relèvent bénies pen-

dant que le saint-père, de son trône aérien regardant toujours le peuple, se retire lentement et rentre dans les ténèbres.

Le soir, étrangers et Romains reviennent admirer la façade de Saint-Pierre magnifiquement illuminée.

Le *tocco* frappait justement au moment où Christian et les dames de Wédel arrivaient ensemble.

Des feux, plus vifs que ceux qui dessinaient déjà gracieusement l'architecture de l'église, brillèrent, courant çà et là sur les entablements, le long des colonnes, à travers les compartiments du dôme, et atteignirent la croix.

En quelques minutes, par une éclatante métamorphose, une nouvelle illumination complète la première; la coupole tout entière semble une mitre immense semée de mille diamants étincelants.

.

Le lundi de Pâques, Christian était de bonne heure dans la cellule du père Geronimo :

« Venez au jardin, dit celui-ci, j'ai à vous parler; nous serons sûrs de n'être pas interrompus. »

Ce jardin de moines aurait fort étonné Voltaire : des allées bien sablées et proprement tenues ; de petits carrés de terrain, cultivés avec un soin coquet, dont quelques-uns étaient consacrés aux plantes aromatiques d'une senteur délicate. Les blanches colonnes d'un portique le long desquelles s'enroulaient des jasmins et des clématites remplaçaient le mur de clôture ; les restes d'un monument funéraire, où se voyaient sculptées en bas-reliefs les trois Grâces, formaient la margelle d'un puits ; tel était l'aspect qu'offrait la promenade du monastère.

Christian suivit le père sous un berceau de lilas bourgeonnants, s'assit à côté de lui sur un fragment de marbre antique et tous deux causèrent intimement.

Sans écouter leurs confidences, allons retrouver la baronne et sa nièce, qui, elles aussi, jouissent des fleurs printanières dans le cloître de Saint-Jean de Latran.

Par exception, les femmes peuvent entrer là ; aucun religieux n'y demeure. C'est un lieu pieux et charmant, une sorte de musée chrétien. Divers monuments, qui se rapportent à l'histoire et à la légende du christianisme, y sont rassemblés ; le portique qua-

drilatéral est soutenu par des colonnes torses, différentes d'âge et de forme, à travers lesquelles on voit un jardin délicieux.

Le père et Christian parurent : la comtesse venait de cueillir deux roses ; en rougissant, elle en offrit une à son fiancé et mit l'autre à sa ceinture.

Très émus, les jeunes gens gardaient le silence : « Mes enfants, dit le moine, si Dieu achève son ouvrage, vous serez des époux chrétiens... Que la bénédiction d'un vieux prêtre tombe sur vous ; allez en paix et prions... »

Parlant ainsi, il entra dans la basilique accompagné de ses amis. Le soleil couchant lançait, par les croisées de l'abside tendues de voiles rouges, des rayons horizontaux qui empourpraient la grande tête nimbée du Christ et l'or étincelant de la mosaïque. La figure du Sauveur, mieux éclairée que jamais, était saisissante.

Lina et Christian, quittant le sanctuaire, s'avancèrent sur le perron, en face de la plus belle vue de Rome ; ils regardèrent ensemble l'espace désert qui s'étend de Saint-Jean de Latran à Sainte-Croix de Jérusalem. Au bout de cet espace s'élève, isolée et triste, la tour

de Sainte-Croix; à gauche, les constructions brisées de Néron se dessinent parmi les riches verdure de la villa Volkonska; au-dessus d'elles, un pin magnifique dresse la tête; à droite, les montagnes d'Albano arrondissent leurs sommets, demi-voilés de vapeurs bleuâtres; en face, les pentes dentelées et neigeuses de la Sabine apparaissent derrière la grande ligne d'aqueducs.

Les fêtes de Pâques se terminent par la girandole; les premières fusées partent ordinairement du château Saint-Ange.

Tous les feux d'artifice se ressemblent: ceux de Rome ne diffèrent des autres que parce qu'ils sont liés à une fête religieuse et par le luxe de détonations d'artillerie qu'on y prodigue; il faut bien brûler sa poudre à quelque chose.

Les gerbes, épanouies dans les airs, retombent en pluie colorée ou en grappes de grains d'or; la fumée se traîne en nuages rouges; les serpents lumineux montent en sifflant et vomissent de blanches étoiles qui se reflètent dans les eaux noires du Tibre.

De temps en temps, on voit apparaître la masse obscure du mausolée d'Adrien au milieu des splendeurs nocturnes de la ville de

Rome éclairée tout à coup par des lueurs flamboyantes.

Enfin le bouquet, comparable à l'éruption d'un volcan, étincelle et fait resplendir un moment le ciel et la terre.

Mais ce moment, comme toujours, est aussi court que brillant, et soudain tout rentre dans l'ombre.

Une mélancolie involontaire saisit les deux cœurs heureux : au jour le plus radieux pouvait donc succéder la nuit la plus noire!...

CHAPITRE XXI

LE PRINTEMPS A ROME LES CATACOMBES DE SAINTE-CALIXTE PROMENADES DANS LES VILLAS

Le printemps, ce phénix si rare, *rara avis in terris*, est quelquefois très doux à Rome; quand les pluies d'avril ne remplissent pas l'intermédiaire rapide qui sépare l'hiver de l'été, on y goûte quelques jours d'une incomparable suavité.

Le ciel est d'un bleu tendre, plus aimable aux yeux et plus cher aux peintres que le bleu foncé et cru de juillet. Une teinte blanchâtre borne les horizons à demi enveloppés d'une transparente vapeur, qui rend les angles des montagnes moins brillants et les contours moins arrêtés. Cet instant est délicieux. Les étrangers, qui arrivent ordinairement après un bel automne et partent avant que les

feuilles poussent, n'ont pas l'idée du charme de ce climat.

Nos fiancés recommencèrent leurs promenades par une visite aux catacombes de Sainte-Calixte, hors de la porte Saint-Sébastien.

Christian professait une sympathie particulière pour les martyrs. Ses sentiments politiques, animés de l'exaltation généreuse de ce temps, lui inspiraient un vif enthousiasme pour tout ce qui était résistance à la tyrannie, et aucune n'a été plus héroïque et plus pure que celle de ces hommes, de ces femmes, de ces jeunes filles, refusant d'encenser des idoles et, la plus honteuse de toutes, la statue de l'empereur : en mourant pour la foi, ils mouraient pour la liberté.

Un jeune Italien, qui devait faire une révolution durable dans la science des antiquités chrétiennes, M. de Rossi¹, voulut les accom-

1. Jusqu'à M. J.-B. de Rossi, on ne connaissait guère des catacombes que des petites chapelles souterraines et que les corridors étroits bordés d'une rangée uniforme de sépultures toutes pareilles et placées les unes au-dessus des autres comme des tiroirs. C'était le cimetière primitif, vénérable à ce titre, mais ne contenant en général que des martyrs obscurs et des fidèles ; il restait à découvrir la partie importante et historique de la cata-

pagner à Sainte-Calixte : « Je vais vous conduire, dit-il, par la route que prenaient les pèlerins qui venaient visiter les tombeaux des saints célèbres, quand le christianisme eut cessé d'être persécuté ; placés dans une crypte centrale de la catacombe, ces tombeaux s'élevaient au milieu de la foule des sépultures, ainsi que l'église de Saint-Paul hors les murs

combe, celle où étaient les cryptes centrales, le lieu principal du culte, les plus grands travaux d'art où devaient se trouver les tombeaux des papes et des saints illustres. Cette découverte capitale, on la doit à M. de Rossi et il y a été conduit par une idée qu'on peut appeler une idée de génie. Cette portion des catacombes était presque complètement inexplorée parce qu'elle était la plus encombrée de débris ; M. de Rossi comprit le premier qu'elle devait être aujourd'hui la plus encombrée parce qu'elle fut dans l'origine la plus éclairée ; parce que là devaient se trouver de grandes ouvertures destinées à donner de la lumière au lieu qui était surtout fréquenté par les fidèles après que la catacombe avait été livrée au culte public par la paix de l'Église.

Les plus heureux résultats sont sortis de cette vue féconde : dans la seule catacombe de Sainte-Calixte, M. de Rossi a trouvé les tombeaux de plusieurs papes du 1^{er} et du 3^e siècle et celui de sainte Cécile. Guidé par une critique sûre dans l'emploi d'une méthode rigoureuse appliquée pour la première fois aux catacombes, faisant servir à ses investigations l'étude des inscriptions, des textes imprimés ou manuscrits, des monuments païens, M. de Rossi a jeté la lumière la plus nouvelle sur la topographie des catacombes et a créé leur histoire.

s'élève, avec ses tombes historiques, parmi des tombes sans gloire. »

La comtesse et Christian, tenant à la main une petite bougie, marchèrent en avant ; la baronne les suivait, assez touchée de ce qui l'entourait. Qui pourrait ne pas l'être ? Elle se permettait bien quelques questions un peu insidieuses sur l'âge des inscriptions, sur les symboles païens, associés parfois dans les peintures ou sur les bas-reliefs aux représentations chrétiennes ; mais elle avait affaire, dans M. de Rossi, à l'épigraphie chrétienne en personne et à une érudition aussi nette qu'impartiale.

Lina s'arrêtait avec complaisance devant les peintures symboliques dont le sens semblait pouvoir se rapporter à la conversion de Christian : Lazare, ressuscité par son divin ami ; l'eau jaillissant du rocher sous la verge de Moïse ; la brebis égarée que le bon Pasteur rapporte sur ses épaules... Et lui, il retrouvait Lina dans ces signes, répétés mille fois sur les dalles funéraires : la barque secourable, l'ancre de salut, la colombe qui rapporte l'olivier de paix...

En suivant le chemin des pèlerins, dont on voyait les noms écrits sur les murs avec de

courtes prières, leur aimable et sûr guide signala quelques-unes de ces inscriptions, toutes de la même main, commençant à l'entrée du cimetière et finissant à l'extrémité de cette partie du souterrain. Une seule pensée, un seul vœu se reproduisait là avec quelques variantes : « *Sophronia vivat in Deo; Sophronia, vives in Deo. Sophronia en Dieu; Sophronia, tu vivras en Dieu.* »

Ces derniers mots exprimaient un redoublement de dévotion et de tendresse et comme un élan plus assuré de confiance. Quelle était cette Sophronie, constant objet de la piété et de l'amour de ce pèlerin inconnu? Sans doute une épouse aimée et perdue, mais non perdue à jamais!

Christian et la comtesse avaient oublié le printemps sous la terre; ils le retrouvèrent au milieu de la campagne romaine, à l'endroit charmant qu'on a nommé, à tort sans doute, mais par une inspiration aimable, la vallée de la nymphe Égérie.

Jamais lieu enchanté ne mérita mieux ce doux nom. Imaginez un petit vallon formé par des collines dont les ondulations gracieuses se marient à la courbe que dessine le vallon lui-même, des pentes, tantôt

abruptes, tantôt presque insensibles, où le regard se promène attiré par leurs méandres, un bois de chênes verts, qui semble le reste d'un bois sacré, car il est tout près d'un temple servant aujourd'hui d'église. Au delà, quelques tombeaux en briques, ornés encore de frontons et de piliers d'un travail très fin, se détachent sur la verdure nouvelle. Partout des fleurs pressées et rayonnantes sur l'herbe épaisse, les unes toutes blanches, les autres parées des teintes les plus vives comme des couleurs préparées sur la palette d'un coloriste; et de ces fleurs, de ces herbes émanent des parfums pénétrants qui viennent embaumer un air délicieux et caressant.

La *Nymphée*, construite dans l'intérieur d'un petit rocher, est dominée par des arbustes entrelacés de lianes qui retombent et couronnent l'entrée de la grotte. Une statue, couchée au-dessus de la source, semble le génie familier de l'endroit, dormant au murmure des eaux.

Cette retraite invite au plus paisible repos, aux plus intimes entretiens. La faible barrière de collines qui entoure le vallon suffit à le séparer des humains.

La promenade qui suivit celle de la *Nymphée* ramena nos amoureux à la villa Médicis, la meilleure des villas de Rome peut-être pour les habitudes de chaque jour. Ils y venaient, en voisins, marcher entre ses murs de buis et sous ses voûtes vertes qui offrent contre le vent et le soleil un si charmant abri.

De temps en temps, ils s'arrêtaient devant la façade du *Casin*, où sont encastrés des bas-reliefs qui forment une suite de tableaux en marbre.

Tandis que la baronne examinait curieusement là chaque bas-relief, chaque débris de colonne et chaque fragment d'inscription, remarquant le goût très vif qu'avait la Renaissance pour les restes de l'antiquité, Christian et M^{me} de Wédel allaient se reposer sous les pins de la villa Pamphili, ou se dirigeaient vers la villa Albani. Celle-ci n'est, à vrai dire, qu'une avenue droite et large entre des lauriers taillés; mais il y règne un air de solitude, de mystérieux silence qui dispose l'âme aux rêveuses tendresses; la vue des montagnes est si parfaitement ménagée, si gracieusement coupée par le feuillage noir de quelques cyprès; le *Casin*, orné de statues

antiques, tourne si amoureusement vers le soleil son portique inondé de lumière, qu'on ne peut plus s'arracher de ce lieu. Dans une des salles de la villa, remplie de sculptures célèbres, est un bas-relief représentant Orphée et Eurydice. Les deux époux vont se quitter : Eurydice pose la main sur l'épaule d'Orphée; Orphée écarte un peu le voile de sa compagne pour la contempler une dernière fois; celle-ci attache sur lui un si profond regard d'adieu que l'effet le plus pénétrant est produit par la composition la plus simple, et le plus émouvant pathétique, par l'œuvre la plus tranquille.

Christian et la comtesse, d'un mouvement instinctif, se rapprochèrent l'un de l'autre; le sentiment d'une séparation qu'ils ne croyaient pas possible les avait saisis malgré eux.

Le lendemain, ils étaient à la villa Volkonska, dont l'intérieur est aussi pauvre que celui de la villa Albani est somptueux; mais, ici, les jardins empruntent un attrait particulier à un mélange de ruines et de verdure. L'aspect en est à la fois abandonné, riant et mélancolique. Les arceaux de l'aqueduc de Néron courent à travers le parc; des

lianes, de grandes herbes, des cyprès et des pins croissent sous leurs cintres çà et là brisés; les aloès, les cactus, les lataniers, toute une flore tropicale pousse vigoureusement à l'abri des vieilles pierres, tandis qu'autour des pelouses et des allées sinueuses s'épanouissent en toutes saisons des touffes épaisses de roses.

En quittant les villas, nos promeneurs s'avançaient en pleine campagne vers le mont Sacré, non pour y chercher le fabuleux tombeau de Ménénius Agrippa, mais pour suivre les bords charmants de l'Anio, pour regarder la tour pittoresque de Ponte Nomentano, avec sa masse féodale et ses créneaux du moyen âge; ou bien, en suivant une route opposée, ils gravissaient le rocher auquel le Poussin a laissé son nom. De ce point, l'œil embrasse le Tibre qui serpente, la ville de Rome, les montagnes, le Soracte isolé comme une île bleuâtre; la Leonessa, qui étale au soleil son dos de neige; les maisons blanches de Tivoli, Palestrina, Colonna; sur les flancs mamelonnés des monts d'Albano, les villages étincelants de Grotta-Ferrata, de Castel-Gandolfo et les dômes volcaniques de Monte Cavi.

Au fond de l'horizon, la terre s'abaisse par une pente faiblement ondulée jusqu'à la grande plaine déserte qui conduit à la mer.

CHAPITRE XXII

LE FAUX CATHOLICISME

Christian, enivré de tendresse et de poésie, était rentré chez lui, le jour de sa dernière promenade, plus agité que jamais.

« Pourquoi, se répétait-il, me faire attendre la félicité suprême ? Pourquoi Lina n'est-elle pas à moi ? Un seul mot, un seul acte me sépare du bonheur ; ce mot, je veux le prononcer ; cet acte, je veux l'accomplir. — « Ah ! c'est le père Geronimo qu'il faut toucher, convaincre ; ma première visite sera pour lui ! »

En effet, le lendemain, de grand matin, il descendait les degrés de son escalier, quand le facteur le salua au passage et lui remit une lettre.

L'écriture était celle de la baronne. Qu'allait-il apprendre ? Une mauvaise nouvelle sans

doute ! Christian trembla et ses doigts nerveux froissaient le papier sans l'ouvrir. Il se décide pourtant et lit dans ce billet, plein d'affectueuses expressions, qu'une religieuse suédoise, la plus ancienne amie de la comtesse, atteinte d'une fièvre grave dans le monastère de Frascati, réclame sa chère Lina.

« Elle n'est pas malade, s'écrie-t-il ; mais elle part ! Elle n'a plus le droit de me quitter : sa présence me fait vivre !

« Que vais-je devenir ? »

Un instant cloué à la même place, il hésite sur le chemin qu'il va prendre ; ira-t-il d'abord via Fratina, puis à Frascati ? ou bien est-ce au couvent du père Geronimo qu'il faut courir ?

Ce dernier parti l'emporte et bientôt un coup de sonnette strident retentit à la grille des religieux.

Un moine essoufflé, tout ému, paraît au guichet :

« Jésus, Maria ! qu'y a-t-il, Eccellenza ? Un trépassé, la communion ? — Nous voilà, vite, vite.....

— Pardon, pardon, interrompt le jeune homme ; je demande, j'ai besoin de voir le père Geronimo.

— Ah ! fit le capucin, d'un geste expressif, n'est-ce que cela ? Le père Géronimo est en tournée depuis hier par ordre supérieur. »

Là-dessus le guichet se referme.

« Lui aussi parti ! lui aussi m'abandonne ! tout m'accable ! »

Et, obéissant à cet instinct machinal de mouvement qui nous domine aux heures d'excitation morale, il se met à traverser les rues au hasard.

Encore une fois le pauvre amoureux accuse la religion d'être la cause unique de ses malheurs ; tout ce qui rappelle le catholicisme lui devient insupportable. Les moines et les prêtres qu'il coudoie lui semblent porter l'empreinte de la stupidité et du fanatisme ; les cantilènes monotones des mendiants l'exaspèrent ; il repousse violemment un humble frère qui présente une image sainte en demandant quelques *baïocchi* : les moindres incidents provoquent sa colère.

Cependant, passant devant une église où M^{me} de Wédel avait souvent prié, Christian y entre, espérant retrouver du calme en ce lieu.

Une femme, agenouillée au pied de la figure d'un saint, parlait à haute voix avec

beaucoup de vivacité. Cet exemple de la dévotion grossière du peuple italien n'était pas le premier qui l'eût frappé ¹.

Désappointé, il se disposait à sortir quand le discours suivant l'arrête :

« Quoi ! criait la dévote, transportée de fureur, montrant le poing à l'image ; quoi ! ne t'ai-je pas apporté l'huile et la cire ? et toi, tu n'as rien fait pour moi ! » — Un torrent d'injures accompagnait cette interpellation.

Christian, impatienté, scandalisé, apercevant un abbé à l'autre extrémité de la chapelle, croit devoir lui signaler l'inconvenance d'une pareille scène.

« Que voulez-vous ? dit le bonhomme, cette femme est en colère ; qui n'est en colère une fois dans sa vie ? Elle a tort (*ci vuol pazienza*) ;

1. Déjà l'auteur de ce livre avait entendu une certaine vieille demander à saint Pierre de payer ses dettes en lui donnant son adresse : « La veuve une telle, *via Serpentino*, n° 19, au troisième. » A Naples, une autre femme, agenouillée devant une statue de la Vierge, lui adressait énergiquement cette prière d'un ton très élevé : « *Madona mia, fate occire mio marito, perchè tanto che viva, la mia povera filia non trovera mai un sorte !* Ah ! bonne sainte Vierge, faites mourir mon mari le plus tôt possible, car, tant qu'il vivra, ma pauvre fille ne trouvera jamais un sort, une bonne chance, une position. »

mais..... on doit convenir aussi que le saint..... il y a bien quelque chose à dire..... C'est un grand saint ; la femme a tort..... mais enfin, il est sûr qu'elle a donné bien des flacons pour la lampe de son autel, bien des livres de bougie à brûler devant son portrait, et le saint.... c'est un grand saint.... mais il n'a rien fait pour elle ! »

Christian restait ébahi. Son interlocuteur, jugeant qu'il comprenait les torts du saint, ajoute confidentiellement :

« Cette femme est en colère aujourd'hui ; qui n'est en colère une fois dans sa vie ? Mais demain, elle ne sera plus en colère ; elle apportera l'huile, la cire, autre chose encore ; cette chapelle sera bien éclairée, cela attirera le concours des fidèles et grandira la réputation du saint. D'ailleurs, cette femme a la foi ; elle n'accuserait pas le saint si elle n'avait confiance en lui.

— Quelle foi ! répond Christian ; acheter une assistance surnaturelle avec quelques livres d'huile et de bougie devant un méchant tableau !

— Notre tableau est très beau et notre saint est un grand saint, interrompt le prêtre courroucé. Signor, laissez-moi en paix, allez à vos

affaires ; vous n'êtes qu'un hérétique ! » Et il lui tourne le dos.

Christian, dégoûté, indigné, rentre chez lui. Presque au même instant, on lui annonce monsignor Lubini.

Rien ne s'ignore à Rome ; le bruit de la conversion prochaine du jeune Norvégien s'était vite répandu dans le cercle de la société des dévots. L'intrigant prélat, craignant que ses petites calomnies, adressées à M^{me} de Wédel, au sujet de M. Olassen, n'eussent transpiré, s'était prudemment tenu à l'écart ; mais, aujourd'hui, l'abjuration se faisait attendre ; le public s'impatiait de ces retards, monsignor conclut que la victoire de la comtesse était incertaine et qu'il fallait lui venir en aide. Il se présentait donc à Christian pour porter le dernier coup.

« Eh bien, mon cher monsieur Olassen, vous voilà incessamment des nôtres, dit Lubini, en se laissant tomber avec mollesse sur une *poltrona* et en regardant avec complaisance ses bas violets. J'étais bien sûr que vous en viendriez là : un homme aussi distingué d'esprit et de manières ne pouvait pas demeurer protestant ; cette hérésie, damnable en ce monde et dans l'autre, respire la pédanterie

et, selon l'expression française, est de jour en jour plus démodée.

— Monsignor, vous ne voulez pas dire que la religion soit une affaire de mode et de bon goût ?

— Non, sans doute ; la religion, c'est la vérité même révélée par Dieu et enseignée par son Église, l'Église romaine ; mais, en ce moment, on ne saurait nier que ce sont les classes comme il faut, l'aristocratie, qui donnent l'exemple. J'ai été à Paris et je me suis convaincu que les salons cités pour l'élégance et la richesse étaient aussi ceux qui pensaient aussi bien en religion qu'en politique. Le voltairianisme et le libéralisme ne sont plus reçus. En Angleterre, on apprend à chaque instant qu'un lord, appartenant à une des plus grandes familles, vient de faire amende honorable pour rentrer dans l'Église, qui est ancienne, de bonne maison, si j'ose ainsi parler, qui a ses titres de noblesse et des aïeux.

— Cette raison ne saurait pas plus agir sur monsignor Lubini que sur moi, interrompit Christian avec une fierté un peu dédaigneuse.

— Vous voulez dire que nous ne sommes

ni l'un ni l'autre d'extraction illustre ? Pour vous, je n'en sais rien ; — quant à ma généalogie, vous pourriez n'être pas très bien informé ; mais, ajouta le prélat, en reprenant son meilleur sourire, car il sentait combien un mouvement de vanité serait hors de propos, vous êtes riche et bien élevé, je suis prélat ; nous appartenons tous deux à cette partie de la société qu'en tout pays on nomme la bonne compagnie ; ce monde-là doit être catholique, car c'est le catholicisme qui maintient la société sur ses bases, établit parmi les hommes la hiérarchie par la soumission qu'il enseigne, réprime et condamne le goût de la liberté née de l'orgueil.

— Je ne crois pas, reprit Christian, que l'Église romaine soit nécessairement contraire à la liberté ; elle a quelquefois combattu pour elle ; Alexandre III a été le chef de la ligue lombarde contre Frédéric Barberousse ; l'Église a souvent réclamé et défendu son indépendance contre les rois et les empereurs.

— Ces temps-là sont passés, monsieur ; l'Église est aujourd'hui l'alliée de tous les pouvoirs.

— Oui, oui, même du pouvoir hérétique

qui opprime l'Irlande, même du pouvoir schismatique qui martyrise la Pologne !

— Oh ! monsieur Olassen, permettez-moi de vous le dire, voilà des propos de jeune homme ; oui, l'Église est avec tous les pouvoirs, parce qu'ils sont tous indispensables pour comprimer l'esprit du siècle, et savez-vous un autre moyen de mettre votre fortune à l'abri des chances des révolutions que la religion ?

— J'entends, dit Christian ; vous faites de Dieu un commissaire de police et un gendarme ! »

Ces reproches étonnaient et déconcertaient fort le monsignor ; la conversion du Norvégien ne lui paraissait pas très avancée.

Chaque mot du prélat blessait Christian au vif ; il cherchait à cacher son irritation, quand la princesse Zalikoff, sans se laisser annoncer, ouvre impétueusement la porte ; un jeune homme très bien mis, d'une tournure irréprochable la suit. « Je savais trouver ici monsignor, et c'est pour cela que je viens très indiscretement chez vous, monsieur, dit la dame russe. Voici M. de Virmont, une des plus récentes et des plus éclatantes conquêtes de l'Église, l'auteur des *Considérations sur*

l'impiété philosophique. Quel style! c'est du Chateaubriand perfectionné, et pour la hardiesse de la pensée, M. de Maistre était timide en comparaison!...

« En arrivant à Rome, M. de Virmont, dis-je, a désiré vous voir; car lui aussi est un converti. Vous vous entendrez, j'en suis sûre, parfaitement. »

Pendant que la princesse débitait avec volubilité ces paroles étourdies, M. de Virmont se tenait en observation, comme un connaisseur qui examine une médaille pour juger si elle est de bon aloi.

Voulant savoir tout d'abord à quoi s'en tenir sur la conversion qu'il venait vérifier : « Monsieur, dit-il, permettez-moi de vous féliciter, puisque vous êtes prêt à abjurer vos anciennes erreurs. On vous dit éclairé et honnête homme; pouviez-vous y persister plus longtemps? »

Christian gardait le silence; le néophyte continua, en jouant avec ses gants jaunes :

« Il est évident, n'est-ce pas? qu'on ne peut être vertueux si l'on n'est catholique; car, si l'on ne se soumet à une autorité supérieure, si, comme les protestants et les philosophes, on se fait juge de ce qui est vrai ou faux,

on ne saurait avoir pour principe d'action que son caprice; alors, il y a autant de morales que d'individus; l'individualisme, c'est le scepticisme, et le scepticisme, c'est le néant!

— L'Église romaine a toujours reconnu, ce me semble, que la raison pouvait conduire l'homme aux vérités de la morale et de la religion naturelles; dit Christian.

— La raison qui n'est pas éclairée par la foi est radicalement impuissante; ce sont les plus grandes intelligences qui ont proclamé le plus haut le néant de l'intelligence : Pascal, M. de Maistre et ce nouvel écrivain catholique, l'éloquent abbé de Lamennais, qui sera, je le garantis, une colonne inébranlable de l'Église.

— Tous les catholiques n'ont pas parlé ainsi, reprit Christian.

— En remontant plus haut, dans les temps où les croyances étaient fortes et l'Église puissante, l'Église a pu moins s'effrayer d'un ennemi alors peu dangereux; mais aujourd'hui que la raison se dresse, arrogante, et nous insulte, il n'y a pas de transaction possible avec elle. On nous accuse de méconnaître les droits de la raison; foulons aux

pieds ces droits usurpés; à ceux qui nous reprochent de la méconnaître, répondons comme ces braves Croisés de Montfort, exterminant les hérétiques : Dieu saura bien retrouver les siens. »

Christian perdait patience : « Monsieur, dit-il, ceci me paraît révoltant ! Placez la foi au-dessus de la raison, soit ! Je sens assez l'insuffisance de la mienne pour m'incliner avec bonheur devant une lumière supérieure dès qu'elle aura brillé à mes yeux ; mais souffrez que je le dise — la violence de votre langage excusera ma franchise — il est insensé de mépriser et de nier la raison, c'est outrager le plus admirable don de Dieu, qui est la raison suprême ! Vous voulez étouffer toute liberté d'esprit.

— Oh ! pour ce qui est de la liberté sous toutes ses formes, vous dites vrai, monsieur, se hâta de répondre M. de Virmont ; oui, nous voulons en finir avec elle et nous nous en glorifions : Satan fut le premier insurgé ; une manière de libéral qui faisait de l'opposition dans le ciel et que Dieu foudroya. Milton, tout arien qu'il était, ne s'y est pas trompé et en a fait un rebelle qui parle très bien, aussi bien que pas un des orateurs de

la gauche : il n'en est pas moins dans l'enfer où il attend ses successeurs.

« La liberté, c'est l'orgueil, un orgueil diabolique ; il faut que l'Église l'écrase !

— Et cependant, reprit Christian avec un accent ironique, cette liberté que vous maudissez et qui m'est chère, en France vous la revendiquez pour vos petits séminaires et pour vos écoles !

— Quand le siècle est incrédule et le gouvernement athée, il faut bien faire arme de tout, même de la liberté, pour le triomphe de la vérité ; mais, quand la vérité aura triomphé, les catholiques ne seront pas si niais que de laisser tourner contre elle les instruments qu'ils demandent aujourd'hui à employer contre l'erreur.

— Vous calomniez les catholiques ; j'en sais qui réclament loyalement un droit que je crois juste de leur accorder.

— Ah ! oui ! les catholiques libéraux, du progrès, qui veulent mettre, disent-ils, la religion en harmonie avec l'esprit du temps ; comme si l'esprit du temps n'était pas l'ennemi naturel et formidable de la religion !

« Donnez la liberté de raisonner, et vous

verrez ce que la foi deviendra ; qu'on puisse discuter la vérité des prophéties et des miracles, on établira que les prophéties ou sont trop vagues pour y rien voir, ou, quand elles sont plus précises, qu'elles ont été faites après coup, et que les miracles de la Bible ne sont pas plus véridiques que ceux de Tite-Live.

— Mais, monsieur, si c'est là où le raisonnement conduit, avouez que c'est fâcheux pour la Bible et pour les miracles.

— Du tout, monsieur, ce n'est fâcheux que pour le raisonnement : l'Église a-t-elle raisonné avec les Albigeois ? l'Église a-t-elle discuté avec ceux que jugeait l'Inquisition ? Elle les a envoyés au bûcher ! A-t-elle discuté avec les protestants le jour de la Saint-Barthélemy, ce glorieux jour que renient lâchement en France des catholiques dégénérés ? »

A ces odieuses paroles, qui associaient la religion d'amour et le Dieu de bonté aux plus grandes férocités de l'histoire, Christian se sentit près d'éclater ; mais l'image de M^{me} de Wédel flottait devant ses yeux et semblait lui demander grâce pour ces sanglantes horreurs. Faisant donc un grand effort pour

terminer un entretien dont l'effet sur lui-même l'épouvantait :

« Laissons, dit-il, ces souvenirs du moyen âge; heureusement, monsieur, l'Église ne se croit plus obligée à de telles sévérités.

— C'est ce qui vous trompe; vous n'avez peut-être pas lu le *Moniteur* de ce matin? La loi du sacrilège a passé! Oui, monsieur, tout homme qui profanera ce que révère notre religion sera puni de la peine du paricide. »

Christian frémit : « J'ai entendu parler de ce projet de loi; mais je ne croirai jamais qu'il soit adopté aujourd'hui par des Chambres françaises.

— Eh bien, monsieur, cette monstruosité est un fait accompli, et si un juif veut porter une seconde fois la main sur le Christ, si un protestant s'avise de montrer son mépris pour le dogme de la présence réelle, si un philosophe manque de respect à l'hostie; bien que ce juif, ce protestant, ce philosophe soient d'innocentes victimes d'une erreur involontaire, on leur mettra une chemise rouge sur le corps, un voile noir sur la tête; on les fera monter pieds nus dans un tombereau et, après leur avoir fait faire

amende honorable à genoux, on les conduira sur l'échafaud où on leur coupera, d'abord le poignet, puis la tête. Voilà ce que vient de décréter en l'an de grâce 1825, dans le pays de Voltaire, un gouvernement dont le principe est la liberté appelée constitutionnelle. Ma foi, je ne regrette rien du moyen âge ; l'esprit de l'Inquisition n'est pas aussi mort que vous voulez bien le proclamer.

— Monsieur, répondit Christian hors de lui, tant pis pour le siècle et pour vous, tant pis pour le catholicisme, au nom et à la glorification duquel on vient de rendre une pareille loi. On ne l'appliquera pas, je le sais : les dix-huit siècles de civilisation que le christianisme a donnés au monde se soulèveraient si l'on osait le tenter.

— C'est ce que nous verrons ; qu'on essaye de braver l'Église !

— Vous en donneriez envie, monsieur, s'écria Christian que la fureur emportait. »

Monsignor Lubini et M^{me} Zalikoff, qui s'étaient levés, échangèrent un signe d'intelligence. M. de Virmont se contenta de dire avec un amer sang-froid et un rire moqueur : « Voilà, monsieur, d'étranges paroles pour un catholique. »

La voix, le rire de ce provocateur acharné rendirent Christian fou et, s'oubliant encore une fois, il ajouta : « Si vous êtes vraiment un catholique, monsieur, je ne le serai jamais!... »

CHAPITRE XXIII

FRASCATI ET SES ENVIRONS ON TROMPE LA COMTESSE ET CHRISTIAN

La comtesse, toujours retenue à Frascati par les instances d'une amie, n'avait pas entendu parler de Christian depuis deux jours. Que devenait-il ? que pensait-il ? Elle désirait ardemment revenir à Rome ; mais la baronne, frappée de la pâleur de sa nièce, insista pour la garder encore à la campagne.

M^{me} de Wédel se laissa conduire à la villa Aldobrandini, particulièrement remarquable par la beauté de ses eaux et de ses arbres. Des sources amenées du mont Algide, célébré par Horace, y entretiennent une cascade magnifique et perpétuelle. Ces dames s'arrêtèrent un instant sur la terrasse en face de l'étendue ardente, tachée çà et là d'ombres mobiles que les nuages y jetaient en passant.

Ici la baronne déclara qu'elle regretterait

toute sa vie d'avoir manqué l'occasion de visiter les restes de Tusculum et ses délicieux environs. Lina ne pouvait hésiter; comment priver sa tante de l'innocente joie que lui causerait cette docte excursion?

Toutes deux, installées sur des ânes, commencèrent donc à gravir la hauteur où fut Tusculum. Le guide leur montra d'abord l'amphithéâtre et s'empessa d'affirmer que c'était là la place choisie par Cicéron pour enseigner le latin aux *forestieri* : « Savez-vous ce qu'était Cicéron? dit la baronne. — *Sara qualche vecchio Inglese dell' antiquita*, répondit le guide. — Qui savait tout », ajouta un petit garçon, le conducteur des ânes.

Ainsi renseignées, les promeneuses arrivèrent au théâtre, d'où la vue est admirable. Les sommets environnants qui, de loin, présentent à l'œil un massif bleuâtre, de près laissent découvrir des vallons sauvages s'ouvrant de toutes parts en formant mille perspectives variées.

De Tusculum on va, à travers la montagne, jusqu'au lac de Nemi dont l'aspect offre des contrastes étonnants. A droite et à gauche, ses rives riantes, cultivées, plantées de chênes verts enlacés de lianes, de jasmins,

de bruyères blanches et roses, se reflètent dans une eau transparente, tandis qu'à une des extrémités, les maisons noires et délabrées de la ville apparaissent juchées sur un rocher à pic, piédestal d'une haute tour féodale. De grands escarpements foncés assombrissent encore ce fond pittoresque.

Il y a là un mélange de doux et de terrible qui rappelle à la fois et le nom gracieux de miroir de Diane et le souvenir du culte sanguinaire de la déesse. En ce lieu, le prêtre qui voulait obtenir le sacerdoce devait immoler son prédécesseur. Là, parmi les fleurs émaillant l'herbe touffue, on pouvait songer à cette religion lugubre de la Tauride.

Rentrant au couvent assez tard, la comtesse, fatiguée, inquiète, se sent prise d'épouvante en apprenant que monsignor Lubini l'attend au parloir... « A pareille heure ! qui peut motiver sa visite ? Une nouvelle perfidie sans doute ! »

La pauvre femme ne se trompe pas ; le prélat vient lui rapporter les paroles que Christian a prononcées la veille : « Je ne suis pas catholique, je ne le serai jamais ! » se gardant bien de reproduire la première partie de la phrase : *Si vous êtes vraiment un catholique.*

A peine M^{me} de Wédel est-elle délivrée de l'odieuse présence de monsignor, qu'on lui remet une lettre :

« Il faut absolument que je vous voie, que je vous parle, lui écrit son fiancé. On ne manquera pas de vous dire que je suis un impie, que j'ai blasphémé... Oui, j'ai prononcé des mots que je regrette; je donnerais ma vie pour qu'ils ne me fussent pas échappés dans la fièvre de l'indignation; mais si vous saviez ce qui les a provoqués! Je vous raconterai, je vous expliquerai tout... Ne me condamnez pas sans m'entendre; on accorde cette grâce aux plus grands coupables... Si vous voulez que je ne devienne pas un désespéré, un réprouvé, entendez-moi...

« Cette entrevue ne peut avoir lieu dans un monastère : je vous en supplie à genoux, soyez demain matin avec votre tante, près du Casin en ruines à la villa Mandragone; sauvez-moi de moi-même ! »

La villa Mandragone respire la grâce et l'abandon; rien n'est plus ravissant que la prairie inclinée, semée de pins élégants, qui conduit au Casin; rien n'est plus triste que le Casin lui-même. Dans une vaste cour où l'herbe croît, on trouve un portique, à travers les fenêtres duquel l'œil embrasse, d'un côté la campagne romaine, de l'autre des collines isolées. La plus voisine est Monte Portio, que l'on suppose devoir son nom à une villa de Caton l'Ancien appelé Portius. Tivoli se découvre au pied des montagnes escarpées de la Sabine; ainsi, la pensée va

d'Horace à Caton. Des colonnes qui portent des statues brisées, des bustes sans tête, sont restées sous ce portique orné de peintures et d'inscriptions latines, tracées dans les temps modernes. L'une d'elles commence par ce vers d'un tour antique :

*Thessala quid Tempe? quid quaris Apollinis hortos*¹?

En effet, rien ne peut surpasser cette admirable perspective.

Christian, dans la villa Mandragone, a compté de mortelles heures en attendant sa Lina. La baronne paraît enfin; mais elle est seule! « Et la comtesse? » s'écrie-t-il. « Malade, anéantie, après avoir reçu la visite de ce monsignor!... Elle écrira; je viens ici de sa part vous en apporter la promesse.

— Elle m'écrira, madame! dit Christian, en attachant sur la tante de Lina un regard qui la fit frémir. Elle m'écrira... j'aurai une lettre!... je l'aurai demain!... demain!... »

Et, sans rien écouter, il s'enfuit, laissant galoper son cheval à l'aventure jusque sur la voie Appienne, au milieu des tombeaux qui formaient à la Rome antique comme une magnifique avenue.

Christian regarda par habitude ces aqueducs,

1. Pourquoi chercher Tempe? Pourquoi les jardins d'Apollon?

avec leurs grandes lignes ; par-dessus les aqueducs, les montagnes ; puis, à la vue des petites constructions perchées sur les ruines des sépultures, saisi d'une étrange tentation, il eût voulu s'étendre à terre et se faire écraser par leurs débris.

De retour à Rome, l'infortuné s'enferme chez lui, essaye inutilement d'adresser un mot de tendresse à son père et, dans une agitation croissante, passe la nuit entière à espérer et à redouter les nouvelles de Frascati.

Avant d'avoir achevé la lecture du billet écrit par Christian, la résolution de M^{me} de Wédel était prise : elle épousera Christian sans lui imposer de condition. Cette réponse partira avant la fin du jour... Mais celui qu'elle doit rendre heureux ne la recevra pas ! la princesse Zalikoff, prodigue de câlineries, de faux attendrissements, de protestations d'amitié, s'en empare, jurant qu'elle la remettra à M. Olassen lui-même, en arrivant à Rome plus vite que la poste.

Se doutant du contenu de l'importante missive, cette trompeuse va la lire à monsignor et tous deux la confisquent, sous le prétexte d'empêcher un scandale religieux, c'est-à-dire le mariage d'une catholique avec un protestant.

Sa mauvaise action consommée, la princesse devine qu'après la cruelle déception qu'éprouvera Olassen le lendemain, à l'heure du courrier, son premier mouvement sera de se précipiter à Frascati...

A tout prix, il faut empêcher les amoureux de se réunir!...

Profitant alors d'une cérémonie qui a lieu de très bon matin sur la place de Saint-Jean de Latran,

elle s'arrange pour attirer le jeune homme au passage, le retient par des airs mystérieux, confidentiels, des regards pleins de compassion et, comme involontairement, laisse tomber ces mots : « J'ai vu votre Lina!... Cette femme ne sait pas aimer ; son cœur, tout à Dieu, est de glace pour celui qu'elle devrait excuser. »

Christian demeure atterré : le silence de la comtesse confirme les mensonges de M^{me} Zalikoff!

Sa raison l'abandonne :

« Le sort en est jeté ! pense-t-il ; je me tuerai !... »

Mais, par un dernier reste d'attachement à la vie, il cherche un prétexte auquel il ne croit pas, un retard, une erreur, un oubli, un pardon peut-être ; et, avant d'en arriver à l'irréparable, il se donne encore vingt-quatre heures.

CHAPITRE XXIV

UNE NUIT DANS LA CAMPAGNE DE ROME LE VIPERARO

Christian avait donc retardé jusqu'au lendemain l'accomplissement de son projet ; mais il voulait d'avance choisir la place où il mourrait. Le Tibre avait toujours exercé sur lui une fascination sinistre. En sortant par la porte du Peuple, il se trouva bientôt sur ses rives.

Toutes les horloges de Rome sonnaient minuit ; leurs sons vibrants semblaient le poursuivre, apportés par le vent qui roulait de grands nuages.

L'eau du fleuve était noire et ne se distinguait de ses berges sombres que par quelques livides reflets d'une lumière qu'on apercevait à peine dans le ciel.

Christian marchait sur un sentier escarpé

qui conduit à Ponte-Molle, ne songeant guère qu'il faisait la promenade favorite du Poussin. A l'endroit où le Tibre se courbe brusquement, en face le Monte-Mario, une croix (souvenir funèbre¹) a été posée : « Ce sera là », dit-il. Et, comme Werther après avoir chargé ses pistolets, Christian se sent plus tranquille.

Traversant la grande route au Ponte-Molle, il côtoie le fleuve, voyant mal le chemin, guidé seulement par le bruit sourd què font les eaux en tourbillonnant; bientôt il atteint la plaine d'Aqua Acetosa; cette plaine, aussi unie que la surface d'un lac, dans l'ombre paraissait sans bornes. A son extrémité, l'Anio lui barre le passage; il le remonte jusqu'au pont Salara, le franchit et gagne la hauteur où s'éleva Fidènes. L'Anio, cette charmante rivière d'Horace, dont les vers lui revenaient machinalement à la mémoire, l'Anio lui rappelait une journée délicieuse. Malgré l'obscurité, reconnaissant la place où il s'était assis avec elle, l'infortuné s'arrête tremblant. C'est ici, sur cette rive, à l'abri de ces vieux

1. En 1824, une jeune Anglaise, miss Bolington, fut précipitée dans le fleuve par son cheval emporté et s'y noya.

saules, qu'il a entendu les premiers mots affectueux de la comtesse, — ce n'étaient que des paroles de simple amitié, — tandis qu'aujourd'hui la douce pensée de cette journée d'automne le déchire : les feuilles jaunies jonchaient le sol ; une brume grise cachait le soleil, enveloppait la riante colline ; mais les prestiges d'un amour qui s'éveille éclairaient, enchantaient tout !...

« Ah ! s'écriait-il, une seule fois cette femme russe n'aura pas menti : le cœur de Lina est de marbre pour moi ! »

Et Christian pleurait.

Soudain, un mouvement de rage sèche ses larmes, ranime ses forces et, plus que jamais décidé à périr, il commence une course folle, errant au hasard, descendant au fond des ravins, passant de petits cours d'eau, glissant parmi des roseaux inextricables et voyant s'étendre à sa droite et à sa gauche des espaces démesurés.

Tantôt il rencontrait des troupeaux de grands bœufs errant ou des buffles endormis ; tantôt au bruit de ses pas des chevaux s'élançaient en désordre, hennissant de surprise et d'effroi ; des chiens de berger hurlaient comme des loups et se répondaient de

distance en distance ainsi que des échos lugubres. Il est aisé de s'égarer dans cette campagne romaine : le jour, on a pour point de repère le dôme de Saint-Pierre presque constamment visible à l'horizon ; mais, la nuit, on ne peut s'orienter que par les étoiles et les étoiles étaient cachées !

Christian ne cherchait même plus la trace d'une route, lorsqu'un dogue formidable bondit vers lui la gueule béante ; en même temps, un homme sort d'un tombeau antique et appelle impérieusement l'animal. Christian apprend alors qu'il est à six milles de Rome. Épuisé, il se jette à terre pour attendre l'aurore. L'homme, debout à ses côtés, le considère avec une attention curieuse et méfiante ; l'air de cet individu est à demi sauvage ; de longs cheveux tombent sur ses joues, son chapeau pointu, sa barbe inculte, son manteau souillé, rapiécé, complètent un ensemble étrange. Est-ce un brigand, un contrebandier ou un paysan ? « Signor, dit-il, à cette heure en pleine campagne ! Votre Excellence fait une singulière visite à un misérable comme moi. » Et, lui montrant les montagnes : « Viendriez-vous de la Sabine ?

— Je viens de Rome.

— Oh ! alors vous alliez par là ?

— Non.

— Que veut donc Votre Excellence à cette heure courant devant elle à travers les broussailles ; franchissant, et d'un pas très leste, ma foi ! les barrières des pâturages, escaladant les fossés et sautant les ruisseaux ? car je vous ai aperçu de loin ; mes yeux sont habitués à voir dans les ténèbres.

— J'allais, ... je me promenais.

— On ne se promène guère en passant par où vous avez passé ; vous aurez eu un malheur, *una disgrazia* ?

— Oui, je suis bien malheureux, soupira Christian en s'adressant la parole à lui-même.

— Quelque *coltellata*, et vous fuyez les sbires ; soyez tranquille : je ne vous livrerai pas à ces coquins du gouvernement ; je sais ce que c'est que d'avoir affaire à eux, c'est leur faute si je suis ici au fond d'un trou sous ce rocher, au lieu d'être dans ma maison avec ma femme et mon enfant. Mais ils me le payeront, ces chiens maudits ! ils me le payeront ! Vous êtes dans le malheur, vous ne pouvez pas être l'ami de ces scélérats ; s'ils vous tenaient, ils vous enverraient à Civita-

Vecchia avec un tas de braves gens et de bons chrétiens qui ont la chaîne aux pieds, tandis qu'ils sont les maîtres de tout, ne songeant qu'à nous prendre notre argent, nos femmes! » Et l'homme, frappant la terre de sa grosse semelle ferrée, ajoute :

« Pauvre Jacinta! et ne t'avoir pas encore vengée!!

— Comment gagnez-vous votre vie ici? demanda Christian.

— Ce que j'ai, saint Dominique me le donne. Je suis *viperaro*.

— Qu'est-ce que cela, *viperaro*?

— J'apprivoise des vipères, elles me font vivre. »

Il siffla, une vipère rampa vers lui.

« Vous voyez, voilà ce que je vais montrer dans les villages à la montagne ; c'est ainsi que saint Dominique me nourrit. Je suis d'un pays situé aux environs du lac Célano¹; là on possède le secret de dompter les serpents. » Et, comme preuve de sa puissance, l'homme saisit la vipère, qui se tordait sous l'étreinte

1. C'est le pays des Marse, célébrés par Virgile comme ayant l'art de rendre les serpents dociles à leurs voix ; la tradition de cet art, ou le secret de cette jonglerie, s'est conservée chez les Marse.

de ses doigts calleux, l'agite en l'air en poussant une sorte de hurlement sourd, l'irrite, la mord, et, quand elle dresse contre lui sa tête, il la rejette violemment sur le sol ; puis, sifflant de nouveau, il rentre dans le tombeau, où elle le suit. C'était un spectacle analogue à celui qu'offrent encore en Égypte les descendants des Psylles.

Alors Christian, pour éviter les questions que le paysan s'apprêtait à lui faire, se mit lui-même à interroger, et le *viperaro*, sans se faire prier, lui raconta son histoire.

« Je suis un pauvre cultivateur, dit-il, né tout près d'Aquila. Un jour, je fus arrêté et conduit en prison ; un vaurien, qui me devait quelques piastres, m'avait dénoncé comme ayant mal parlé des prêtres. Au bout de trois mois on m'amène devant mes juges : « Tu as insulté le clergé », me déclare l'un d'eux. Ce n'était pas vrai, je ne l'aurais pas fait alors. Je demande à voir celui qui m'accuse ; on me répond : « C'est inutile », et je suis condamné à un an de réclusion. J'étais indigné, enragé ; il y avait de quoi, Votre Excellence en conviendra, et, si un frère de l'œuvre des prisons ne m'avait si bien parlé de la Madone, je ne serais pas sorti de mon bouge pour rester les

bras croisés ; mais, afin d'être plus sûr de moi, je vends mon champ et j'arrive à Rome. Là, j'établis un petit commerce dans le Monti et j'épouse une brave fille et belle ! vous savez, encore plus belle qu'une Transtévérine. Elle ne l'était que trop : un Monsignor la remarque en passant, ou plutôt elle lui est indiquée par son damné de *cameriere* qui venait souvent causer dans ma boutique et que je traitais avec amitié. *Per Bacco !* j'aurais mieux fait de lui ouvrir le ventre ! Un jour, il m'apprend que, grâce à la protection de Monsignor, j'ai obtenu un petit emploi à dix milles de la ville ; mon commerce n'allait pas fort ; je fus heureux, bien heureux, d'avoir du pain assuré pour ma femme et notre enfant. Mais il fallait se dépêcher, s'en aller vite : le *cameriere*, le satané *cameriere*, l'exigeait au nom de son maître. Je pars donc avant Jacinta, lui recommandant de ne pas venir me rejoindre sans remercier notre bienfaiteur. Elle y va toute joyeuse, toute reconnaissante. Monsignor la reçoit bien, parle de moi avec intérêt, assure que j'aurai sous peu une meilleure place. Jacinta devait être bien belle : quand elle est contente, elle vous a des yeux qui brillent comme des étoiles ! elle

se met à genoux, baise la main de Monsignor; il la relève, la fait asseoir à ses côtés, lui répète qu'il me veut beaucoup de bien et demande à Jacinta si elle ne lui veut pas du bien aussi. Elle ne comprend pas et dit : « Oui, Monsignor. » Il l'embrasse... Surprise, elle se tait, ne songeant qu'à sortir doucement, car elle sait qu'on ne fâche pas un homme comme ça; mais il la retient et veut l'embrasser encore; alors Jacinta entre en colère, le repousse rudement et s'enfuit; il la poursuit furieux...

« Le lendemain, Jacinta est emmenée dans un couvent où l'on garde les mauvaises créatures.

« Pour moi, installé là-bas, j'attendais, je m'inquiétais; si bien que, n'y pouvant plus tenir, je confie notre garçon à un voisin et je retourne à Rome. Persuadé que Monsignor seul pourra me donner des nouvelles, je cours à sa porte; là je retrouve ce brigand de *cameriere*; son prélat venait de le chasser. Espérant que je me chargerais de sa vengeance, il me fait le récit de tout, de tout!

« Plus que jamais je voulais voir de près le Monsignor : couché sur le trottoir devant son palais, j'y reste là toute une nuit et toute

une journée encore. Il sort enfin, je le suis, il entre dans une méchante maison, monte un escalier obscur, je monte derrière lui et, vite, le serrant à l'étouffer contre la muraille, je lui fais jurer de délivrer ma femme; il le jure, le jure par la Madone et glisse quatre écus dans ma poche! Je le crois, imbécile que j'étais! Quelques heures plus tard, trois sbires avaient découvert mon taudis; cette fois je tenais un couteau: celui qui parut le premier s'en souvient encore, les autres se sauvent; moi, je saute par la fenêtre, m'accroche à la gouttière et dégringole au fond d'un jardin d'où je gagne la ruelle voisine, puis la campagne; mais j'étais ruiné. N'osant retourner ni au village, ni à Rome, je me réfugie à la Macchia¹. Souvent je faisais peur à ces nigauds de *forestieri* que je rencontrais sur les routes; ceux-là ne me refusaient pas les *baioques*. Des bergers qui vont vendre leurs fromages *Piazza Barberini* sont parvenus à savoir que Jacinta, toujours au couvent, est tombée malade. A présent je veux à tout prix rentrer en ville; pour cela, je guette une nuit bien sombre; celle-ci est encore trop belle...

1. Lieu d'asile aux environs de Rome.

O les Monsignors! que la Madone les extermine! Ils viennent nous parler du paradis, le paradis ne sera pas pour eux, il sera pour les pauvres emprisonnés qui meurent de faim. Je suis moi-même un vrai chrétien et je me confesse quand je trouve un bon frère; mais ces damnés de voleurs de femmes auront un jour leur tour en ce monde et dans l'autre! On les égorgera, on les écrasera comme j'écrase sous mon talon ce crapaud que voilà! »

Et le *viperaro*, arrivé au dernier paroxysme de l'exaltation, vaincu par l'excès de sa douleur farouche, jette loin de lui le couteau qu'il brandissait tout à l'heure, sanglote et, se prenant la tête entre les mains, s'écrie d'un accent lamentable : « Jacinta, Jacinta! »

Si Christian avait pu se distraire un instant de l'idée qui le torturait, ce qu'il venait d'entendre et de voir l'aurait profondément ému; mais le soleil se levait, il fallait aller chercher la certitude de l'arrêt qui le condamnait à mourir. Avant de quitter le *viperaro*, il lui mit dans la main quelques pièces d'or et dit : « Promettez-moi de ne tuer personne tant qu'il vous restera de cet argent. » Le paysan, à travers ses larmes, contemple les napoléons, les compte avec une joie naïve : « C'est

assez pour un an, répond-il ; après nous verrons. Que la Madone bénisse Votre Excellence! »

Christian se dirige vers Rome. Au guichet de la poste le fatal *niente* lui est répété ; prenant alors la route du Tibre, il marche droit au lieu qu'il a choisi la veille, s'avance sur les bords du fleuve, s'apprête à s'élancer lorsqu'un bras vigoureux l'arrête : c'était le père Geronimo.

CHAPITRE XXV

LA MORT DE MADAME DE WÉDEL LA CONVERSION

Christian, déjà fou de douleur, exaspéré par l'obstacle qui l'arrête, s'écrie en reconnaissant le moine : « Je vous hais parce que *vous*, son confesseur, vous avez dû torturer son âme pour obtenir qu'Elle m'abandonne, me maudisse peut-être ! Eh bien, soyez content, vous nous avez séparés à jamais en ce monde et dans l'autre !

— Malheureux égaré, dit le religieux, un instant de plus, votre crime était consommé !... Depuis hier je vous cherche, je cours inutilement... Cette lettre, ce pardon, les voici ! je les ai arrachés aux mains de monsignor et de sa complice qui voulaient tout anéantir... Enfin, j'arrive à temps !.. » Et le père, absolument au bout de ses forces, tombe sur l'é-

paule du jeune homme, qui l'attire et le serre dans ses bras. Les larmes de Christian coulent en abondance ; c'est lui qu'il déteste maintenant : avoir douté du cœur de sa fiancée , de la sincérité d'un ami ! quelle honte ! quel blasphème ! A genoux il implore Dieu, le remerciant d'un bonheur inattendu, suprême.

« Encore quelques semaines, écrivait Lina, et je vous appartiendrai. »

.

Les fiancés, rendus l'un à l'autre, sont au comble de leurs vœux ; le roman pourrait donc se terminer *ici* : l'auteur en a décidé autrement. Trois derniers chapitres racontent de nouvelles péripéties mêlées à de nouvelles descriptions, toujours destinées à guider la curiosité des voyageurs.

Nous continuerons à résumer brièvement l'histoire de nos amoureux jusqu'à son dénouement.

On ne connaît pas Rome, dit le narrateur, quand on ne l'a pas vue pendant l'été. Les étrangers qui viennent y passer la saison d'hiver pour retrouver la santé ont assurément raison ; mais celui qui veut jouir des enchantements de la nature et du ciel de l'Italie s'en ira sans avoir rencontré ce qu'il cherche. Vivre à Rome en été, c'est la posséder tout

entière : à cette époque, elle est délivrée de cette population de touristes qui lui enlève ce grand caractère de majestueuse gravité ; c'est alors seulement que le soleil étale les pompes du couchant ; alors les nuits sont des nuits étincelantes comme parle Homère, des nuits qui, selon l'expression de Byron, ne sont pas faites pour le sommeil.

Quand la chaleur est étouffante, que le *siroco* répand dans l'atmosphère des teintes poudreuses, prosterne sous son haleine de plomb les hommes et les animaux, la ville et la campagne prennent un air de tristesse sublime et de désolation qui leur convient à toutes deux.

Christian et la comtesse goûtaient avec délices ce genre de beauté. Parfois ils assistaient encore à des cérémonies augustes ; une des plus belles de l'année est celle de la Fête-Dieu : ce jour-là, l'Église romaine passe en revue sa milice et compte ses régiments ; on voit sortir de Saint-Pierre et défiler sous le portique circulaire qui entoure presque entièrement la place, d'abord les enfants trouvés, élevés par l'État, puis tous les religieux, vêtus de robes brunes, noires ou blanches. Dans cette marche imposante, chaque

ordre a sa physionomie particulière : le capucin ne ressemble pas au chartreux, ni le bénédictin au carme ; des visages fortement caractérisés, des têtes fines et régulières rappellent les statues et les médailles antiques ; les capuchons renversés découvrent des cols vigoureux et bien attachés¹. Derrière les religieux viennent les curés de paroisses, le clergé des basiliques ; devant lui sont portés des bannières et un gigantesque parasol. Ce cortège, au milieu duquel s'élèvent des lustres allumés, des croix resplendissantes, s'avance en chantant. Chanoines, évêques, cardinaux précèdent le pape, qui apparaît porté sur sa *sedia*, non point cette fois comme un souverain qui commande, un pontife qui bénit, mais prosterné au pied du Saint-Sacrement, en prêtre qui adore et implore.

Sur les pas du saint-père se pressent confondus les gentilshommes aux fraises blanches, au pourpoint de velours noir ; des militaires, des Suisses bariolés de jaune et de rouge, coiffés de leurs morions à plumets ;

1. Ce capuchon, comme le froc des ordres mendiants, est lui-même une médaille du costume antique ; le paysan romain a conservé ce costume depuis les moines de saint Bazile, qui étaient des moines agricoles.

des serviteurs en livrée; enfin, sous un éblouissant uniforme, les gardes nobles dont les chevaux piaffent entre la colonnade du Bernin, cadre grandiose et unique du tableau.

Peu de jours après cette solennité, les souterrains de la basilique s'ouvrent aux fidèles; les deux sexes peuvent y entrer alternativement.

Les cryptes de Saint-Pierre sont tout ce qui reste du monument détruit au ^{xiv}^e siècle pour construire l'édifice actuel. Tout y est ancien, jusqu'au pavé foulé avec respect.

Le tombeau du martyr est là, au-dessous du maître autel de l'église moderne. Grand nombre de gens nient que jamais saint Pierre soit venu à Rome et soutiennent que sur la tradition seule repose la croyance à ce voyage; mais qu'importe! sur cette tradition devait s'élever l'édifice de la religion catholique.

Le mois de juillet à Rome paraîtrait absolument inanimé si la campagne n'offrait encore un spectacle curieux, la moisson. Plusieurs centaines de paysans, avec femmes et enfants venus du royaume de Naples, sont rangés sur deux longues files et travaillent

ensemble; de temps en temps, ils interrompent un si rude labeur par le cri de *Viva Maria*: cet appel à la Vierge des consolations adoucit leurs fatigues, excite leur courage.

Pour gagner le pain de toute une année ils osent braver la saison pernicieuse, dorment la nuit dans cet air empesté, n'ayant d'autres remparts contre ses atteintes, trop souvent mortelles, que de petites tentes déchirées dont l'aspect rappelle un campement de nomades. De lourds chariots vides se tiennent à côté des moissonneurs, tous prêts à transporter à l'hôpital celui ou celle que le mal a frappé.

Le lendemain de l'Assomption, appelée la Madone d'août, M^{me} de Wédel voulut aller à Ostie; elle tenait à voir la chambre et la fenêtre où saint Augustin et sainte Monique avaient eu ce sublime entretien, entretien qui a si bien inspiré un peintre pathétique¹, un écrivain charmant², un chrétien admirable³.

Avant de laisser Rome derrière eux, les promeneurs s'arrêtèrent à Sainte-Marie de la Victoire, où se faisait la station du jour.

1. Ary Scheffer.

2. Villemain.

3. Ozanam.

Cette église possède une image miraculeuse à laquelle se rapportent plusieurs victoires remportées sur les infidèles. Des drapeaux conquis à Lépante ornent encore le plafond.

Dans une chapelle se trouve la curieuse *Sainte Thérèse* du Bernin. Un vif rayon de lumière tombe d'en haut sur la statue à travers des tentures orange et l'enveloppe de reflets dorés. En créant cette œuvre remarquable et singulière, l'artiste a tenté de reproduire une de ces extases de l'amour divin, éprouvées et racontées par la sainte elle-même. Le langage de la grande carmélite respire toute l'ardeur d'une tendresse passionnée : dans sa pureté hardie, elle emploie des termes empruntés aux ravissements de l'amour terrestre. Que devait être la partie de ses commentaires sur le *Cantique des cantiques* que son confesseur lui ordonna de brûler!

Le Bernin s'est donc inspiré de cet ascétisme excessif et a représenté sainte Thérèse couchée, le visage tourné vers le ciel, les yeux presque fermés et mourants, la bouche entr'ouverte. Tout le corps est affaissé comme en pâmoison, tandis qu'un ange, sous les traits de l'adolescence, dirige

une flèche contre ce cœur qui défaille sous les transports de l'amour céleste.

Il ne reste d'Ostie que les murs d'un temple et la basilique, bâtie, dit-on, sur la place qu'habitait sainte Monique. En quittant ce lieu pour la forêt de Castel Fusano, la baronne regretta de laisser à sa droite, sans s'y arrêter, le port de Claude à travers l'île sacrée :

« Ah ! dit-elle, l'histoire calomnie cet empereur ; il fut, j'en conviens, un mari ridicule ; mais c'était un homme honnête, savant, éloquent. Sa gloire n'est pas d'avoir construit le port d'Ostie ou l'émissaire du lac Fucino ; sa gloire est d'avoir aboli les sacrifices humains en Gaule et porté une loi qui défendait l'esclave contre la barbarie du maître. Ces actes devraient, ce me semble, effacer le souvenir de sa crédulité conjugale. »

Il était assez imprudent d'aller visiter ces parages inhabités au milieu de septembre ; la docte tante, qui lisait tout, avait bien surpris en feuilletant ses bouquins un passage suspect à ce sujet ; mais elle espérait découvrir là quelques vestiges de cette villa de Pline le Jeune, si parfaitement décrite par lui dans une de ses lettres.

Elle aimait à se persuader que le propriétaire enthousiaste n'aurait pas choisi une atmosphère malsaine pour y établir sa retraite favorite. La baronne oubliait que, depuis dix-huit siècles, le climat de Rome a subi d'étranges vicissitudes.

A cent pas de la porte d'Ostie, on distingue déjà les premiers arbres de la forêt ; une allée régulière conduit à un grand espace libre qu'entourent, de toutes parts, des pins parasols, des bancs de pierre, des vases antiques d'où s'élancent des yuccas en fleurs. Des buffles, à la mine sournoise et féroce, paissent et regardent. Ici, la végétation pousse au hasard et le feuillage le plus varié égaye le fond noir des bois. Partout règne un air de sauvagerie primitive qui ne bannit pas la grâce.

Les promeneurs s'assirent un instant à cette place ; mais bientôt la baronne, suivie d'un guide, disparut, tandis que Lina et Christian se dirigèrent vers la Méditerranée par une large route pavée de dalles transportées là d'une voie romaine. Sur cette route exposée aux rayons d'un soleil brûlant, on avance péniblement, cherchant l'ombre trop rare de hautes bruyères roses qui bordent la

chaussée. Une brise légère, l'apparition d'un sable fin annoncent l'approche du rivage. Au delà d'un sillon jaunâtre, tracé par les embouchures du Tibre, brille à l'horizon une surface couleur d'émeraude ; c'est la pleine mer.

Le regard des jeunes gens erra longtemps sur l'étendue sans bornes ; ils retrouvaient dans cette contemplation le sentiment de l'infini dont l'amour remplissait leur cœur ; mais bientôt Christian, songeant à la fatigue que devait éprouver sa compagne, veut abandonner la plage ardente et l'avenue découverte. Une fraîcheur délicieuse les attendait sous des futaies séculaires ; foulant la mousse et les orchidées, ils y pénétrèrent : des chênes verts inclinaient au-dessus d'eux leurs sombres rameaux enlacés de lianes ; à perte de vue se déployait la forêt silencieuse et déserte. Dans cette solitude enivrante, que de tendresses, de doux espoirs, d'heureux projets s'échangèrent ! Le temps s'écoule vite ainsi ; déjà le soleil s'abaissait ; Christian ne s'en apercevait pas. Tout à coup, des cris d'appel se font entendre ; le guide, accompagné de plusieurs paysans, battait les bois, cherchant les heureux attardés.

La bonne tante, inquiète avec raison, en-

voyait à la rencontre de sa nièce des *man-teaux* oubliés et faisait dire impérieusement qu'il fallait revenir. Bientôt, par des sentiers raccourcis, les fiancés rejoignent la baronne et calment ses inquiétudes.

Sur la route de Rome, Lina se sent légèrement frissonnante : « Ce n'est rien qu'un peu d'émotion », répète-t-elle à Christian ; mais lui, il est profondément troublé, car il croit déjà reconnaître les symptômes effrayants d'une fièvre romaine.

En effet, il ne se trompe pas : des heures affreuses vont succéder aux délices de Castel Fusano... Trois jours après la course d'Ostie, M^{me} de Wédel est mourante!...

La baronne, le père Geronimo, Christian sont à genoux au pied de son lit ; le délire de la malade a cessé, ses yeux cherchent encore les yeux de son fiancé, sa main s'avance vers la sienne et, d'une voix haletante, entrecoupée, elle dit : « Votre esprit a des doutes ; je ne sais pas de mots pour les vaincre. Quand vous serez complètement malheureux, vous croirez ; je n'ai plus la force de prier tout haut ; mais je veux joindre mes supplications aux vôtres. »

Le religieux s'incline alors profondément et prononce les paroles suivantes :

« O mon Dieu! daignez, par les mérites de votre fils qui s'est immolé pour les hommes, daignez recevoir l'âme de cette créature qui croit en vous et appeler à la vérité celui qui vous cherche et ne vous connaît pas encore! O mon Dieu! nous vous en supplions; moi, votre vieux et inutile serviteur; elle, votre humble servante : éclairez ce malheureux, pesez ses efforts, ses faiblesses, et que les incertitudes de son esprit soient rachetées par la bonne volonté de son cœur. Si vous nous avez permis, ô Seigneur, de faire un peu de bien, daignez lui en appliquer les infimes mérites.

« Si j'ai été assez heureux pour vous gagner quelques âmes dans les forêts de l'Amérique; si cette femme, qui va paraître devant vous, a été pieuse, charitable, vraiment chrétienne, détournez quelque chose de votre clémence sur cet homme à qui vous n'avez pas accordé la foi. Écoutez trois pécheurs qui implorent le don de votre grâce; fortifiez votre résignée servante, qu'elle aille à vous consolée avec l'espérance de retrouver celui qu'elle laisse sur la terre. Accordez-lui cette

félicité au nom de ce fils divin dont elle tient et baise en ce moment l'image.

« Vous ne nous repousserez pas, ô mon Dieu; vous êtes bon et miséricordieux dans tous les siècles et à jamais! Amen. »

Au mouvement presque imperceptible des lèvres livides de M^{me} de Wédel, on devinait qu'elle voulait suivre cette ardente invocation. « Mon Dieu, ayez pitié! » murmura-t-elle encore.

Christian se lève, regarde ce visage auquel la mort avait donné une merveilleuse sérénité, et se jette dans les bras du père Geronimo.

Le troisième anniversaire du jour où se passait cette scène à Rome, on célébrait, dans l'église des Missions, à Paris, une cérémonie d'un caractère émouvant, l'on peut dire sublime : l'adieu aux missionnaires.

Tous ceux qui se disposaient à partir pour les diverses extrémités de la terre étaient rangés sur une ligne, pieds nus, devant l'autel. Un vieux missionnaire, plusieurs fois torturé, qui, en Chine, avait porté pendant bien des années cette lourde table de bois qu'on appelle la *cangue*, prononça le discours

d'adieu. Il peignit avec force à ces jeunes prêtres toutes les souffrances, tous les dangers qui les attendaient. Il s'arrêta sans ménagements et sans réticences sur les difficultés, les obstacles, les causes de découragement plus redoutables que les supplices; l'isolement, les privations, l'insuccès et la nécessité de se cacher toujours; et toujours pour perspective la mort!

Quand il les vit aussi résolus, le vieux missionnaire changea de langage :

« Puisqu'il en est ainsi, leur dit-il, soyez bénis; vous êtes dès à présent de vaillants confesseurs dignes du martyre que vous allez chercher. Vous êtes plus grands que nous, c'est à nous de nous incliner devant vous et de vous baiser les pieds. »

Et le vieux prêtre infirme vint baiser successivement les pieds de tous les missionnaires qui allaient partir; chacun des prêtres en fit autant. Pendant ce temps, on chantait le psaume : *Laudate eum omnes gentes* (Que toutes les nations louent le Seigneur) et ce magnifique verset : *Quam pulchri sunt pedes* (Que sont beaux sur la montagne les pieds de ceux qui viennent apporter la paix).

Parmi les missionnaires, sur lesquels tous les yeux se portaient, il en était un qui paraissait plus que tous les autres rempli d'une résolution indomptable et d'une pieuse allégresse; on disait que son âme avait été dévastée par une grande douleur : c'était le père Christian.



TABLE DES CHAPITRES

	Pages.
PRÉFACE	I
I. — L'arrivée à Rome	23
II. — L'octobre à Rome	37
III. — Les environs de Rome. — La nature du midi et la nature du nord	45
IV. — Les fêtes de la mort	51
V. — Conversion de M ^{me} de Wédel	63
VI. — Emploi des journées à Rome. — Les ta- bleaux, les ruines	67
VII. — Noël	83
VIII. — Le Vatican païen et le Vatican chrétien.	93
IX. — Les murs de Rome. — L'aveu, la sépa- ration.	111

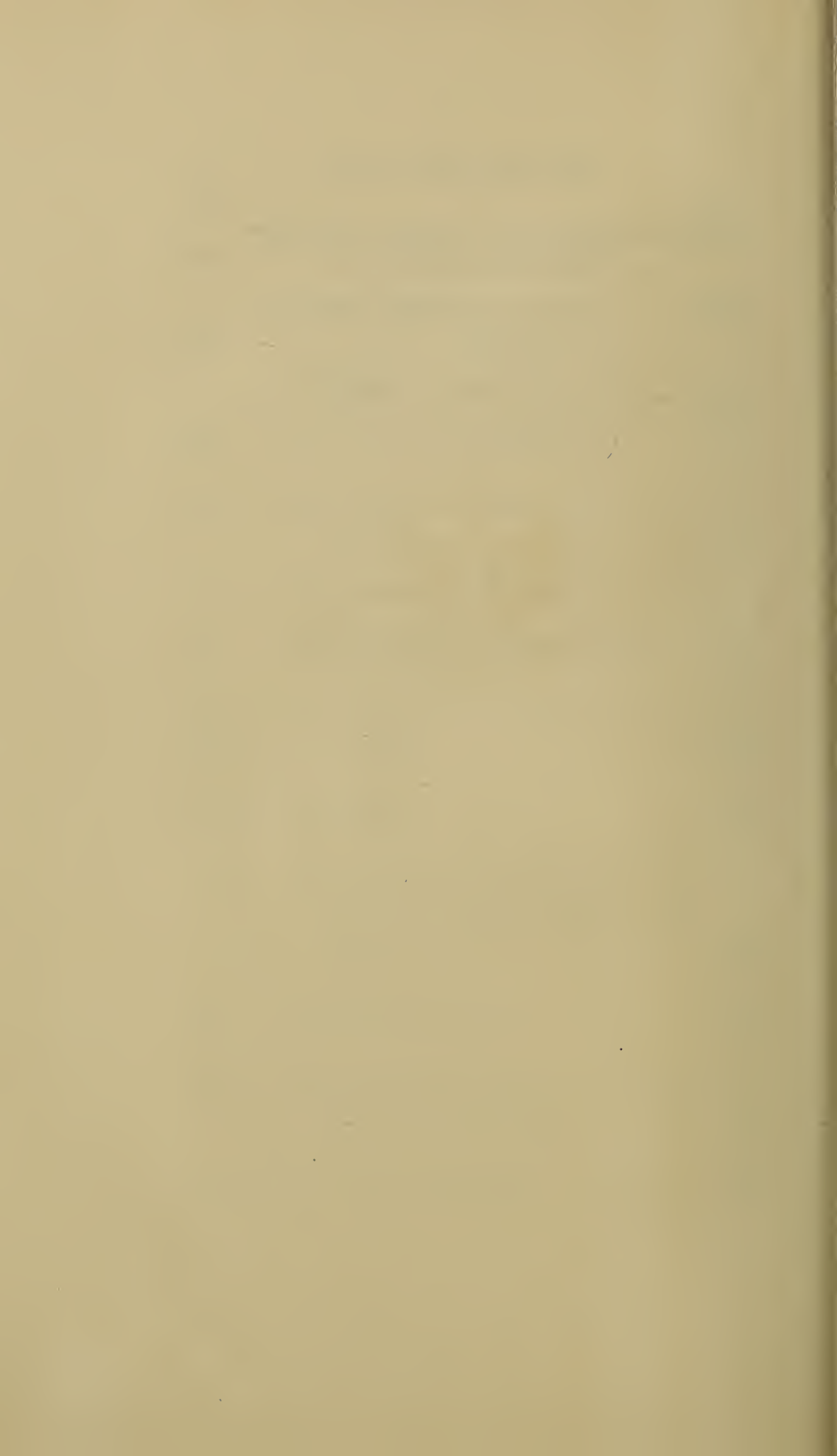
	Pages.
X. — La propagande. — Bénédiction des animaux. — Efforts de Christian vers la foi. — Monsignor Lubini	119
XI. — Le monde. — Distractions dont les étrangers peuvent jouir à Rome . .	135
XII. — Une soirée à l'ambassade . . , . . .	145
XIII. — Une boutade. — Rome prise en mauvaise part.	149
XIV. — Mort du comte de Wédel.	159
XV. — Saint Onuphre. — Le père Geronimo.	161
XVI. — La Chandeleur. — Les bords du Tibre.	183
XVII. — Le carnaval	189
XVIII. — Le carême.	197
XIX. — La semaine sainte. — Visite au couvent de sainte Françoise Romaine. — Le mardi, le jeudi, le vendredi et le samedi saint.	209
XX. — Les fêtes de Pâques	219
XXI. — Le printemps à Rome. — Les catacombes de Sainte-Calixte. — Promenades dans les villas	227
XXII. — Le faux catholicisme.	237

TABLE DES CHAPITRES.

293

Pages.

XXIII. — Frascati et ses environs. — On trompe la comtesse et Christian	255
XXIV. — Une nuit dans la campagne de Rome. — Le <i>viperaro</i>	263
XXV. — La mort de M ^{me} de Wédel. — La conversion	275





67

3532 4



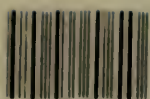
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

DEC 13 1996

SEP 22 1996

CE



a39003



002591724b

CE DG 0806

•A45 1887

C00 AMPERE, JEAN CHRISTIAN:

ACC# 1439629

